U d'/of OTTAWA
39003002033222

AOUT 1 1 1970

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/merveillesetmora00duco

CE franç

MERVEILLES ET MORALITÉS

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉCOUTES

FABLES

AVENTURES

RENAISSANCE

LE CHEMIN DES OMBRES HEUREUSES

ÉDOUARD DUCOTÉ

Merveilles
et
Moralités

PARIS
ÉDITION DV MERCVRE DE FRANCE
XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV
MCM

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2607
.U42M4
1900

Il a été tiré de cet ouvrage :

Deux exemplaires sur Chine non numérotés et hors commerce.

Dix exemplaires sur papier de Hollande numérotés de 1 *à* 10.

Justification du tirage :

270

Droits de traduction et de reproduction
réservés pour la Suède, la Norvège,
le Danemark et tous les autres pays.

PRÉCAUTION ORATOIRE

Sous le titre commun de Merveilles et Moralités *sont réunis ici des morceaux publiés au cours de ces deux dernières années, dans* l'Ermitage *notamment.*

Aussi cet ouvrage ne forme-t-il point, à proprement parler, un livre, *mais un* recueil.

On y trouvera des contes de fées, des proses lyriques, des apologues, et jusqu'à une tragédie. Un verbe sérieux y voisine avec des facéties; de la naïveté avec de l'irrespect; de la fantaisie avec de la réalité.

Je prie les personnes qui me reprocheraient cette diversité et ces changements de ton, de m'excuser de n'avoir point écrit, dans la même saison, chaque partie en vue d'un tout.

Ces pages sont les reflets d'une humeur changeante, selon la vie et selon le ciel, et non le résultat d'une attitude préméditée.

25 octobre 1899.

LE HUITIÈME VOYAGE DE SINDBAD LE MARIN

A Francis Jammes

Sindbad, ayant achevé le récit de son septième voyage, annonça aux convives qu'ils connaissaient toutes ses aventures. Il leur donna congé, et remit comme les jours précédents cent sequins au porteur Hindbad.

Le lendemain, Hindbad se promena dans les rues de la ville. Les sept cents sequins qu'il avait reçus lui permettaient désormais l'oisiveté. Mais il est difficile de perdre une longue habitude, même d'un travail pénible, et Hindbad ne tarda pas à s'ennuyer. Il avait la tête remplie des merveilles qu'il tenait du marin, et il regrettait que Sindbad n'eût accompli que sept voyages.

— La conversation de ce vieillard, songeait-il, occupa mon esprit pendant toute une semaine. Maintenant, ma pensée et mes bras sont également désœuvrés. Certes, j'étais plus heureux au temps où je me plaignais de mes corvées ; j'étais du moins un ignorant.

Tout en aggravant son ennui avec ces réflexions, le porteur conduisit machinalement ses pas devant l'hôtel de Sindbad. Un parfum exquis de bois d'aloès, de pastilles et d'eau de rose lui fit reconnaître le lieu où il se trouvait sans l'avoir cherché. Il s'arrêta, partagé entre l'envie d'entrer dans la maison et la gêne d'y revenir sans avoir été prié.

— Sindbad croira que je suis attiré par l'espoir de cent nouveaux sequins ; à bon droit mon indiscrétion l'irritera. Et pourtant, combien je souhaite l'entendre encore !

Ainsi pensait-il, et il cherchait un moyen de pénétrer dans l'hôtel sans laisser suspecter son désintéressement.

Une idée enfin le contenta. Il tira de sa ceinture sa bourse gonflée de pièces d'or, et, avisant devant la porte un serviteur, il l'aborda.

— Va trouver ton maître, lui dit-il, et porte-lui cette bourse. Tu lui demanderas s'il consent à recevoir la visite du porteur Hindbad au prix des sept cents sequins qu'elle contient.

— Mon maître ne fait pas payer ses audiences, répondit le serviteur en riant. Ignores-tu qu'il est le plus riche habitant de Bagdad et peut-être du monde entier.

— Sindbad est un sage, dit le porteur. Il n'y a pas un grain de sable qui ne compte aux yeux de

la sagesse. Hâte-toi de porter ma bourse à ton maître ; il me comprendra.

Le serviteur s'éloigna en haussant les épaules, mais il ne tarda pas à être de retour avec l'ordre d'introduire Hindbad.

Sindbad le marin était seul dans la salle qu'une foule de convives emplissait naguère. Il se leva de sa place, vint à la rencontre du porteur et le pressa dans ses bras. Ensuite il le fit asseoir à son côté.

— J'accepte ton cadeau, dit-il à Hindbad ; je n'échangerais pas ta pauvre bourse de cuir contre des coffres de pierreries. Dès aujourd'hui tu resteras auprès de moi. Tu habiteras ma maison et tu ne manqueras de rien. Je te tiens pour mon ami le plus cher ; car, sache-le, s'il m'a été permis de voir des choses singulières, aucune ne valait le spectacle que tu me donnes. J'ai fréquenté des rois, des Géants, des Génies, mais je n'ai jamais rencontré un homme qui sacrifiât sa fortune au besoin de s'instruire. Qui donc ne place pas le bonheur dans la possession de la richesse? Le savant lui-même se fait de la science un moyen plus qu'un but. Et à quoi ai-je obéi, sinon à ma cupidité, en recommençant mes pérégrinations, malgré les dangers que j'avais courus ? Mes biens étaient inouïs, et je fus insatiable ; toi, porteur misérable, tu me rends les quelques pièces d'or qui assuraient ton existence, au lieu de m'en demander davantage.

— Je ne crois pas mon action si méritoire, dit Hindbad. Un jour que, sous vos fenêtres, je maudissais ma condition, vous m'avez dépêché un de vos serviteurs qui me convia à votre table ; et, pour me guérir de l'envie, vous m'avez raconté vos travaux. J'ai reconnu volontiers que j'avais tort de gémir et que votre grande richesse avait été acquise par des souffrances au-dessus des miennes. Mais pourquoi avoir démenti la leçon que vous me donniez en me faisant chaque jour un présent ? Je n'avais eu que le plaisir de vous entendre, et je me suis trouvé riche sans l'avoir gagné.

— En vérité, dit Sindbad, tu es d'une espèce plus rare encore que je ne me l'imaginais. D'autres à ta place auraient dissipé ce pécule chez les orfèvres, les taverniers ou les tailleurs ; d'autres l'auraient confié à des banquiers, qui l'auraient accru ou dissipé ; quelques-uns se seraient contentés d'en tirer une existence modeste, mais assurée.

— C'est aussi votre faute si je n'ai pris aucun de ces partis. Lorsque tant d'or n'a pas suffi à étouffer vos désirs, qu'est-ce donc que sept cents sequins ! Et je suppose que toutes mes envies aient été satisfaites, que serais-je devenu par la suite ? Vous m'avez dégoûté d'une existence ordinaire en m'éblouissant avec des merveilles.

— Eh ! dit Sindbad, je garde les sequins ; reprends ton métier. Rien pour toi ne sera changé.

— Vous savez bien le contraire. Ce matin, dès mon lever, une mélancolie m'enveloppa. Hier, mon esprit n'allait pas au-delà de la besogne quotidienne. Je vous ai écouté pendant sept jours, et je me suis éveillé à des curiosités nouvelles. Vous avez renvoyé vos invités en leur disant que votre voyage auprès du roi de Sérendib avait été le dernier. Permettez-moi de ne pas vous croire.

— Pourquoi cela, dit Sindbad?

— Vous êtes heureux. Le seriez-vous si, n'ayant plus rien à posséder, vous n'aviez plus rien eu à apprendre?

A ces mots, Sindbad, transporté, fit au porteur les plus vives démonstrations de son amitié.

— Homme admirable! s'écria-t-il, tu dépasses mes louanges. Tu ne t'es pas trompé. Tu te souviens de ce peuple d'auditeurs qui se pressait ici. Les habitants les plus considérés et les plus savants de Bagdad m'entouraient; aucun d'eux n'a deviné ce que tu as compris sans effort. J'étais tout à l'heure comme abandonné; ils se sont tous contentés du récit de mes sept voyages, et ils ne sont pas revenus.

— J'ai hâte de vous entendre, dit Hindbad.

— Les prodiges que la parole peut dépeindre sont peu de chose, dit Sindbad. Les mots traduiraient faiblement la splendeur de mon huitième voyage. Accompagne-moi; nous le referons en-

semble. Aussi bien n'est-il pas achevé. Le reste de nos jours n'y suffirait pas.

Sur ce discours, il se leva de son siège, et, prenant Hindbad par le bras, il l'emmena.

Le porteur traversa plusieurs galeries sans prendre garde à leur magnificence, tant il avait l'esprit troublé par la réponse du vieillard. Il se demandait si ce n'était point une moquerie ou si son hôte n'avait pas perdu la raison. Et il commençait presque à se repentir d'avoir prêté créance à des histoires qui n'étaient peut-être que d'absurdes imaginations.

Méfiant, il marchait en silence auprès de Sindbad. Ils arrivèrent sur un perron d'où la vue dominait une vaste étendue boisée. Des murailles tapissées de rosiers se déroulaient en prolongement de la façade de l'hôtel, et ce rempart fleuri, à la lisière de Bagdad, séparait les terres du marin de la cité tumultueuse. Les arbres dont le parc était planté mélangeaient leurs cimes diverses, ondulant selon les courbes du terrain; des ombres bleuissaient au revers des vallons; des feuillages luisaient en pleine lumière; des palmiers jaillissaient et penchaient la tête; de l'eau miroitait.

En contre-bas du perron s'étageaient deux terrasses dont la maçonnerie disparaissait sous la vigne vierge et le jasmin; des orangers et des citronniers, lourds de fruits, s'y alignaient sur un

gazon piqué de pavots multicolores. Un large escalier les traversait.

Hindbad et Sindbad descendirent les marches et s'engagèrent dans le parc. Ils suivirent un sentier capricieux entre les ombrages d'un bois de rhododendrons et de magnolias. De minuscules oiseaux au plumage d'or, de pourpre ou de lapis voltigeaient et se poursuivaient ; des papillons aux ailes soyeuses se confondaient avec les fleurs. Et, prenant un chemin, puis un autre, les promeneurs s'éloignèrent.

Ils gravissaient de chaudes pentes, hérissées de cactus, d'agaves et d'autres plantes charnues et rébarbatives ; ils s'abritaient sous des bosquets sonores de ramages et s'enfonçaient dans des gorges étroites et fraîches où des ruisseaux bruissaient parmi les bambous. Ils se reposèrent au bord d'un lac ; le soleil frappait l'onde limpide et allumait des reflets éclatants sur les écailles des poissons. Puis, reprenant leur marche, ils traversèrent une forêt touffue ; des lianes s'enlaçaient aux branches des érables ; une mousse épaisse et des fougères couvraient le sol. Les perroquets faisaient vacarme ; les singes se balançaient aux dattiers ; les antilopes effrayées fuyaient.

Sindbad et le porteur revinrent sur leurs pas par des routes différentes ; ils visitèrent les vergers parfumés et le jardin des cultures utiles. Ils

suivirent les bords de pelouses que les paons balayaient de leur traîne ; des sycomores en quinconce tendirent sur leur tête une voûte compacte ; ils eurent le front rafraîchi par les grappes pendues aux treilles en berceau. Et ils se retrouvèrent au pied de la maison.

Au terme de cette longue promenade, la nuit tombait. Ils n'avaient pas échangé une parole ; mais, quand ils furent rentrés dans la salle où l'accueillant voyageur se tenait d'habitude, Hindbad se jeta aux genoux du marin. Son émotion, trop longtemps contenue, l'étouffait ; il balbutiait sans pouvoir s'exprimer ; il tenait les mains de Sindbad et les mouillait de larmes.

— Lève-toi, dit Sindbad ; tu es mon ami. Ecoute : tous les prodiges que j'ai contemplés au cours de mes incursions lointaines étaient bons pour distraire ou épouvanter la raison d'un enfant. Ils me surprenaient, car j'étais aussi ignorant qu'un nouveau-né. Je ne savais pas regarder autour de moi ; je ne m'arrêtais qu'aux événements qui dépassaient la vie quotidienne et aux spectales qui sortaient de la nature. J'allais à la poursuite de la richesse, et mon amour du lucre augmentait ma cécité. Dès que j'étais de retour, oisif, dans ma demeure, je bâillais d'ennui et je brûlais de repartir. Agitation stérile ! Mais il m'arriva de descendre dans ce parc ; je ne l'avais jamais regardé

que du haut de mes fenêtres ; je m'enorgueillissais de son étendue et du prix qu'il m'avait coûté ; il m'était comme un riche joyau que l'on porte sans y prendre garde. Et, le jour où le hasard m'inspira de le visiter, j'ai senti l'inanité de mon ancienne existence. Ce fut mon huitième voyage, celui que chaque jour je recommence et qui toujours m'apporte des surprises. Tu as parcouru mon domaine aujourd'hui ; la vie d'un homme ne suffirait pas pour l'admirer tout entier. Je n'en suis plus fier comme jadis, à cause de sa luxuriante vastitude ; je sais que le moindre jardin lui est un trésor comparable. Que sont, auprès de cela, mes aventures merveilleuses ?

— Tout en ce monde est merveille, dit Sindbad.

VIE APOCRYPHE D'UN SAINT

A Paul Adam

I

Parmi les anachorètes des bords du Nil, un solitaire, nommé Anastase, était cité pour sa grande vertu.

Il habitait un lieu désolé, brûlé par le soleil, où des collines de calcaire étranglaient le cours du fleuve. Il s'occupait à tresser des fibres de palmiers en cordes dont il faisait des filets. Des poissons crus à la chair limoneuse étaient sa seule nourriture. Sous la chaleur torride, il restait couvert d'une épaisse robe en poil de chèvre ; ses yeux étaient saignants, rougis par la réverbération de l'eau et des rochers arides ; son visage et ses mains avaient pris la couleur de la brique.

Une caverne lui servait de logis ; c'était un ancien tombeau, ouvert au flanc de la montagne et depuis longtemps saccagé et obstrué ; on pouvait encore distinguer au-dessus de l'entrée le relief d'un scarabée aux ailes éployées. Au crépuscule,

Anastase s'y réfugiait ; il roulait contre le seuil une lourde pierre pour se défendre des chacals et des lions, qui, toute la nuit, rôdaient alentour, et il demeurait en prières, tenu en éveil par les aboiements et les rugissements, jusqu'à ce qu'épuisé de fatigue il tombât endormi sur le sol rugueux.

Cette existence était d'autant plus admirable qu'Anastase la menait sans luttes et sans défaillances, à un âge où l'homme est d'ordinaire en proie à toutes les tentations de la chair. Il était dans sa trentième année, et il avait atteint déjà le degré de sainteté où parviennent à peine des vieillards, après de longs jours de macérations et de prières. Des moines venaient quelquefois visiter cet élu de la grâce et ne pouvaient se défendre d'une surprise mêlée d'envie, au spectacle de sa sérénité. Anastase les accueillait avec douceur, et il souriait lorsqu'on lui parlait de ses mérites et de l'exemple qu'il donnait.

— Je ne fais rien dont je puisse m'enorgueillir, avait-il accoutumé de répondre. Je trouve ma vie bonne et n'en imagine point de préférable.

Et ce n'était pas par humilité qu'il parlait ainsi, car il était né dans le désert et avait toujours vécu misérablement.

Or un vieux cénobite, descendant à pied les rives du Nil afin d'accomplir un voyage qu'il avait projeté, trouva Anastase qui étendait ses filets sur la

berge. Il le salua en Jésus-Christ et le pria de lui donner asile pour une nuit.

— Je m'appelle Anthime, dit le moine. Je viens de loin, et j'ai encore un long trajet devant moi. Le bruit s'est répandu dans la vallée des mortifications que deux de nos frères se sont imposées. Ils se sont logés, dit-on, au sommet de hautes colonnes d'un temple païen en ruines, et ils restent debout, privés de nourriture et sans pouvoir se reposer. Et les bénédictions célestes n'ont pas tardé à les récompenser de leur sacrifice; une force surhumaine leur a été accordée; des malades ont été guéris en touchant les pierres qu'ils ont sanctifiées; à leur vue, des infidèles ont été convertis. J'ai résolu de contempler ceux qui, sur terre, ont reçu les privilèges réservés aux élus. J'en rapporterai une édification profitable.

— Les bruits du monde ne parviennent pas jusqu'à moi, dit Anastase; j'ignorais ces choses. Mais ce que vous m'en dites me fait mesurer toute mon indignité. Comment puis-je être agréable à Dieu, moi qui me suis abandonné à être content de mon sort.

Il raconta son existence au voyageur, et il se frappait la poitrine en répétant sans cesse :

— Misérable pécheur que je suis! Je dois être nommé un mauvais serviteur.

Anthime lui répondit : — Ne te diminue pas.

J'ai connu bien des moines qui étaient des saints et dont les jours étaient plus faciles que les tiens. Que ferais-tu de plus pour complaire au Seigneur? Ton gîte est pareil à celui des bêtes sauvages. Aucune verdure ne défend ta tête des brûlures du soleil. Les chiens refuseraient ta nourriture. Tu as choisi pour patrie un lieu inhabitable. Tu peines et tu pries. Ton corps endure les privations et le poids d'un épais vêtement.

— Je suis accoutumé à tout cela, et je suis bien où je suis.

— Ne comptes-tu pour rien les combats que tu dois livrer au Malin, et les révoltes de l'esprit et de la chair?

— Qu'entendez-vous par là? J'ai l'esprit et la chair en repos.

Anthime regarda Anastase avec étonnement, et il se signa.

— Le Seigneur n'est pas avec toi, mon frère, dit-il d'une voix attristée. Il n'y a pas de sainteté sans lutte ; c'est une conquête de tous les instants. Tu croupis dans une inertie criminelle, et, si le Démon te laisse en paix, c'est que déjà tu lui appartiens.

Anastase versa beaucoup de larmes. Les paroles de ce vieillard expérimenté lui avaient donné des craintes sur lui-même. Ils passèrent la nuit en prières.

Dès l'aube, Anthime se prépara au départ.

— Je vous suis, lui dit Anastase. Je verrai avec vous nos frères; je veux me racheter en les imitant.

Ils marchèrent pendant deux semaines. Ils se reposaient en chemin chez les cénobites; Anastase les entendait tous narrer les assauts effroyables que les mauvais esprits leur livraient, et, comme il les voyait suivre une existence semblable à la sienne, il se demandait pourquoi, seul, il n'avait point subi de tentations.

— Anthime avait raison, pensait-il. Le Seigneur n'était pas avec moi.

Et ses inquiétudes croissaient.

Les voyageurs sortirent de la gorge aride dans laquelle le fleuve était encaissé. Derrière eux les collines dénudées s'abaissaient et s'écartaient. Le Nil étalait ses eaux lentes au milieu d'une large vallée couverte de champs de maïs et de blé. Des allées de sycomores encadraient les métairies aux murs blancs, éparses dans la campagne. Anastase goûta la satisfaction d'abriter sa tête à l'ombre d'une branche et de promener son regard sur une étendue verdoyante. Il n'avait jamais quitté le désert, et la beauté du monde l'arracha à son souci. Il ne put se retenir de manifester naïvement son plaisir et ses curiosités.

— Mon frère, dit Anthime, qui tenait le front

incliné, ces campagnes disent la gloire du Créateur, mais notre patrie n'est point en ce monde.

Enfin ils atteignirent le but de leur voyage.

Au milieu des ruines d'un palais, toute une ville de hasard s'était levée. Sous les pylônes démesurés, au pied des obélisques, entre les portiques, se pressaient des tentes en étoffe et en peaux et des baraquements de planches qui servaient d'hôtelleries et de boutiques pour les pèlerins. Et il y avait une foule d'hommes et de femmes vêtus à la mode de tous les pays, qui s'agitaient bruyamment sur une place où s'élevaient les restes d'une colonnade.

Anthime et Anastase levèrent la tête et virent, au sommet de deux fûts de granit, les ascètes qui attiraient ce grand concours. Sous leurs cheveux et leur barbe en broussaille, ces moines ne montraient plus visage d'homme ; leurs robes en pourriture pendaient à leurs membres décharnés. Telle était leur immobilité que des bandes d'oiseaux venaient se poser sur eux.

Anastase tomba à genoux ; sa vie passée lui paraissait miel et blandices auprès de cette pénitence. Et, dans sa fervente prière, il demandait la force d'égaler ces deux saints.

— O Dieu, disait-il, je retournerai dans le désert et je m'infligerai des supplices qui vous désarmeront contre mon ancien péché.

Il entendit alors une voix moqueuse :

— Non, tu ne retourneras pas au désert. Tu ne t'arracheras pas à la riante plaine dont tu as connu la douceur.

Anastase chercha autour de lui qui pouvait répondre à des mots que ses lèvres n'avaient pas prononcés ; mais il n'y avait à ses côtés personne qu'Anthime, qui était plongé dans une méditation silencieuse. Il comprit que le Démon venait de le tenter.

Il se réjouit. — Ma prière a touché le Seigneur, et il m'éprouve aussitôt.

Le soir, les deux compagnons se perdirent l'un l'autre parmi la foule, et il leur fut impossible de se rejoindre. Tandis qu'Anastase vaguait à la recherche du vieillard, ses yeux furent touchés par maints objets de scandale. Car, auprès des dévots, on rencontrait force païens, venus par curiosité, et des marchands qui tiraient profit des besoins de tout ce monde. A la lueur de mauvaises lampes, on découvrait dans les tentes des danseuses et des acrobates et des hommes ivres avec des femmes de plaisir. Anastase, ignorant des coutumes du monde, regardait ingénument ces spectacles nouveaux ; il était curieux sans méfiance. Enfin, étourdi du tumulte et las d'avoir longtemps marché il renonça à retrouver Anthime ; il choisit un abri désert et s'endormit sous les étoiles, au pied d'un colosse de pierre.

Les cénobites du désert n'étaient pas tous des saints. Cet immense troupeau comptait bien des brebis galeuses. Nombre d'hommes avaient pris l'état de religion pour se livrer plus aisément à la mendicité, à la paresse et au brigandage ; comme des oiseaux de proie, ils s'abattaient partout où il y avait un gain à retirer. Aussi s'étaient-ils donné rendez-vous autour des stylites ; ce lieu de pèlerinage possédait plus de mauvais moines que de bons.

C'est pourquoi une prostituée sans logis, qui rôdait, n'eut aucun scrupule à s'étendre auprès d'Anastase. Elle était en mal de caresses, et son adresse intéressée sut donner au dormeur un songe délicieux.

Anastase se réveilla avec le goût du péché. Il n'avait jamais rien su de la femme et de la volupté ; il lui suffit de les connaître pour souhaiter d'y retourner.

L'aurore, cependant, lui apporta quelques remords ; mais les baisers de sa compagne les effacèrent.

Pour le mieux persuader, elle le mena dans une taverne où ils burent ensemble du vin épais puisé dans une outre de cuir. Ce breuvage, exquis à sa bouche, troubla vite la raison d'Anastase. Il chancelait, au sortir de la taverne, et la courtisane, mieux aguerrie, le soutenait.

Anthime, inquiet, avait passé la nuit à sa recherche ; le hasard lui fit à ce moment retrouver celui qu'il avait perdu. Le vieillard demeura cloué sur la place, ne pouvant croire ses yeux. Mais Anastase le saluait en riant. Alors il éclata en imprécations ; il devint semblable à un nouveau Jérémie.

— Malheur à toi ! criait-il ; tu as juré d'être chaste et tu t'es rendu impur comme un bouc. Tu as fait vœu de vivre dans la solitude, hors du siècle, et tu t'enivres en compagnie d'une prostituée. Malheur à toi, Anastase ! Crains que le Seigneur ne te rejette à jamais de son sein.

Ensuite il se calma. Il suppliait Anastase de le suivre.

— Espère en la miséricorde divine. Retourne achever tes jours dans la pénitence.

Des larmes roulaient sur sa barbe blanche. Anastase fut touché de cette douleur, et, dégrisé, il répondit avec douceur :

— Je comprends votre colère, frère Anthime, et votre peine. Mais vous vous irritez et vous affligez à tort. Je ne crois pas être coupable. Oui, j'avais fait vœu de solitude et de chasteté ; mais je pensais alors que l'univers était semblable au désert et que la vie de tous les hommes était pareille à la nôtre. Pourquoi demeurerais-je au milieu des rochers desséchés alors qu'il y a une

plaine fertile? Pourquoi serais-je solitaire lorsqu'il y a des femmes? J'ai goûté tout à l'heure au vin, et j'ai trouvé qu'il était bon. Dieu n'a-t-il pas créé la vigne comme toutes les autres choses? La terre est belle à regarder; j'adore le Seigneur en admirant sa création. Et rien ne l'emporte sur l'amour par quoi l'œuvre de Dieu se perpétue dans le plaisir.

— C'est le Démon qui emprunte ta langue, malheureux. Es-tu déjà tout entier sa victime?

— Je suis sincère, dit Anastase.

A ce ton, le vieillard sentit qu'Anastase était perdu sans remède. Il rabattit son capuchon sur son visage, et il s'en retourna d'où il était venu.

— Pauvre frère Anthime, pensa Anastase avec émotion; je le plains de la longue route qu'il va faire seul. Il racontera là-bas ce qui m'est arrivé, et il gémira sur moi avec les cénobites. Que ne se lamentent-ils sur leur ignorance! Je ne suis pas un impie, parce que je veux désormais attacher du prix à une vie que je tiens de Dieu et qu'il est, au contraire, sacrilège de mépriser.

Et, lorsqu'il arriva sur la place où étaient les stylites, il ne s'agenouilla pas comme la veille.

— Ce sont des fous, dit-il à son amie en haussant les épaules; ils offensent le Seigneur. Satan les conseille et les soutient.

II

Anastase ne voulait pas cesser d'être un honnête homme et un chrétien. Ses prières étaient même plus ferventes qu'autrefois, puisqu'il avait à remercier le ciel de plus de biens et de plus de bonheur. Mais, comme rien ne lui répugnait davantage que le mensonge de ces moines qui n'accordaient pas leurs pensées à leur mise, il échangea son costume contre un vêtement de pauvre artisan.

Sa compagne de rencontre l'avait quitté pour des soins plus lucratifs. Il rougissait maintenant de s'être attardé à une forme méprisable de l'amour. Il s'éloigna d'un lieu où il n'y avait rien à espérer pour quiconque ne vivait pas effrontément de l'exploitation d'autrui.

C'était l'époque de la récolte. Le pénible travail de l'arrachage des blés demandait beaucoup de bras. Anastase n'eut pas de peine à trouver de l'emploi dans les champs.

Un jour, il découvrit sur une route ensoleillée un mendiant qui se lamentait et demandait à boire, étendu sur la poussière. Les passants se détournaient de lui avec dégoût, car il avait le corps tout couvert d'une lèpre qui exhalait une affreuse odeur ; ses pieds et ses mains saignaient. Il allait mourir sans secours.

Anastase, pris de pitié, vainquit sa répugnance. Il courut à une fontaine remplir sa gourde d'eau fraîche, et il revint laver le visage du mendiant et lui donner à boire.

Aussitôt cette bonne action accomplie, la lèpre disparut de la face du pauvre ; au lieu de sang, les plaies de ses mains répandirent de la clarté ; et il dit :

— Je te remercie, Anastase. Les illusions de la chair et de l'esprit sont d'un faible poids en balance de la charité. Adieu ; je te rendrai le bien pour le bien. Tu me reverras, si tu m'invoques.

Anastase reconnut Jésus-Christ et se prosterna pour l'adorer. Quand il osa lever la tête, le mendiant divin n'était plus là.

Ce prodige suscita un grand trouble dans son esprit. Il cessa d'être heureux à cause du doute. Ce qu'il avait cru le bien ne plaisait-il donc pas au Seigneur ? Les cénobites avaient-ils donc raison de pleurer sur lui ? Se serait-il trompé ?

Et, le cœur désolé, il reprit lentement le che-

min du désert. Il ne reverrait plus le sourire des femmes, les campagnes frissonnantes, les crépuscules doux et roses ; ses yeux ne seraient plus charmés par des visions agréables. Il ne dormirait plus sous les palmes balancées au souffle du soir ; il n'aurait plus la joie d'agir et de parler avec d'autres hommes. Jadis il n'avait pas de tentations dans sa caverne, car il n'avait rien à désirer ni à regretter. Désormais il désirerait tout vainement, et ses souvenirs seraient autant de regrets.

— Contemple mon sacrifice, ô Seigneur, disait-il ; je me soumets à ta volonté que je ne m'explique point.

Il entra dans les gorges rocheuses du Nil. Une bande de brigands, qui faisaient la chasse aux moines, l'assaillit et le laissa pour mort sur la place. Anastase expirant se souvint de la promesse de Jésus-Christ ; il gémit :

— Aie pitié de moi, Jésus. Voici que, jeune encore, je vais périr sans avoir assez vécu pour te servir et me racheter.

Aussitôt il se sentit guéri et se leva. Une voix qu'il reconnaissait, et qui venait du ciel, lui dit :

— Je me suis acquitté envers toi. Tâche de mériter le paradis en te conformant à ma loi.

Anastase se remit en marche, et il regagna son ancienne demeure. Rien n'y était changé. Le soleil embrasait les collines crayeuses ; le fleuve miroi-

tait entre ses berges désolées. Le silence pesait sur la solitude. Le moine se remit à tresser des fibres de dattier et à pêcher les poissons à la chair fade dont il se nourrissait. La nuit, agenouillé dans l'obscurité, il écoutait les pas et la voix des fauves rôdeurs, jusqu'à ce qu'exténué il s'endormît sur la pierre. Mais il ne savait plus prier ; son esprit fuyait sans cesse vers les souvenirs récents et ne pouvait s'en détacher. L'ennui l'accablait ; il était comme un prisonnier. Son existence lui était atroce, et il la détestait.

Des moines qui avaient passé par là et qui, avec un joyeux étonnement, l'avaient vu de retour, portèrent la bonne nouvelle dans le désert où bien des actions de grâces furent rendues pour la conversion du coupable. Le vieil Anthime, en l'apprenant, retrouva les forces que la douleur lui avait enlevées ; il prit son bâton et se rendit auprès d'Anastase, malgré la longue distance.

Il arriva, défaillant d'émotion et de fatigue, et, serrant Anastase dans ses bras, il s'écria : — Loué soit Dieu ! J'ai retrouvé celui que j'avais cru perdu. A présent je puis mourir.

Anastase, soumis comme un fils, lui raconta tout ce qui lui était arrivé ; il n'omit pas de dire son découragement, ses regrets et son quotidien supplice.

— Le Seigneur est maintenant avec toi, lui

répondit Anthime. Il t'envoie les tentations qui sont le partage des saints.

Ils conversèrent longtemps ainsi, puis Anthime cessa de répondre. Anastase pensa d'abord qu'il dormait et qu'un songe riant éclairait son visage ; mais il était entré dans le repos.

Anastase pleura le bon vieillard qui avait été son ami. Il le porta sur le sommet de la montagne et le coucha dans une excavation naturelle, qu'il combla avec des quartiers de grès. Cette tombe devint le lieu de ses méditations.

Il songeait : — Pieux Anthime, tu ne m'as pas compris ; chacun de nous rapporte tout à sa propre conception. Je n'étais jamais sorti du désert ; aucun pays ne me semblait meilleur à habiter, et mon existence m'était bonne parce que je n'en imaginais point d'autre. J'étais heureux et je n'avais aucun mérite. Ensuite je suis descendu dans le siècle et, à partir de ce moment, j'ai senti que ma place ne pouvait plus être ici. Je suis revenu cependant, croyant agréer au Seigneur. Hélas ! je ne sais plus prier et je suis la demeure du démon. Anthime méprisait ce monde afin de gagner le paradis, et certes il l'aura mérité, car c'est la foi vivace qui donne leur valeur à nos actions. Mais il tenait la tête basse et marchait en aveugle. Pour moi qui ai regardé la terre et qui l'ai trouvée belle et douce à habiter, le paradis commence dès

ici-bas; j'honore Dieu en aimant sa création et ses créatures. Mon péché est d'imiter les cénobites en ne partageant pas leur certitude. Leur souffrance sera récompensée; la mienne aura été stérile. O Jésus, tes desseins me sont obscurs, mais ma pensée est nue comme ce ciel au-dessus de mon front; tu la vois, me condamneras-tu?

Anastase débattait loyalement avec lui-même. Il ne se décida que lorsqu'il fut certain de n'être la victime d'aucune illusion coupable. Alors il quitta le désert sans remords.

Des années s'écoulèrent. Anastase s'était établi à la ville. Il avait appris l'art du potier, et, après des ans de pauvreté subis d'un cœur léger, sa fortune prospérait peu à peu. Il occupait une maison modeste avec la femme qu'il avait choisie et les enfants qu'elle lui avait donnés. Et il était heureux, ce qui était sa manière de rendre grâces à Dieu.

Un soir, à l'heure du repas, Anastase attendait les siens, et il se réjouissait de sa journée, quand un mendiant poussa la porte et entra; son visage était majestueux et terrible. L'artisan se souvint de l'avoir secouru bien des années auparavant, et il se jeta à ses pieds.

— Seigneur, lui dit-il, à ma naissance vous

m'avez fait le don de la vie, et vous m'avez rendu le souffle lorsque des brigands m'avaient égorgé. Je n'ai pas pu détester votre présent, et je l'ai doublement aimé, puisque je le tenais deux fois de vous. Pouvais-je vous mieux servir qu'en me montrant un homme et en vous louant à travers vos œuvres? Si je suis coupable, expliquez-moi ce mystère et pardonnez-moi.

— Relève-toi, Anastase, dit le mendiant, et donne-moi à manger.

Ils s'assirent. A ce moment la femme, qui portait une jatte remplie de fumante bouillie, entra, une chanson aux lèvres. Les enfants se bousculaient derrière elle; ils s'élancèrent sur les genoux de leur père et se suspendirent à son cou.

Alors tous les yeux se tournèrent vers l'étranger, et, devant son visage courroucé, on prit place à table en silence. Personne n'osait demander qui était ce convive; mais les regards se portaient sans cesse, avec un amour anxieux, vers Anastase qui soulevait son couvert en tremblant.

Le repas s'acheva dans cette inquiétude. Ensuite les enfants, dont l'esprit est distrait, se mirent à jouer par terre; ils riaient et babillaient, et la mère, à pas glissants, vaquait aux soins du ménage. Le logis, éclairé par les derniers rayons du jour, était rempli d'une tranquille joie.

Et l'hôte divin, dont Anastase ne détachait pas

les yeux, dépouilla sa redoutable majesté; il devint pareil à un homme; à sa colère succédait une grande tristesse telle qu'à son muet spectacle Anastase fondit en larmes.

— O Seigneur! vous ai-je offensé, demanda-t-il? et souffrez-vous de mon péché?

Mais le mendiant se leva; il promena son regard douloureux sur les murs nus de la chambre, sur l'âtre, sur les tas d'argile, sur les outils du travail quotidien, sur la planche lourde d'écuelles ébauchées, sur la table, sur les enfants groupés aux pieds de leur mère, et il sortit de la maison sans répondre.

Anastase vécut en chrétien jusqu'à sa mort. Et ceux qui l'ensevelirent ont prétendu que son cadavre exhalait une odeur exquise d'aromates, encore qu'il n'eût point passé entre les mains des embaumeurs.

LE MIROIR MAGIQUE

Un prince de la Chine, qui allait être père, chargea son intendant de découvrir une femme digne de l'honneur d'allaiter et d'élever son héritier.

Intéressé par la crainte à bien remplir sa mission, l'envoyé se montra si difficile qu'il manqua de ne trouver personne à sa convenance ; son absence se prolongeait, et le moment des couches était proche.

La princesse éprouvait les premières douleurs quand l'intendant arriva, fier de ramener la seule nourrice qui l'eût enfin contenté. On ne lui fit aucun reproche pour les inquiétudes que son interminable voyage avait données, tant la nouvelle venue était de mine à se concilier tous les suffrages. Elle avait, sous ses vêtements de paysanne, la contenance majestueuse d'une épouse de roi. La noblesse de son beau visage imposait. Elle semblait, certes, née pour faire l'orgueil d'un

palais, et nulle autre mieux qu'elle n'eût mérité d'offrir son sein aux lèvres d'un futur monarque.

L'enfant vint au monde; on lui avait réservé le nom de Sourire-du-Matin. Il avait été attendu avec une joyeuse espérance; mais sa venue jeta le deuil dans le cœur de ses parents, car c'était le plus chétif et le plus contrefait des nouveau-nés. L'accouchée le repoussa avec horreur, et le prince fut au désespoir de cette disgrâce inouïe.

Sourire-du-Matin fut abandonné aux soins de sa nourrice, qui se félicitait en elle-même de l'affliction générale dont elle était l'auteur. Elle était une de ces méchantes Fées qui ne se plaisent qu'au mal; elle avait adroitement abusé l'intendant, et c'était par son sortilège que l'enfant se trouvait un lamentable avorton. Mais les Fées participent assez de la nature humaine pour être soumises aux inconséquences des hommes. La nourrice prit malgré soi son élève en affection, conquise par ces grâces de l'enfance, plus touchantes encore lorsque la beauté ne les accompagne point; elle regretta son œuvre et se promit de la réparer autant qu'il serait en son pouvoir.

Personne au palais ne s'inquiétait de Sourire-du-Matin ; son nom même ne devait pas être prononcé. Son père et sa mère se refusaient à lui donner des caresses, et ils restèrent inconsolables jusqu'au jour où ils eurent un autre fils, qu'ils se

promirent d'avantager au détriment de son aîné.

Sourire-du-Matin grandit tristement; la tendresse de sa nourrice ne suffisait pas à lui faire oublier qu'il vivait en paria, objet de risée même pour les laquais. Il avait les bras trop longs et les jambes cagneuses; sa poitrine se creusait, et son dos se voûtait; sa figure flétrie était grimaçante, comme celle de ces monstrueuses idoles que l'on vénère dans les pagodes.

Lorsque la Fée dut le quitter, elle lui offrit un écrin qu'elle lui recommanda d'ouvrir aussitôt après son départ; il contenait un souvenir précieux. Mais l'enfant, dans sa douleur de se séparer du seul être qui l'aimât, n'attacha pas un grand prix au cadeau. Ce fut longtemps plus tard qu'il ouvrit l'écrin. Il y trouva un miroir, et, ne pouvant s'empêcher de penser avec amertume à l'ironie d'un pareil présent, il jeta les yeux sur la surface brillante du verre. Au lieu de sa laide personne, qu'il connaissait trop bien, quelle fut sa surprise en découvrant devant lui un gracieux visage. Comment croire au témoignage du miroir? Et cependant il était irrécusable. Sourire-du-Matin ne se lassait pas de s'admirer et de constater sa métamorphose.

La Fée avait voulu réparer son crime à l'aide du miroir trompeur qui figurait de la beauté en échange de la laideur; mais, créée pour le mal, elle

ne pouvait rien accomplir que de mauvais. Son présent était funeste, malgré l'intention bienfaisante.

L'infirme n'eut pas de mal à se persuader qu'il était beau et bien fait ; il en conçut une insupportable vanité, et, s'enhardissant à sortir des appartements où il était relégué, il s'étonna qu'on ne lui rendît point les honneurs auxquels il avait droit. C'était pitié que de le voir se promener insolemment, sourire avec condescendance, tendre sa main à baiser et darder aux dames de conquérantes œillades.

On ne faisait que d'en rire et, bien qu'on ne dissimulât guère, il ne lui venait pas à l'idée que c'était de lui qu'on riait.

Ses parents ne comprenaient rien à cette attitude, si peu convenable à son état. Ils avaient eu quelque remords d'avoir fait à leur fils un crime de sa laideur, et, à défaut d'affection, ils lui auraient témoigné une indulgence tardive, si Sourire-du-Matin n'avait, par ses manières inexplicables, mis le comble à son ridicule. Le jeune homme, qui nourrissait contre eux le grief de son enfance délaissée, se heurta à leur froideur ; il éprouva combien son frère lui était préféré.

Il s'aigrit et ne se gêna pas pour manifester sa rancune. On chercha comment se défaire de lui ; sa majorité approchant, il allait sans nul doute réclamer ses prérogatives.

Le prince désirait laisser son gouvernement et ses héritages à son fils cadet; il usa de tous les prétextes pour tenter d'éloigner Sourire-du-Matin; mais celui-ci, défiant, n'écoutait rien et demeurait. A bout de raisons plausibles, il imagina de tendre un piège grossier à la fatuité de l'infirme.

— Vous voici en âge de vous marier, lui dit-il; que ne parcourez-vous l'empire à la recherche d'une épouse! Je ne vous parle point de votre nom et de vos prochaines destinées, qui suffiraient à vous gagner les plus illustres des princesses, car, avec votre visage, vous récolterez assez d'amour. La reine de Mongolie est fille; elle a votre âge; elle est, dit-on, d'une éclatante beauté. Ne vous semble-t-il point que cette union vous conviendrait? Il n'est pas trop ambitieux de la souhaiter. A qui ne pouvez-vous prétendre?

En tenant cet extravagant discours, le prince avait peine à soutenir son sérieux. Il ignorait parfaitement qui régnait sur la Mongolie, et, en dépêchant au loin ce fils gênant, il comptait sur la fatigue du voyage et sur les rigueurs de l'hiver pour vaincre sa santé chancelante; au surplus, s'il arrivait au but, les barbares Mongols se chargeraient d'un meurtre auquel répugnaient les mains paternelles.

Mais Sourire-du-Matin, touché dans sa manie, répondit en se rengorgeant:

— Vous avez raison, mon père. Je ne doute pas que la reine de Mongolie ne cède au vœu que je vais lui porter. Munissez-moi, je vous prie, d'un équipage convenable; je partirai demain.

Le prince contint mal sa joie; il n'avait plus confiance en ses ruses, et jamais il n'aurait cru son fils à ce point dément. Aussitôt le bruit se répandit dans le palais que Sourire-du-Matin allait chercher femme en Mongolie; on accourut en chœur pour le complimenter; les antichambres et les galeries répercutaient d'interminables risées.

Or, tandis que l'exilé quittait la cour de son père en compagnie de quelques soldats sacrifiés, le roi de Mongolie mourait à plusieurs centaines de lieues de là dans sa capitale ; et, faute de descendant mâle, sa fille, Fleur-des-Sources, était appelée à lui succéder. Cette princesse avait été aussi mal partagée par la nature que l'était Sourire-du-Matin par la volonté maléfique d'une Fée. Elle était bien éloignée de penser que quelqu'un traversait la Chine dans l'intention de l'épouser; car pas un seul de ses sujets ne lui aurait demandé sa main.

Contre toute attente, Sourire-du-Matin vint à bout de son voyage. L'hiver avait été exceptionnellement doux; les routes étaient praticables, et l'on n'avait pas fait de dangereuses rencontres. La confiance en soi-même, justifiée à tout moment par l'affirmation du miroir, avait soutenu le jeune

homme dans son entreprise. Il entra dans la capitale des Mongols et sollicita une audience de la reine.

Fleur-des-Sources, intriguée par la venue de ces étrangers, les reçut avec apparat. Elle était assise sur un trône, entourée de ses dignitaires. Sourire-du-Matin fut introduit avec son escorte; mais, dès la porte, découvrant la laideur de celle qu'il supposait une perfection, il fut pris, au scandale des assistants, d'un accès d'hilarité impossible à maîtriser. La jeune fille sentit l'affront et pâlit; elle contint cependant sa fureur, et elle interrogea l'insolent sur le but de sa visite. Il continua de pouffer et ne trouva rien à répondre; les phrases qu'il avait préparées étaient devenues inutiles; il ne souhaitait que de s'en retourner.

La reine, outrée, donna l'ordre d'arrêter ces singuliers ambassadeurs. Sans autre procès, les soldats de Sourire-du-Matin eurent la tête tranchée, et lui-même fut jeté dans un cachot en attendant qu'on le mît à la torture pour le contraindre à avouer ses desseins.

Le prisonnier fut dépouillé de tout ce qu'il portait; ces objets furent remis à la reine. Dans le nombre, elle trouva le miroir enchanté et, s'y étant regardée par un mouvement de coquetterie féminine, elle s'exclama devant son merveilleux changement. Son déplaisant visage s'était orné soudain

de tous les charmes qui rendent les femmes désirables. Trop disposée à se laisser convaincre, Fleur-des-Sources oublia son captif pour ne plus songer qu'à sa beauté.

A la stupéfaction générale, elle prit des manières nouvelles. De contrainte et modeste elle devint superbe et hardie, et elle donna dans tous les travers par quoi Sourire-du-Matin s'était signalé jadis dans son pays.

Pendant ce temps le malheureux se désespérait dans son cachot. Le pire de ses maux était la perte du miroir, et il ne cessait de le réclamer en gémissant. Les geôliers avaient tant d'insultes pour son infirmité qu'il en arrivait à douter de son illusion ; il avait besoin d'être rassuré par le reflet de son image. Le souci aidant aux mauvais traitements, il tomba gravement malade. La reine en fut informée, et elle alla le visiter.

— Pitié, reine ! s'écria-t-il en se jetant à ses genoux. Je ne vous demande ni la liberté ni l'adoucissement de mon sort. Mais, je vous en supplie, rendez-moi le miroir qu'on a saisi sur moi.

— C'est à mon tour de rire aujourd'hui, dit Fleur-des-Sources en se tenant les côtes. Un miroir ! Et qu'en ferais-tu ? Tu es trop laid pour avoir du plaisir à te contempler. On n'a jamais vu personnage plus répugnant et plus contrefait.

Elle railla tellement son prisonnier que celui-ci quitta son humble posture et se révolta.

— Vous mentez, dit-il en bondissant. Aussi vrai que votre visage fait reculer de dégoût, je suis le plus beau des hommes.

— Misérable ! cria Fleur-des-Sources hors d'elle-même. Tu vas payer enfin tes injures.

— Je me réjouis de mourir; je tiens moins à la vie qu'à mon miroir.

— Tu aurais mieux fait de ne pas répondre, car, si tu te flattes d'échapper à la vie, je te refuserai cette satisfaction. Tu vivras pour ma vengeance, et, puisque tu veux des miroirs où exposer ta grotesque personne, tu seras comblé, je te le jure.

Il y avait, au fond du parc, un kiosque dont les lambris, le parquet et le plafond étaient recouverts de glaces; ç'avait été une coûteuse fantaisie du feu roi. Fleur-des-Sources y était entrée une fois, dans son enfance; elle n'y était pas revenue tant elle avait eu de dépit d'y lire cent et cent fois sa disgrâce. Ce fut là qu'elle fit enfermer Sourire-du-Matin.

L'infortuné, qui réclamait un miroir, fut mal servi par ces murailles véridiques. Partout où il promenait ses yeux, il assistait à sa difformité perpétuée en des perspectives infinies. Sa conviction chimérique se dissipa, et il connut le supplice atroce de ne plus s'échapper à soi-même. Ce nou-

veau coup accrut sa maladie, et il appelait à grands cris la mort, qui ne pouvait tarder à survenir.

Il arriva que par mégarde Fleur-des-Sources laissa tomber le talisman qu'elle portait toujours sur elle ; le verre se répandit en mille éclats. Elle manifesta un chagrin qui parut à tous hors de proportion avec ce minime accident. Personne ne la plaignit autrement qu'en paroles, car son orgueil l'avait rendue détestable.

On était alors en promenade dans les jardins du palais. La reine, affligée, s'assit sur un banc au bord d'une pièce d'eau. Mais tout d'un coup on la vit se redresser en poussant un cri, et elle rentra précipitamment. Les courtisans se penchèrent sur le bassin, pensant que quelque reptile avait dû causer cet effroi ; l'eau limpide ne leur montra que leur portrait. C'était bien cela qui avait épouvanté la souveraine.

Fleur-des-Sources passa par les mêmes tourments que Sourire-du-Matin. Et, quand il lui fallut se rendre à la rigoureuse évidence, elle le comprit et le plaignit. Elle alla le trouver dans sa prison, et elle perdit, entre les murs de cristal, les derniers souvenirs du mensonge.

— Je viens te délivrer, lui dit-elle. Tu étais innocent, je le sais. Pardonne-moi.

Il répondit : — Nous n'étions coupables ni l'un ni l'autre.

— Je suis la moins belle des reines, dit Fleur-des-Sources.

— Je suis le plus laid des princes, dit Sourire-du-Matin.

Les soins de la jeune reine guérirent le malade. La conscience de ce qu'ils étaient les rendit indulgents l'un pour l'autre ; et, en cherchant à se consoler mutuellement de leur infortune, ils se conquirent leurs cœurs et s'aimèrent.

Leurs noces furent célébrées au milieu d'un grand concours de peuple. Ils remplaçaient la beauté par tant de bonne grâce et de simplicité que nul ne songeait à se moquer d'eux.

Et, par un miracle de l'amour, ils eurent de beaux enfants : ce furent les magiques miroirs en qui, sans pâtir d'une erreur, ils purent volontiers se complaire.

LE ROMAN D'HÉLÈNE

Tels furent les détails que les prêtres *égyptiens* nous donnèrent sur Hélène. J'y ajouterai quelques remarques qui me sont personnelles. Si Hélène avait été, en effet, dans Troie, certainement on l'aurait renvoyée aux Grecs, qu'Alexandre y eût consenti ou non ; car on ne peut pas croire Priam et ses parents insensés au point de vouloir mettre en danger leur propre existence, celle de tous leurs enfants et de toute une ville pour laisser Alexandre jouir paisiblement d'Hélène... Mais, comme il était hors du pouvoir de Priam de rendre cette Hélène que les Troyens n'avaient pas dans leurs mains, et que, de leur côté, les Grecs s'obstinèrent à ne point admettre ce fait comme vrai, je croirais volontiers qu'un mauvais génie perpétua ce malentendu...

(*Histoire d'Hérodote*, Livre Second CXX.)

Il me semble qu'Homère n'a pas ignoré ces faits ; mais, comme le séjour d'Hélène en Egypte ne s'accommodait pas avec le plan de son épopée, il a adopté une autre version... (*Id.*, CXVI.)

I

« Hymen! hyménée! ... » Les voix se perdaient au lointain dans la nuit.

Les lampions fondus, les fanfares étouffées, chacun s'en fut chez soi. Sur le seuil de l'appartement, l'époux mit au front de l'épouse un baiser paternel, et ils se souhaitèrent de tout cœur une bonne nuit.

Rentrée dans sa chambre, Hélène rangea sous un globe de verre son bouquet de fleurs d'oranger, puis, très lasse d'avoir beaucoup dansé, elle se blottit au lit et s'endormit du sommeil, jamais mieux qualifié, de l'innocence.

Peut-être attendait-elle qu'en rêve la visitât le cygne aux douces plumes blanches dont, avec embarras, sa mère lui avait parlé tout à l'heure; mais, comme elle n'avait pas compris mot à ces instructions ambiguës, il est à présumer qu'elle n'attendait rien. Est-ce qu'une petite fille bien

élevée, hier encore pensionnaire, a des soupçons à seize ans ? Elle a lu les poètes dans des éditions expurgées où, au mépris du mètre et de la rime, le mot *amour* est remplacé par *amitié*. Elle s'en remet à ses parents qui lui ont dit : « Voici le mari qu'il te faut. » Et elle veut bien : la cérémonie est pompeuse, on porte une belle robe, et on reçoit des compliments ; ensuite on peut jouer à la dame pour tout de bon et s'amuser avec les vraies poupées parlantes que l'on achète au marché aux choux.

Sans doute nous connaissons des vierges moins ingénues. Mais ce sont celles qui ont lu dans le regard brillant des jeunes hommes qu'elles étaient belles et convoitées ; elles ont de la reconnaissance pour ces yeux-là. Le désir est instructif et contagieux. Hélène était sans beauté, malgré son profil nécessairement grec ; sa banalité bourgeoise manquait d'expression, et elle était plate et dégingandée.

Dans la chambre voisine, Ménélas réfléchissait. — O mariages de raison ! vous êtes sucre et vinaigre. Une veuve plantureuse eût bien mieux été mon affaire que ce petit citron acide. Suis-je donc un vieillard pour témoigner du goût à cette enfant ! Par Zeus, j'ai de l'appétit, mais point de vice. Mon abstention, ce soir, m'honore. Heureusement qu'elle est d'une discrète sottise. Une oie !

Cette comparaison, évocatrice de l'ancestral

oiseau, amena un sourire sur les lèvres du songeur, et sa pensée tourna vers des méditations plus agréables : — Remettons à demain les galanteries sérieuses. Nous sommes les jouets du Destin. J'avais des brèches à réparer, et aucun choix entre les matériaux nécessaires. Mes troupeaux, décimés par la prodigalité, s'enrichissent d'une belle dot de bêtes à cornes. Tyndare n'a pas serré les claies de ses bergeries. Désormais je pourrai mener une existence vraiment royale. Somme toute, j'aurais mauvaise grâce à trop me plaindre.

Ayant ainsi établi la balance sur son grand-livre mental, il étala sa large barbe de quadragénaire sur la couverture ; et Morphée, embusqué dans le ciel de lit, lui chatouilla les paupières avec des tiges de pavot.

II

En ces temps de féodalité pastorale, le roi était la loi pour les bergères, et Ménélas prélevait avec exactitude les taxes sexuelles, dûment établies par de bonnes chartes, et d'ailleurs volontiers consenties, car il se piquait de justice et refusait de garder tout le profit par devers soi. Ses droits lui coûtaient aussi cher que des devoirs de charité ; au prix du plaisir, il se montrait largement généreux. Chaque dimanche, dans toutes les chaumières, cuisait la poule au pot. Et il n'y avait que quelques disgraciées, et leurs familles surtout, pour maudire le vert galant.

Tout occupé aux soins de cette administration cordiale, Ménélas laissait mûrir sa petite épouse pour les tisanes de la vieillesse. De jour en jour il remettait la greffe de l'indispensable héritier. Mais, à la fréquentation de ses amies mariées, cy-

niques en leurs honnêtes confidences, Hélène s'était renseignée.

Pourtant elle n'eut point de rancune envers celui qui la laissait en friche avec une si dédaigneuse indifférence. — C'est un bel homme, sans doute, se disait-elle, mais il pourrait être mon père. J'aurais honte... en vérité. Que ne m'a-t-on donné pour ces ébats un camarade de mon âge ! Ce n'est pas que j'aie le moindre regret, mais le rôle d'exception est ridicule à jouer. Quelle contenance tenir devant le monde !

Elle avait beaucoup plus de préjugés que de tempérament.

Or Alexandre, dit Pâris, arriva tout à point, précédé par sa réputation de joli cœur.

Il appartenait à cette race aussi odieuse à la jalousie des hommes que chère au mauvais goût des femmes, et que se partagèrent depuis les théâtres d'opéra et les boutiques des coiffeurs.

Sa chevelure brune, irréprochable et parfumée, attestait les soins constants du fer et des onguents; ses joues ambrées étaient toujours trop fraîchement sorties de la caresse du rasoir. Nul doute que, s'il avait porté des moustaches, il ne les eût tortillées en pointes conquérantes.

Il souriait continuellement pour découvrir sa dentition, et il roulait sous les cils d'humides et langoureuses prunelles. Il parlait beaucoup, à tort et à travers, mais avec cette assurance qui impose aux sots et désarme les modestes; sa voix était moelleuse et ses termes choisis. Et il s'ac-

compagnait de gestes arrondis et du jeu de ses mains travaillées. Son himation orange, bordé d'une fine broderie, était drapé selon la mode, et ses sandales de cuir pourpre étaient fixées à la jambe par un réseau savant de lacets de métal.

Cependant il était court de taille, carré d'épaules et un peu gras.

— Quelle beauté ! quelle élégance ! quel charme ! quelle distinction ! roucoulaient les femmes des deux continents.

— Est-il assez vulgaire ! grognaient les maris.

Alexandre voyageait pour son commerce. Grâce au cauchemar d'Hécube, qui lui avait valu d'être nourri par les pasteurs de l'Ida, il s'était trouvé pourvu d'utiles connaissances sur l'élève du bétail. Lorsqu'il fut revenu au giron familial, il mit son savoir à profit. C'était l'âge d'or de l'agriculture ; ses fermes modèles prospérèrent. Il trafiqua de ses produits et les importa de l'autre côté de l'Hellespont.

Il y gagna le mépris de ses frères guerriers, mais assez de richesses pour s'en consoler.

Il était venu de sa personne traiter avec Ménélas un important marché. Avec l'aide de sa faconde, il ne manquait jamais de mettre l'acheteur à sa merci.

A la première œillade, coulée distraitement par habitude, Hélène fut conquise.

— Encore une ! se dit Alexandre. Je ne me souviens même pas de l'avoir regardée. Certes cette personne a du goût; mais il n'y a rien en elle qui rende son hommage particulièrement flatteur. Enfin ! Traitons-la selon son rang et montrons-lui des égards. Cela lui fera plaisir, et je ne risque rien, puisque je repars dès demain.

Malgré son chatouillement d'amour-propre, il était assez blasé par le succès. Il n'était qu'égoïste et vaniteux, et point du tout aimant ou sensuel. Il était la victime de son physique.

Hélène lui avait assigné un rendez-vous. Il s'y rendit sans entrain, avec la seule préoccupation de grossir d'une unité sa liste de victimes. Mais il n'avait pas compté avec la volonté du Destin.

La jeune épouse, sotte et sans attraits, avait des revanches à prendre, et elle les prit si bien que cela la rendit presque belle et spirituelle à coup sûr. Alexandre ne partit pas le lendemain, et, lorsque les convenances s'opposèrent à ce qu'il demeurât plus longtemps, il ne sut pas se résigner à partir seul.

IV

Par une belle soirée d'été, le roi Priam dînait sur une terrasse avec tous ceux de ses enfants qui demeuraient avec lui, et il y en avait un assez bon nombre pour que ces frugales et intimes agapes eussent toujours une physionomie de festins.

On parlait justement de l'absent, d'Alexandre, dont le séjour, à l'excès prolongé, donnait des inquiétudes, lorsqu'un messager fut annoncé comme dans les tragédies.

Et le messager s'avança et prit la parole :

— O roi Priam, ce ne sont point des nouvelles de joie que ma bouche t'apporte. Puissent les plus grandes calamités n'accourir point dans la trace de mes pas ! L'Hellade entière est comme une ruche en fureur. Un bruit d'armes secoue les airs, et déjà cent vaisseaux bondissent sur la crête des flots. Ton fils bien-aimé, Alexandre, a ravi l'épouse de

son hôte, et Ménélas, indigné, a fait partager son ressentiment à tant de princes que je ne les puis dénombrer. Les peuples se sont levés contre Troie, animés d'une ardeur de vengeance, et ils ont juré d'assiéger cette ville, dussent-ils rester dix ans avant de la réduire en cendres, si toutefois Hélène n'a pas été livrée aussitôt.

— Voire! vociféra Hector en frappant du poing sur la table.

Hécube cachait dans ses mains son visage trempé de larmes. Le roi Priam tremblait comme un vieux peuplier, et, arrachant péniblement des mots à sa gorge serrée, il gémit :

— Hélas! hélas! L'indigne fils qui déshonore ma vieillesse! Si du moins il était revenu près de nous, je le conjurerais, par cette barbe, de rendre à son époux l'épouse dont il a joui. Mais que puis-je? Il s'est bien gardé d'abriter sa honte sous mon toit. Comment rendrais-je aux Grecs la fugitive que je ne cache point! Qu'ils viennent donc! Je ferai des excuses.

Hector blasphéma plusieurs divinités, habitude qu'il devait à la vie des camps. — Des excuses! nous! s'écria-t-il. On dégonflera ces outres vaniteuses si notre parole d'honneur ne leur suffit pas. Saisissons l'occasion par la crinière! A quoi bon entretenir une armée pour la laisser se rouiller dans la paix! Et, quant à Alexandre, si vous

voulez mon avis, c'est la première fois qu'il se montre vraiment un mâle ; mes compliments!

Et il sortit, au milieu de la stupeur, en faisant sonner sa cuirasse, et en hurlant à tue-tête : « Aux armes ! » Si bien qu'une heure après toutes les milices étaient en tenue de campagne.

Mais Priam, écrasé sur son fauteuil, bégayait comme un enfant désolé : — Je ferai des excuses, je ferai des excuses...

V

Dès que Ménélas eut été convaincu de son infortune, il prit une considération soudaine pour l'épouse jusqu'alors inaperçue.

— C'était donc une vraie femme! Stupide que j'étais!

Et il se prit à la désirer et à la regretter avec une profondeur de sentiment qu'il ne se soupçonnait pas. Ah! si seulement elle était revenue après le premier relais, comme il lui aurait pardonné et comme il l'aurait aimée jusqu'à la fidélité!

Cependant il s'agissait de ne pas montrer une mine attristée qui aurait doublé son ridicule, et il affecta de pousser de hauts cris et de donner une allure nationale à son mécompte. Il ne pouvait décemment pas courir seul après une femme ouvertement négligée ; mais, escorté de toute une nation, cela devenait épique. Oubliant qu'il engageait son avenir et renonçait à sa joyeuse tran-

quillité, il dépêcha courriers sur courriers à ses voisins. Avec une solidarité merveilleuse tout le monde prit le parti de Lacédémone. Il est vrai qu'on n'était pas riche et que Troie promettait du butin ; ce grand zèle était loin du dévoûment.

Ménélas, bonhomme à son ordinaire, fut touché.

— Dans le malheur, on reconnaît ses véritables amis ! Et l'on apprend aussi à se connaître soi-même ! J'avais une taie sur les yeux ; Hélène devait être assez belle, car cet Alexandre s'y entend.

VI

— Vers quels rivages voguons-nous, mon amour?

— Laissons aux vents du ciel le soin de nous guider, ô mon Hélène! Partout où tu seras seront ma joie et ma patrie.

— J'ai fait un rêve tout à l'heure. Je me voyais parmi les tiens, à Troie. J'étais devenue la sœur de tes sœurs et la fille d'Hécube.

— Laisse ma main clore ta bouche. Le roi Priam est un vieillard grognon. Ah! nous serions les mal venus.

— Ce n'était qu'un songe. Qu'il s'envole avec le sommeil! Et cependant je le regrette, je m'y étais habituée déjà. Comme nous aurions vécu heureux; j'aurais été ta femme, ta vraie femme devant tous. Tu souris? Ah! c'est que je ne suis pas du tout aventureuse. Si j'avais eu un mari qui me comprît...

— Oublions-le.

— ... je n'aurais pas rempli ce personnage d'héroïne. Il n'y avait qu'une folie pour me tirer d'affaire, et je l'ai acceptée. Un enlèvement ! Mais maintenant c'est bien fini. Je t'ai ; nous pourrons vivre en paix dès que nous saurons où.

Ainsi, au lendemain d'une nuit voluptueuse, Hélène et Alexandre discouraient, enlacés tendrement. Un pan de la tente avait été relevé, et les rayons de l'aurore venaient lécher le bord de leur couche. Lorsque leurs regards se séparaient un instant, ils découvraient à l'infini le bleu de la mer tranquille et l'immobile bleu du ciel. Et les nouveaux amants se reposaient de leurs baisers en édifiant les projets d'un avenir indissoluble.

Mais, vers le milieu de la journée, une nuée trouble salit l'horizon, et, poussée par le souffle d'une brise soudaine, envahit peu à peu tout l'espace. Le dos voûté de l'océan se hérissa. Les mâts gémirent, et la coque du vaisseau craqua ; les voiles battaient comme des ailes effarées. La tempête se déchaîna, exaspérée et inlassable.

Plusieurs jours et plusieurs nuits, le frêle navire de bois resta suspendu au-dessus d'abîmes dont chacun semblait devoir être définitif, ou enfoui dans des gouffres dont on ne comptait plus échapper. Baisers ! étreintes ! mots d'ambroisie ! qu'ils étaient loin ! Longs silences d'angoisse ! cris de terreur ! c'était leur tour.

— Je veux mourir, hoquetait Hélène dans ses nausées.

— Je veux vivre, hurlait-elle ensuite à une poussée de la rafale.

Comme Alexandre était piteux avec ses cheveux aplatis et ruisselants, ses lèvres blêmes, ses grimaces et son menton bleuissant !

— Ah ! je suis bien punie ! C'est votre faute ! Si j'avais su... !

Ce furent les premières paroles d'Hélène au sortir de l'orage.

— Il fallait rester avec Ménélas, ricana Alexandre.

— Ne vous moquez pas, il était galant homme.

— Et respectueux, n'est-ce pas ?

— C'était de la délicatesse.

Mais les propos aigres-doux n'étaient ni une issue, ni une consolation. L'irréparable était consommé. Ils étaient liés par leur complicité et par des attaches secrètes.

Ils se détestèrent franchement ; ils ne manquaient point de se le crier cent fois dans le jour, mais ils se juraient qu'ils s'adoraient, toute la nuit, ce qui était vrai aussi, comme il arrive en beaucoup d'autres amours moins criminelles que les leurs.

Or, les vents les ayant jetés sur la côte d'Egypte, ils s'établirent dans ce pays.

VII

Au camp des Grecs pendant le siège :

— Ils s'obstinent à prétendre qu'Alexandre n'a pas reparu et qu'ils ignorent la couleur des cheveux d'Hélène.

— Lorsqu'on a commencé par mentir, il est chaque jour plus difficile et plus honteux de se dédire.

— Il ne manquerait plus qu'ils avouent.

— D'ailleurs, moi, j'ai de mes yeux reconnu Hélène sur les remparts.

— Nous avons tout à gagner, rien à perdre.

— Vive la guerre ! Elle rajeunit les cadres.

— Faut-il tout de même qu'ils soient entêtés, pour une femme !

— Tiens ! Et nous ?

— Nous avons notre point d'honneur...

— Quand il serait prouvé que nous nous trompons, nous n'en aurions pas moins raison.

— Est-ce qu'ils se laisseraient affamer et égorger pour rien ?

— Il est vrai que leurs calamités dépendent de notre incrédulité.

— Qu'y faire alors ? C'est un cercle vicieux. Vive donc la guerre !

Des conversations symétriques bourdonnaient à l'intérieur des murailles de Troie.

— Ils veulent qu'Hélène soit ici. On ne peut cependant pas en inventer une pour la leur rendre.

— Ils ont pris un mauvais prétexte. Et, quand ils en auraient envie, ils n'osent plus maintenant revenir sur leur déloyauté.

— Comment croiraient-ils aujourd'hui à la parole dont ils ont douté hier !

— Mais se laisseraient-ils décimer sans raison ?

— Ils souffrent de l'impossibilité où nous sommes de les satisfaire.

— Il n'y a donc qu'à se battre. On n'en sortira pas.

— Quelle obstination pour une femme !

— Nous saurons résister. La guerre a du bon ; elle donne de l'avancement.

— Quand il serait si facile de s'entendre !

— Si facile ? C'est bien là ce qui rend toute entente irrémédiablement impraticable.

VIII

Hélène jouait de malheur. Elle, qui n'ambitionnait rien moins que les aventures, se trouva saisie par un engrenage de complications, à l'heure où elle souhaitait en avoir bien fini avec le romanesque de son exploit amoureux.

Alexandre, ayant eu des démêlés avec ses serviteurs, ceux-ci allèrent dénoncer le crime de leur maître et sa situation irrégulière. Sur quoi, les amants furent conduits comme des prisonniers à Memphis où ils eurent à subir toutes sortes d'interrogatoires et de vexations.

Le roi Protée rendit enfin un arrêt d'expulsion contre le ravisseur et l'invita, d'un ton comminatoire, à vider le pays sur-le-champ.

C'en était trop pour Hélène. Son coup de cœur lui avait valu trop de désagréments pour l'avoir laissée d'humeur à en risquer d'autres. Elle ne demandait que la paix, et définitive. Aussi, aux

propositions d'Alexandre, elle répondit par des refus inébranlables.

L'infortuné bellâtre, l'oreille basse, emporta dans son cœur le feu mal éteint d'un amour qu'il se reprochait cruellement. Il avait sacrifié une brillante position à une créature qui ne lui en avait guère montré de gré. Encore si Hélène en avait vraiment valu la peine, comme tant de femmes qu'il avait fréquentées autrefois. Mais comme elle était ordinaire! Hélas! on ne commande pas à ses passions.

Il était triste et dégoûté. Il voyagea. Il redoutait tellement l'accueil qu'il recevrait chez lui, comme conclusion, qu'il ne s'empressait pas d'y retourner.

Enfin, avec le secours du temps, il se rasséréna, et il prit le mal du pays. Priam, depuis tant d'années, devait être mort, ou si vieux qu'il aurait perdu la mémoire ou la force de la colère.

Alexandre regagna les plaines qu'arrose le Simoïs. Il chercha sa ville natale; mais, comme elle avait été détruite et rasée, il ne la trouva pas.

IX

Rendue à son naturel, avec quel soupir de soulagement! Hélène coula paisiblement, dans Memphis, des années uniformément grises. Elle ne regrettait rien, elle n'avait plus de désirs. Son passé s'effaçait de sa mémoire. Elle était heureuse ; elle engraissa.

On ne lui tint pas rigueur de son égarement de jeunesse ; elle avait bien montré le peu de cas qu'elle faisait du séducteur. Elle avait été victime de la fatalité ; on s'accorda pour la plaindre. Elle avait si peu l'allure, en outre, d'une personne à bousculer les bienséances. Elle était si réservée, si respectable.

Autour de l'étrangère une société choisie se forma. Il ne s'y rencontrait point de jeunes gens légers ni de poètes à la fantaisie déréglée, ni de philosophes qui sont les plus dangereux des poètes, mais des vieillards meublés de connais-

sances, et des prêtres. Hélène goûtait ces graves réunions. A fréquenter des annalistes, les études historiques la séduisirent. Les sciences exactes auraient peut-être flatté davantage son caractère, mais elles dépassaient sa bonne volonté.

Sa haine pour toute imagination la porta à combattre les méthodes élastiques alors en faveur. Elle exigeait des faits, cuirassés de preuves ; elle sabrait les hypothèses avec acharnement ; elle préférait le néant au doute. En compagnie d'un érudit, elle dépouilla des papyrus et déchiffra des hiéroglyphes. Ses travaux eurent pour résultat pratique de détruire bon nombre de légendes solidement accréditées. Aussi ne laissa-t-elle point que de devenir pédante en vieillissant.

Epoques invraisemblables, où le globe terrestre était à lui seul un univers, où l'on se repliait sur soi sans s'inquiéter de son voisin ! L'absence de gazettes avait laissé ignorer à Hélène qu'il y avait eu pour elle une guerre de Troie, mais, en compensation, lui avait-elle valu de ne point se lire nommée catin par un publiciste équivoque.

X

Confite dans sa quiétude, l'ancienne épouse de Ménélas atteignit l'extrême limite de la vieillesse. Un jour, elle reçut la visite d'un prêtre qui avait pendant longtemps quitté l'Egypte. Elle s'étonna de le revoir, car elle l'avait congédié jadis pour avoir, en sa présence, émis de ridicules paradoxes. Il avait osé soutenir la vanité de l'histoire, affirmant qu'un poète pouvait créer en beauté une vérité éternelle, capable d'éclipser les humbles faits certains. Hélène avait fait sentir à cet apologiste du mensonge qu'on ne la berçait point de sornettes.

Cependant elle lui fit bon accueil; son grief était de ceux que le temps efface, et elle espérait que les voyages avaient mûri cet esprit hasardeux.

Le prêtre fut sobre de paroles. Il ne voulait, dit-il, que remettre en hommage à Hélène un poème dont le succès en Grèce était considérable.

— C'est une épopée dont l'auteur est un certain Homère ; elle rapporte de grands événements qui bouleversèrent autrefois votre pays. A ce titre, j'ai cru que cette lecture ne vous serait pas indifférente, encore que je me souvienne très bien de votre dédain pour les inventions rythmées.

Il ajouta en souriant : — Tous vos compatriotes, d'ailleurs, tiennent ce récit pour fidèle.

Hélène avait pris le manuscrit ; ses mains le déroulaient machinalement. Soudain elle pâlit et se mit à trembler de tous ses membres ; ses yeux agrandis, et comme stupides, fixaient le parchemin. Elle balbutia : — Ce... n'est... pas... vrai ! Ce... n'est... pas... vrai !...

Puis, fouettée par la fureur, elle se dressa. — Et d'abord je n'étais pas belle ! cria-t-elle, prête, semblait-il, à s'élancer sur le prêtre narquois et silencieux. Mais, dans ce sursaut de colère, le sang avait inondé son cerveau ; elle retomba lourdement sur son siège, et ses lèvres laissèrent échapper tout bas, dans un suprême souffle, ces mots désespérés :

— Et la vérité historique ? !

BLEUETTE

Bleuette était assise dans les blés. Une forêt de tiges dorées l'environnait, bruyante de grillons et de sauterelles. Les bleuets, ses frères, étaient attroupés au hasard; des coquelicots aux pétales souples étaient posés çà et là comme de merveilleux oiseaux-mouches. Au-dessus d'elle, un peu de ciel apparaissait à travers les épis, courbés par le poids de leur maturité.

Bleuette n'avait d'autre souci que de se laisser vivre tout simplement à la place qui était la sienne; elle était heureuse sur ce champ, parmi les bruits et les bruissements familiers. La douce chaleur de la terre la pénétrait; l'ardeur du soleil de juillet la plongeait dans un anéantissement délicieux. Elle sentait la plénitude de son épanouissement.

Toute une saison, elle restait l'hôtesse du lieu où elle s'était logée, mais elle n'avait pas de patrie. La moisson faite, elle gagnait un autre pays.

Tantôt elle s'établissait sur le petit terrain cultivé avec amour par un pauvre paysan; elle se cachait dans l'ombre de la masure ou bien au long du mur aux pierres éboulées. Tantôt elle habitait au flanc d'une colline d'où elle aimait contempler la vallée verte et rousse coupée par un fleuve miroitant. D'autres fois elle allait sur quelque haut plateau; elle y restait longtemps, car la récolte était tardive; le soleil, tard levé et vite disparu derrière la montagne, était avare de rayons, et Bleuette frissonnait dans les longues rosées. Parfois elle était voisine des oliviers et des figuiers, en un pays de terre rouge, brûlé et altéré.

Aujourd'hui elle demeurait sur une de ces plaines interminables, tapissées de céréales, que partagent de larges routes poussiéreuses. Cette contrée était balayée par le vent; on voyait, au-dessus de la mer mouvante des cultures, surgir les clochers d'ardoises et les toits rouges des villages et des riches fermes où règne un paysan avare et cruel.

Bleuette allait ici, ou là, on ignorait comment; elle savait se rendre invisible. L'été fini, elle partait et, le lendemain, elle était ailleurs, quelquefois au bout du monde, là où le blé mûrit lorsque chez nous le grain dort sous la neige. D'ailleurs personne ne prenait garde à elle tant elle était discrète et douce; elle était fleur, elle était Fée.

Bleuette s'abandonnait donc mollement au plaisir d'exister, quand un garnement qui fuyait, la blouse pleine d'abricots volés à un verger, vint la heurter rudement. Elle poussa un cri de douleur.

Lui, talonné par la peur, poursuivait sa course sans s'excuser ni s'attarder à ramasser les fruits que dans la surprise de cette rencontre il avait laissé tomber. Quelqu'un était sur sa trace, facile à suivre à travers les épis foulés et couchés en désordre; on entendait des cris et des menaces. Et bientôt, devant Bleuette en larmes, parut un gros paysan essoufflé et cramoisi.

— Ah ! je te tiens, brigand ! cria-t-il en saisissant furieusement Bleuette par les épaules. Une femme ! c'est une femme ! A-t-on vu jamais une pareille audace ! Allons, debout, bohémienne ! Tu ne penses pas, je suppose, que tes larmes vont m'attendrir. Et tu ne nieras pas, ajouta-t-il en ramassant les abricots dorés dont il gonfla ses poches.

— Je suis une pauvre fille et je n'ai pas fait de mal, dit Bleuette. Je vous en supplie, Monsieur, croyez-moi. Tout à l'heure un homme qui se sauvait, votre voleur sans doute, m'a frappée du pied sans me voir et a laissé rouler ces fruits.

— Connu, connu, dit le fermier. Et qu'est-ce que tu fais là, si bien cachée? D'ailleurs, je te reconnais. Ta robe bleue, je la prenais pour un

sarrau de paysan, car vraiment je n'aurais pas imaginé qu'une fille de ton âge fût capable de ces mauvais coups. Tu n'en es pas à ton essai. Hier, deux lapins ont disparu et, l'autre jour, c'étaient des poules ; et tu as empoisonné mon vieux chien.

— Je ne suis pas coupable, je vous le jure, répétait Bleuette en sanglotant.

— Nous nous expliquerons avec le juge.

Et, la prenant par le bras, il l'entraîna, plus content de tenir son voleur et de se venger qu'il n'avait eu de peine en voyant, couché sur le dos et les pattes raides, Goliath, le fidèle gardien de sa maison.

Bleuette marchait docilement, renonçant à des protestations inutiles. Le paysan pérorait tout seul, se félicitait et menaçait. En route, ils rencontrèrent des cultivateurs qui jetaient à l'innocente Fée des injures et des mots grossiers qu'elle ne comprenait pas.

Bleuette fut remise aux gendarmes qui la conduisirent, les mains liées, jusqu'à la ville où étaient la prison et les tribunaux. Elle y arriva à la nuit noire, mourant de faim, de honte et de fatigue.

On la mit dans un cachot, et elle dut attendre que le juge, qui était en vacances, fût de retour. Elle ne s'enfuit pas; cela lui eût été facile; les murs ne comptent pas pour les Fées. Mais elle avait sans doute son idée, puisqu'elle consentit

à souffrir, exilée, privée de la lumière et de la bonne senteur des campagnes.

Le juge revint enfin et interrogea Bleuette ; il s'irrita fort de l'entendre qui se défendait ; quel crédit accorder à une vagabonde qui n'avait aucun métier et d'autre domicile que les champs ? Et puis on avait des preuves irrécusables. Le fermier vint au tribunal avec ses habits du dimanche et une grosse chaîne d'or sur le ventre ; il affirmait reconnaître son voleur, que lui-même avait surpris en possession des fruits dérobés. On pouvait croire au témoignage de cet honnête homme, riche et considéré dans le pays. Bleuette fut chargée des méfaits antérieurs et condamnée. Cette injustice et son infortune l'affligèrent moins que de songer que, pendant ce temps, on avait récolté la moisson ; elle quitterait la contrée, sa peine accomplie, sans y avoir vécu toute la vie dont elle y devait jouir.

Or, quelques jours après la condamnation de Bleuette, arrivèrent de singuliers événements. Le chien qui avait remplacé Goliath fut trouvé inanimé ; un carré de pommes de terre fut dévasté, et la basse-cour mise au pillage. Le fermier, fou de colère, s'embusqua toutes les nuits son fusil chargé et finit par découvrir le coupable, escaladant le mur du potager. Il tira ; l'homme tomba, un bras cassé.

C'était un garçon d'une vingtaine d'années dont la fainéantise était le premier crime ; la maraude lui tenait lieu de travail. Il comparut devant le juge ; celui-ci, qui se piquait d'être un habile instructeur, plaida le faux pour obtenir la vérité, et accusa le prévenu des vols commis déjà chez le même fermier. Quelle fut sa surprise en recevant des aveux ! Le malfaiteur, qui pensait la justice informée, espérait que la franchise lui vaudrait de l'indulgence. D'abord le magistrat ne voulut rien croire ; mais l'autre, soupçonnant une ruse, fit de telles déclarations qu'il fallut bien se rendre à l'évidence. Le juge avait une trop haute opinion de sa perspicacité pour reconnaître s'être trompé plus qu'à moitié ; il supposa Bleuette complice tout au moins. Le voleur jura qu'il avait agi seul. Il fut confronté avec la prisonnière. Tout de suite il nia l'avoir jamais vue ; puis il se frappa le front, ému par un lointain souvenir.

— Il me semble, dit-il, avoir rencontré cette fille dans les blés, un jour que je me sauvais, chargé de fruits. Oui, c'est bien elle ! Elle est assez belle pour qu'on s'en souvienne, et cependant c'est à peine si je la vis. Je l'avais heurtée en courant, et elle cria.

Et le jeune homme, regardant avec admiration sa victime, lui demanda pardon de l'avoir fait condamner à sa place.

A la grande confusion du juge et du fermier, il fallut relaxer Bleuette. Le bruit de l'aventure avait couru la ville ; des gens s'étaient rassemblés devant la prison pour fêter l'innocente ; mais elle partit sans que personne la vit, et jamais plus on n'eut de ses nouvelles.

Le maraudeur fut condamné à une longue prison. La mauvaise humeur de la justice confondue se soulageait sur lui. On espérait qu'il récriminerait et qu'on pourrait aggraver sa peine, mais il se tut. Il ne pensait qu'à cette délicieuse jeune fille, si douce et si bonne, qui avait payé pour lui. Ce n'était pas une nature endurcie ; la paresse l'avait mené à mal faire ; il sentait l'étendue de sa faute et se la reprochait. Son plus grand châtiment était dans la pensée qu'il ne reverrait pas Bleuette, car il se sentait gonflé d'amour pour elle.

Au milieu de la nuit, la porte du cachot glissa sans bruit sur ses gonds, et Bleuette entra en souriant. Le prisonnier resta d'abord frappé d'étonnement, ne discernant point s'il rêvait ; ensuite il se mit à genoux et répandit beaucoup de larmes.

— Partez, partez, balbutiait-il entre ses sanglots ; vous êtes libre.

— J'entre partout comme je veux, dit Bleuette ; je suis Fée. Viens avec moi.

— Non, non, j'ai mérité d'être ici, je ne dois pas échapper à ma punition.

— Tu peux me suivre, dit Bleuette, j'ai accompli ta peine. Ton repentir t'absout. Laissons derrière nous la chancelante justice des aveugles. Les Fées n'ont pas seulement été créées pour embellir la nature et parfumer l'âme des poètes, elles ont aussi la mission de rendre aux hommes la vie légère en leur enseignant à la comprendre. N'use pas, dans cette prison, ta jeunesse qui peut encore être féconde en œuvres bonnes. Moi, je pouvais attendre ici, j'avais devant moi l'éternité.

Ils partirent et s'en allèrent ensemble, très loin de l'autre côté de l'océan, dans un pays où le jeune printemps venait de jeter sur les sillons un voile vert et transparent. Et là Bleuette disparut aux yeux de son compagnon. L'été, parmi les épis blonds, il la chercha, courant partout où les bleuets en troupe lui semblaient une robe étalée.

Il s'était loué chez un cultivateur, et Bleuette, le voyant, pour l'amour d'elle, renoncer à l'oisiveté et courageusement se livrer au travail, consentit plusieurs fois à se montrer à lui sous son apparence féminine.

L'année suivante, il ne la découvrit pas ; les vents sans doute l'avaient portée sur un autre rivage. Mais maintenant il n'aimait plus seulement Bleuette, il avait appris à aimer la terre qui récompense le rude labeur de l'homme avec le divin sourire de ses fleurs.

RELATION D'UN VOYAGEUR PORTUGAIS

A Louis Fabulet

La confiance du souverain m'ayant choisi pour visiter nos établissements de la côte d'Afrique et fonder, s'il m'était possible, de nouveaux comptoirs, je quittai Lisbonne avec trois bâtiments. Une saison égale et des vents favorables me permirent d'accomplir facilement la première partie de ma mission. Après une escale à Mozambique, je repris la mer, plein d'espoir dans le succès.

Nous naviguions depuis une semaine vers le nord, quand une bourrasque nous assaillit. Mon vaisseau eut un mât brisé et resta désemparé, tandis que les autres bâtiments étaient emportés par la tempête. Au bout de plusieurs heures, il fut permis de réparer notre avarie ; mais les deux navires étaient hors de vue. Je me mis d'abord à leur recherche. Bientôt je dus renoncer à cette entreprise, plus généreuse que sensée, et je décidai avec douleur de me rapprocher des côtes et de poursuivre mon voyage,

abandonnant mes compagnons à leur fortune.

J'eus tort de ne point considérer cette catastrophe comme un avertissement ; le malheur se précipite dans le sillon creusé par une première calamité. Mon équipage inquiet espérait que je reviendrais à Mozambique. Ma décision connue, il y eut quelque rumeur ; il me fallut prévenir une mutinerie par des châtiments sévères, et ce souci s'ajouta à mon deuil.

Tout fût peut-être rentré dans l'ordre si la mer n'avait charrié un convoi d'épaves dans nos eaux. L'équipage voulut reconnaître ces débris pour les restes de mes navires, et, reprenant peur devant un inconnu périlleux, refusa d'un commun accord de m'obéir. Seul contre une troupe de révoltés, je ne me soumis point cependant à leur exigence ; j'aimai mieux mourir que céder. On me garrotta, et mes juges improvisés résolurent de se défaire de moi en me déposant sur le rivage le plus proche. J'ignore si ce fut par pitié ou par un raffinement de vengeance qu'ils ne m'égorgèrent pas.

Dès que la vigie eut signalé une terre, on mit à flot un canot où je fus descendu. De prompts rameurs me conduisirent ; mais nous atterrîmes avec peine, à cause des brisants dont les bords étaient hérissés. Je fus dépouillé de mes liens et abandonné sur la grève sauvage. Les matelots détournaient leurs yeux de moi, émus par mon

silence et par la constance avec laquelle je supportais ce revers inouï. La barque retourna vers le vaisseau.

Je m'en remis de mon salut à la bonté divine. J'avais déjà fait le sacrifice de mes jours, et, sans m'attarder à un inutile désespoir, je courus au-devant du sort qui m'était réservé. J'étais enfermé dans une anse peu profonde, ceinte de hautes falaises dont les contreforts étaient battus des vagues ; pour gagner l'intérieur du pays, il me fallait escalader ces remparts. Cet assaut fut rude ; manquant d'appui et de prise, je glissais sur les blocs humides, tendus de varech. Souvent, je rétrogradais, arrêté par une paroi lisse, et je recommençais ailleurs cette dangereuse ascension. J'atteignis le sommet, ensanglanté et les vêtements en lambeaux.

Je pus alors mesurer mon malheur. De l'autre côté d'un étroit plateau, la mer brillait au soleil. J'étais sur une île désolée et certes inhabitée. Çà et là jaunissaient de maigres plantes, poussées par miracle dans le sol poreux et dur.

Ce spectacle m'arracha toute mon énergie ; je demeurai replié sur ma consternation. Mais mon attention fut requise par une fumée blanchâtre qui, à quelque distance, fuyait, semblait-il, de terre. Ne pouvant m'expliquer la raison de ce phénomène, je me dirigeai de ce côté. Et à cet étonnement

d'autres succédèrent, assez puissants pour me faire pendant un temps oublier mon état.

J'avais remarqué que le terrain était déchiré de crevasses et de fissures profondes; comme je baissais la tête afin de surveiller mes pas, je vis luire une pierre dont l'éclat était comparable à celui du diamant. Je la ramassai, et vraiment il ne me fut pas possible de douter que je tenais un diamant, bien que sa grosseur dépassât de loin tout ce que nous sommes accoutumés de rêver. J'étais encore dans l'admiration quand j'aperçus une seconde pierre, puis une troisième ; c'étaient des émeraudes : leurs feux et leur volume étaient incomparables. Et, à mesure que j'avançais, je faisais de nouvelles trouvailles ; rubis, diamants, saphirs, améthystes et d'autres gemmes, dont j'ignore le nom, jonchaient le sol. D'abord, obéissant à mon instinct d'homme ébloui par un trésor, j'avais ramassé ces pierreries ; bientôt, devant leur nombre, je dus y renoncer et je m'aperçus tout d'un coup combien ces richesses étaient vaines pour moi.

Je revins à la fumée qui m'avait intrigué auparavant. Ainsi que je l'avais présumé, elle sortait de l'île même ; elle s'échappait d'une crevasse et montait en un mince filet dans l'air immobile.

Je ne pus m'approcher tout auprès, car elle répandait une âcre et chaude senteur de soufre, insupportable à respirer ; mais à plusieurs reprises

je perçus de sourds grondements, et il me sembla que la terre tremblait.

Je savais assez que des îles volcaniques naissent de la fantaisie du feu terrestre et peuvent retourner un jour aux profondeurs d'où elles sortirent. Telle était la patrie d'exil qui ne tarderait pas à être mon tombeau.

Au soir, je ressentis les premières atteintes de la faim. J'errai à la recherche d'une baie ou d'une racine dont pouvoir me nourrir ; je ne trouvai que des pierres précieuses.

Après avoir longtemps lutté contre ma pensée et ma souffrance, je m'endormis exténué. Cette trêve ne dura pas. Vers le milieu de la nuit, je fus éveillé par une violente secousse. Pris d'effroi, je me redressai. Le sol vacillait sous mes pieds et rendait une rumeur pareille à celle d'un tonnerre lointain. Et de partout s'élevaient d'épaisses vapeurs sulfureuses, éclairées par les reflets d'invisibles foyers.

L'épouvante me chassa vers le rivage ; les flots me paraissaient moins redoutables que ce rocher trépidant rempli de feu. Mais toute la nature, sous la menace d'un cataclysme, était en proie à des révolutions singulières. La mer s'était retirée très au loin, laissant à découvert une multitude d'îlots. Bien que sans astres, la nuit était d'une limpidité merveilleuse. Une ligne sombre à l'ho-

rizon me fit supposer que la côte d'Afrique s'étendait devant moi.

Je n'avais, en restant sur la place, qu'à attendre de succomber d'inanition. Aussi, malgré sa réussite douteuse, le parti que je pris ne fut-il pas insensé. Je voulais profiter de cette marée basse sans exemple pour gagner le continent de rochers en rochers.

Pendant des heures, je marchai sur le lit desséché de l'océan ; mais enfin les vagues remontèrent. Je m'avançai péniblement jusqu'à ce que l'eau me vînt aux épaules, puis, me mettant à la nage, j'atteignis un îlot que le flux ne recouvrit pas. Je me nourris de coquillages arrachés à la roche ; mais une soif cruelle me dévorait, et j'étais épuisé de fatigue.

Le jour s'était levé ; un soleil sans rayons roulait dans l'espace livide. Brusquement le vent souffla. Une épaisse nuée couvrit le ciel ; un cyclone furieux se déchaîna. Au vacarme des lames et de la foudre s'ajoutaient des détonations stridentes venant de l'île que j'avais quittée et qui était enveloppée d'un nuage sanglant.

Lorsque le calme et la clarté revinrent, l'aspect de l'océan avait changé ; mon séjour de la veille avait disparu ; certains récifs étaient engloutis et d'autres avaient surgi. En songeant au danger auquel j'avais échappé, je reconnus que la Provi-

dence avait veillé sur moi; je repris un peu de courage. La côte n'était pas si éloignée qu'il me fût impossible d'y atteindre à la nage en profitant du reflux pour reprendre pied en chemin sur les écueils qu'il laissait à découvert. Mais je me hasardais avec des forces déjà défaillantes, et, au moment où je me croyais près du but, je roulai inanimé sur un banc de coraux que les flots montants inondaient.

Pourtant les plus surprenantes aventures m'étaient encore réservées, et je n'avais pas touché le terme de mes tribulations. Des pêcheurs me recueillirent; je repris connaissance dans leur pirogue. C'étaient des sauvages entièrement nus. Quand je vis leurs visages noirs penchés sur moi, je ne pus d'abord me défendre d'une extrême terreur; les soins qu'ils me donnaient me rassurèrent, et j'augurai favorablement de leurs dispositions à mon égard. Je ne me trompais point. Ils appartenaient à une peuplade aux mœurs douces, qui vivait de chasse et de pêche. Au débarquer, ils me conduisirent à leur roi qui occupait, au milieu du village, une case de terre plus vaste que les autres. Une foule était accourue et nous escortait, manifestant sa joie en dansant et en frappant sur des tambours. Le roi me fit bon accueil et m'exprima, par ses gestes, son désir de me retenir auprès de lui.

Il me donna un arc, des flèches et une pirogue, et je commençai une existence nouvelle, n'osant témoigner, devant ces gens hospitaliers, de ma douleur d'être à jamais exilé de l'univers civilisé. La rude vie que je menais m'aidait à tromper mon souci ; mais je souffris beaucoup de devoir rester silencieux jusqu'au moment où mon oreille put retenir quelques mots d'un langage barbare et ma bouche les répéter.

Tout inutile qu'il me fût, j'avais toujours conservé un des diamants que j'avais ramassés autrefois. Il était caché dans la ceinture de mon vêtement en morceaux, et seule la crainte de le perdre m'empêchait de renoncer à mes haillons. Le roi continuait à me manifester tant de bonté que je pensai l'en remercier par le don de cette pierre. Je vins la lui offrir, mais ma générosité se tourna contre moi.

A la vue du diamant qui brille dans ma main, le roi, comme effrayé devant un prodige, recule en tremblant. Ses gestes sont désordonnés, il roule des yeux, il bégaye. Je crois comprendre qu'il parle de feu, et, pour le rassurer, je m'approche. Son épouvante grandit; il sort de sa hutte en appelant du secours. En un instant je suis environné ; mais le diamant produit sur tous les sauvages un même effet de terreur, et personne n'ose se saisir de moi. Encore tout interdit

de surprise, j'essaye de m'expliquer avec les quelques phrases que je connais. Des clameurs couvrent ma voix; on me menace; de loin on me jette des pierres. Il ne me reste qu'à fuir. Poursuivi par la foule hurlante, j'arrive au port, je saute dans ma pirogue et, faisant force de bras, je m'éloigne au milieu d'une pluie de flèches.

Livré à de nouveaux hasards, je naviguai à distance de la côte; j'étais devenu un habile pêcheur; ainsi mon vivre quotidien était-il assuré. Parfois je touchais terre avec précaution, lorsque le lieu me paraissait inhabité. Mon existence était misérable et sans issue; souvent j'eus la tentation d'y mettre fin moi-même.

Un jour, qu'ayant tiré ma barque sur le sable, je m'étais endormi, croyant cette grève déserte, je fus capturé par une tribu de Nomades guerriers. Ces anthropophages trouvèrent en moi un prochain régal; je lus dans leurs regards luisants ma condamnation. Ils préparèrent un bûcher et m'arrachèrent mes vêtements. Le diamant qui naguère avait causé ma perte me sauva; il fut découvert dans ma ceinture, et aussitôt mes ennemis, s'extasiant devant cette pierrerie merveilleuse, me montrèrent des dispositions contraires. Ils formèrent autour de moi un cercle respectueux, et ils me rendirent hommage en se prosternant à mes pieds. Sans doute ils me prenaient pour un Dieu

ou pour un Génie, comme les autres m'avaient supposé un Démon ou un malfaisant sorcier.

Je ne me félicitai pas longtemps d'avoir été épargné. C'est un pesant devoir que d'assumer la divinité. Mes adorateurs voulurent me garder avec eux. Je dus les suivre, prisonniers de leurs honneurs. Et j'assistai aux pillages et aux meurtres ; on m'immola les plus belles victimes, et je reçus en présent les dépouilles choisies. Jamais mon sort ne fut plus haïssable.

Il arriva que les voyages de cette bande me rapprochèrent de Mozambique. J'étais bien loin d'imaginer que le territoire que nous dévastions était un peu de ma patrie. Les colons, inquiets des incursions des Nomades, envoyèrent des indigènes pour les combattre. Notre troupe fut massacrée, et je fus emmené comme prisonnier par les vainqueurs, étonnés de reconnaître un blanc parmi les sauvages.

Quelle fut ma joie en me retrouvant à Mozambique ! J'étais sauvé alors que j'avais renoncé à toute espérance. Je me fis reconnaître de mes compatriotes que j'avais visités à l'époque de mon passage. Ils n'avaient jamais eu de nouvelles de mon expédition, et ils croyaient que j'avais péri.

Dans ma pénurie extrême, je refusai de tout devoir à la charité, et j'allai porter mon diamant à

un riche marchand ; je le priai de m'en donner le prix qu'il estimerait.

Le marchand soupesa la pierre et se mit à rire.

— Vraiment, dit-il, je n'aurais point attendu de vous cette imposture. Gardez ceci, et acceptez l'argent que je vous avancerai pour vos besoins.

— Eh quoi ! dis-je, vous refusez de m'acheter ce diamant ?

— Un diamant ! vous soutenez cela sans vous dérider ? Est-il possible que vous croyiez posséder un diamant ? Mais le trésor du Portugal ne suffirait pas à vous indemniser ? A-t-on jamais vu pierre précieuse de ce volume ! Celle-ci suffirait à les discréditer toutes, si...

— Mais enfin, l'éclat de cette pierre est d'un diamant. Pourquoi vous refuser à l'évidence ?

— L'évidence est qu'aucun diamant connu n'atteint ce poids, et de beaucoup ; je m'en tiens là.

Je me contenais mal. — Hé ! m'écriai-je, j'ai habité une île qui était semée de rubis, d'émeraudes et de saphirs plus beaux encore. Je ne nie pas le témoignage de mes yeux.

Le marchand laissa éclater sa gaîté : — Equipez en hâte un vaisseau et courez à cette île. Ne commettez plus la sottise d'abandonner une si profitable récolte.

— Hélas ! elle a été engloutie sous la mer bientôt après mon départ.

Mon interlocuteur cessa de rire et me regarda avec une telle compassion que je m'écriai :

— Ne me regardez pas ainsi ; je ne suis pas fou.

Sa conviction était faite, et je la renforçais avec mes protestations. Il m'éconduisit et je laissai violemment se répandre ma colère.

Le bruit de ma folie eut vite fait le tour de Mozambique. Mes récits étaient trop peu vraisemblables pour paraître véridiques ; on les crut inventés par l'imagination déréglée qui voyait un diamant dans une pierre *qui ne pouvait pas en être un*.

Cette dernière infortune me jeta dans une humeur noire tellement irritable que les colons s'assemblèrent pour délibérer à mon sujet. J'appris qu'ils avaient formé le projet de m'enfermer. En me retirant la liberté, mes compatriotes m'allaient être plus incléments que les barbares.

Un vaisseau était au port, prêt à faire voile pour l'Europe. Le capitaine connaissait mon nom. J'allai le supplier de me rapatrier secrètement. Mon désespoir me donna des accents qui l'apitoyèrent. Il consentit à satisfaire à ma requête et me tint caché jusqu'au jour du départ. Il avait accompli assez de navigations pour comprendre un voyageur et s'étonner de peu de choses. Mais je ne lui parlai point d'abord de mon diamant.

Au cours de la route, mon sauveur n'eut pas de peine à se convaincre que mes malheurs n'avaient

point altéré mon esprit. J'étais porté vers lui par la reconnaissance, et nous nous liâmes d'amitié. Touché des bons offices que j'avais reçus de lui, je me demandais comment les reconnaître. Il était pauvre; je me promis de partager avec lui la fortune que je retirerais plus tard de la vente de mon trésor. Hélas! je ne sus pas garder mon dessein, et la sympathie me poussa aux confidences. Je montrai le diamant au capitaine. Sous ses remerciements chaleureux, je sentis aussitôt couver une arrière-pensée. Il avait été ébloui ; l'envie le bouleversa et corroda sa loyauté. Nos rapports cependant ne changèrent pas; il croyait se contraindre assez pour me cacher ses luttes.

Nous prenions nos repas à la même table. Plusieurs matins de suite, à mon lever, après un sommeil excessif, je me trouvai la tête lourde et bourdonnante. En même temps je remarquai que plusieurs objets dans ma cabine avaient été dérangés de leur place. Mes soupçons se précisèrent. Un narcotique devait être mélangé à mon vin. Un seul homme connaissait mon secret et, s'il n'était pas parvenu à me dépouiller, c'est qu'avec une prudence d'avare je portais le diamant sur moi, même la nuit.

Je fus très malheureux, car je n'avais pas retiré mon amitié à celui auquel je devais tant. Je l'avais excusé de ses tentations. Mais je me tins sur mes gardes. Je feignis adroitement de boire le vin qui

m'avait été versé, et je me couchai, décidé à combattre le sommeil. La lune versait par le hublot une vive clarté. Entre mes paupières à demi closes, je vis le capitaine entrer. Il fouilla partout, s'exaspérant de l'infructueuse recherche. Puis il s'approcha de moi; son visage ravagé portait une expression terrible. Une lame brilla tout d'un coup. Cela fut si rapide que je n'eus point de force à ne pas me trahir; l'épouvante me rendit immobile comme un mort. Mais, effrayé de son crime pendant qu'il le commettait, le meurtrier retint sa main et s'enfuit en blasphémant.

Toutes les nuits, j'attendis ma fin, et, pendant la journée, je simulais des sentiments qui avaient été chassés par la haine. La terreur, mes combats intérieurs, me vieillirent davantage que tout ce que j'avais autrefois souffert.

Enfin il me fut donné de reconnaître la blanche Lisbonne; appuyé au bastingage, je la regardais avec émotion grandir peu à peu. Allais-je, cette fois-ci, gagner la paix définitive? Ou bien quelque nouvel esclavage m'était-il encore promis? Des années avaient fui depuis mon départ; je n'avais plus ma jeunesse, mais je pouvais encore souhaiter des jours fortunés.

Et, comme on ramenait les voiles en entrant dans le port, je pris le diamant, et mes doigts le laissèrent tomber comme une goutte d'eau dans la mer.

LE JOUEUR DE FLÛTE

Universitas
BIBLIOTHECA

Orphelin, tout enfant, Patrice avait été recueilli par un riche éleveur de la plaine, qui comptait se payer au plus tôt les intérêts de sa charitable action. Dès que Patrice fut en état de se rendre utile, on l'employa aux menues corvées de la ferme et, à mesure qu'il grandit, on le chargea de plus rudes travaux. Si bien qu'à vingt ans il avait en partage toutes les mauvaises besognes dont les autres domestiques, mal rétribués, ne voulaient pas. Comme son maître lui avait souvent fait sentir quelle devait être sa dette de reconnaissance, Patrice n'osait pas récriminer et réclamer des gages; il se contentait de trouver à part soi qu'il se fût bien passé d'un bienfait aussi lourd. Il était rudoyé par tout le monde, maigrement nourri, et il couchait dans l'endroit le plus puant de l'étable.

Cependant, accoutumé de bonne heure à son sort, il avait acquis la placide résignation des paysans. Il accomplissait avec indifférence ses occu-

pations quotidiennes, allait, venait, le dos courbé, l'esprit vague. On ne le voyait jamais rire ; on ne l'entendait pas gémir. Il parlait peu ; aussi passait-il pour borné, car les jugements sont prompts ; mais, avec un peu de réflexion, on se serait demandé pourquoi il aurait parlé, sinon pour ne rien dire ; pourquoi il aurait ri, rien n'était plaisant dans sa vie ; pourquoi il se serait plaint, puisque cela n'aurait servi de rien.

Dès la belle saison, le maître de Patrice envoyait ses troupeaux dans les pâturages de la montagne. Ayant eu à se plaindre d'un de ses bergers, il le congédia et il décida de le remplacer par son protégé, qui ne lui coûterait pas et qui serait assurément fidèle. Patrice accepta ce nouveau devoir avec sa soumission coutumière ; peu sensible à l'honneur qu'il recevait, il se félicita du moins de gagner la solitude et la liberté.

La nuit de son départ, il veillait, devant être en route avant l'aurore, et, luttant contre le sommeil, il se promenait de long en large au milieu des moutons couchés. Son attention fut tout d'un coup attirée par les sons d'un air de musique qui s'élevait agréablement dans le silence. Patrice s'arrêta de marcher et écouta, charmé, non sans avoir corrigé son chien qui hurlait désespérément. Le musicien reprit haleine, joua un autre air, puis un autre : tantôt les notes s'enchaînaient lentement

en une douce mélodie, tantôt elles se précipitaient et formaient de vives cadences. Et Patrice était attendri et joyeux tour à tour. Curieux de savoir qui pouvait, à cette heure tardive et en pleine campagne, se distraire à ces harmonies, le berger s'avança du côté qu'elles s'élevaient, et, regardant par-dessus la claie, il vit, à quelques pas devant lui, le musicien assis au pied d'un châtaignier, dans la clarté de la lune.

C'était une sorte de vagabond, mal habillé de loques de bure qui découvraient par places sa poitrine et ses jambes velues; il avait un laid visage aux yeux obliques, aux larges oreilles, au nez écrasé; ses cheveux en broussailles tombaient sur son front bas; une barbe de bouc pendait à son menton et à son cou. Il promenait sur ses lèvres épaisses une flûte de bois; il s'arrêta de jouer pour adresser la parole au berger.

Patrice était peu rassuré devant ce singulier personnage; mais sa crainte ne dura pas, car l'homme se montra d'humeur cordiale et plaisante; une bonhomie malicieuse égayait la laideur de ses traits mobiles. Il raconta les plaisirs de la liberté insouciante, courses à perte d'haleine à travers les champs, longues paresses à l'ombre des taillis, maraudes dans les vergers, viols des filles surprises; il avoua sa peur des paysans et son horreur de la race humaine, impie, cruelle et sans

bonne foi ; il aimait, disait-il, la solitude sans contrainte, et il charmait son repos en soufflant dans les flûtes adroitement taillées par lui, où il traduisait les fantaisies passagères de ses rêves.

Le berger répondit en déclarant que c'était là une existence enviable et qu'il souhaiterait pouvoir se distraire de cette sorte dans les montagnes où il allait se rendre.

— Eh ! dit le musicien en riant, tu es bien empêché de m'imiter en toutes choses. L'esclavage est la marque par quoi les hommes se distinguent des autres créatures. Mais si tu t'ennuies, prends cette flûte, je te la donne volontiers. Exerce-toi à devenir habile à en jouer ; l'art est aux hommes la seule ressource pour oublier leurs chaînes.

Il jeta sa flûte à Patrice, qui la reçut et la retourna dans tous les sens avec un étonnement et un embarras comiques.

— Je ne saurai jamais me servir de ce morceau de bois ! dit-il avec découragement.

L'homme se leva, examina le ciel et répondit :

— Hâte-toi donc de franchir la clôture ; viens jusqu'ici. J'ai encore quelques instants pour te donner une leçon ; tu me fais pitié.

Patrice apprit ainsi à souffler dans la flûte et à placer et soulever ses doigts selon les trous. Le maître bienveillant était aussi attentif que son

élève. Cependant les étoiles pâlissaient et se fondaient dans le ciel d'ardoise. Soudain un coq chanta.

— Par ma barbe ! s'écria le vagabond en laissant tomber la flûte, il n'est que temps de courir avant que les hommes ne soient debout. Adieu, berger !

Il fit quelques bonds, prêta l'oreille et s'enfuit avec une rapidité merveilleuse ; la terre sonnait et volait sous sa course.

— Si je ne suis pas fou, pensa Patrice interdit, j'ai bien remarqué deux cornes dans ses cheveux, et ce sont des pieds de chèvre qui le portent.

Il se signa, craignant d'avoir rencontré le diable, et il hésita, méfiant, à ramasser la flûte dans l'herbe.

— Je dors debout, se dit-il enfin, et je rêve... Et il mit l'instrument dans sa poche.

Avec cela, il s'était attardé ; il fallait songer à autre chose. Patrice siffla ses chiens, rassembla le troupeau et partit pour la montagne.

Occupé de son nouveau métier, satisfait de n'être plus sans cesse harcelé par des ordres, le berger gagna sans ennui les hauts plateaux où devait s'écouler son été. Mais, une fois campé dans les herbages déserts, l'inaction ne tarda pas à lui peser. Il avait le cerveau et les bras également oisifs ; né dans la plaine, il ne possédait pas le

don d'indécise rêverie qui permet aux hommes des sommets d'oublier indéfiniment les heures. Pour tromper sa mélancolie, il eut recours à la flûte, et, se rappelant la leçon, il s'exerça à s'en servir. Il ne tira d'abord que des sons troubles et criards ; sa langue et ses doigts étaient indociles. Mais il s'obstina jusqu'à ce qu'il fût devenu maître de son instrument. Il avait souvent eu du dépit devant les difficultés ; alors seulement commença le découragement, car c'est peu de connaître la pratique d'un art si l'on n'a point le souffle qui l'anime. Quelles émotions, quels songes, quels désirs Patrice eût-il transposés dans sa musique ? Il était indifférent et insensible.

Il se remémorait quelques-uns des airs qu'il avait entendus, et il les répétait ; mais aucun effort de sa volonté ne parvenait à coordonner une harmonie, sortie de lui-même. Il assemblait des notes, monotones comme sa pensée. Il ne pouvait s'expliquer son impuissance ; mais, déçu, il ne se détachait pas de ce mystère incompréhensible. Il restait étendu sur le pré, absorbé dans une méditation sans issue, et il s'en remettait aux chiens de la garde du troupeau.

Mais les chiens ne purent empêcher des moutons qui paissaient sur les pentes d'être entraînés par un éboulis au fond du ravin où ils s'écrasèrent. Quand, au soir, Patrice compta ses bêtes, il décou-

vrit que plusieurs lui manquaient, et il les chercha vainement.

Bientôt il faudrait redescendre dans la vallée. Que dirait-il à son maître pour excuser sa négligence? Peut-être l'accuserait-on de vol, comme le berger qu'il avait remplacé. On le chasserait ignominieusement, en lui reprochant son ingratitude. Il sentait assez qu'il ne méritait aucune indulgence et qu'il était coupable. Il se désespéra pour la première fois de sa vie.

La flûte se trouvait sous sa main, et, machinalement, pour étourdir son remords à l'aide d'une préoccupation moins cuisante, il la porta aux lèvres. Et ses doigts, fidèles interprètes, obéirent à sa douleur; un chant mélodieux la traduisit. Patrice, ému, savait chanter; mais, s'il apaisait son tourment, il n'en demeurait pas moins inconsolable.

L'automne enveloppait les cimes de lourds nuages pluvieux; les mélèzes se roussissaient; la douceur de vivre redescendait vers la plaine; de tous côtés des cloches de troupeaux annonçaient que les pâtres quittaient les hauts plateaux. Patrice reculait son départ, dans la crainte de l'accueil qu'il recevrait.

Un jour qu'il était absorbé à moduler sa plainte, il n'entendit pas s'approcher de lui des bergers qui passaient dans le voisinage et que les sons avaient attirés. Lorsqu'il se tut, un bruit de

sanglots lui fit tourner la tête, et il aperçut ces hommes qui pleuraient. Ils le prièrent de jouer encore. Jamais ils n'avaient rien entendu de comparable, et tout leur être était remué. Ils quittèrent Patrice en le couvrant d'éloges, mais leurs yeux mouillés étaient la plus puissante des louanges.

Patrice en eut tant de vanité qu'il se sentit consolé. L'orgueil le détourna de demeurer sincère. A présent qu'il ne souffrait plus, pourquoi s'osbtinait-il à répéter l'hymne douloureux qui lui avait valu de la gloire auprès des bergers?

Il renonça à retourner chez son maître, et il abandonna le troupeau décimé par son incurie. Il projetait de franchir la montagne et de redescendre par l'autre versant dans les pays habités.

— Je charmerai les hommes avec ma flûte, se disait-il. Ils aiment à pleurer. Et ils me récompenseront de satisfaire leur goût des larmes.

Ainsi, jouant à plaisir son air désolé, plein de projets d'avenir, il entra dans les gorges abruptes que déjà couronnaient les neiges. A un détour des rochers, il fut surpris d'entendre une voix qui lui répondait. Combien elle était mélodieuse et séduisante! combien elle était désespérée! Patrice abandonnait sa flûte, et la voix se taisait; il la reprenait, et la voix chantait à sa suite.

Le berger, enivré, avait le cœur gonflé et les yeux humides ; il ne voyait plus où il marchait, et il se dirigeait du côté de la voix. Et, victime de lui-même, il roula dans un précipice.

LA FÉE DES LIS

Mon enfance s'achevait; j'étais à la veille d'être un homme. Le collège avait refermé derrière moi ses grilles, et, revenu dans la demeure familiale, je promenais, à travers les allées du parc témoin de mes anciens jeux, l'ennui de la puberté.

Pour la centième fois, mon père m'avait surpris dans cette inaction morose; il m'en fit doucement le reproche, et il me dit de l'accompagner.

Nous marchâmes un moment en silence, côte à côte, sur le gravier craquant. Je me sentais anxieux, car, avec mon père, il n'y avait pas d'action inutile. Il était l'homme pour qui la vie est une chose sacrée, et ses gestes étaient toujours la suite de ses pensées.

Mon père était bon et indulgent sans faiblesse; il connaissait le prix de la parole; il méditait souvent. Il n'était ni sévère ni enjoué; sa sérénité était égale. Il aimait les fleurs. Le jardin autour de la maison en était embaumé, et la maison même

en était toute recouverte. Mon père les cultivait amoureusement. On ne voyait pas chez nous de ces plantes compliquées, obtenues par de longues recherches et décorées de noms ridicules ou barbares. Nos fleurs étaient celles que la seule nature engendre ; elles portaient des noms familiers ; aucun art ne les déformait. On m'avait appris à les respecter ; mais elles distrayaient mes yeux sans les retenir.

Nous arrivâmes devant un massif multicolore qui s'épanouissait dans son cadre de gazon. Mon père s'arrêta.

— Connais-tu le nom de toutes ces fleurs, me demanda-t-il?

Il me les désigna successivement. Comme un écolier bien appris, je les nommai ; ma mémoire n'était pas en défaut. Lui, penché sur la terre, saisissait délicatement les tiges flexibles, caressait le tissu des corolles et des feuilles, goûtait à chaque parfum. Il fixait mon attention sur les formes et sur les nuances diverses, et, sans s'encombrer d'un appareil scientifique, il me signalait les vertus et les propriétés des plantes. Il s'animait à ce discours. D'abord rebelle à la leçon, j'écoutais, conquis peu à peu ; ma curiosité s'éveillant, je découvrais le jardin.

Nous visitâmes la serre, nous suivîmes lentement les bordures et les pelouses. L'après-midi

s'écoula vite de la sorte. Le crépuscule nous surprit arrêtés devant les bâches du potager. Nous nous assîmes alors sur un banc rustique près du bassin verdi où l'on puisait pour l'arrosage. Autour de nous les carrés de légumes étaient rangés, propres et symétriques; de menus sentiers rayonnaient. Au bord du chemin principal, quelques lis montaient; la brise nous apportait leur odeur.

— Apprends à aimer les fleurs, me dit mon père. Tu viens d'entrevoir leur beauté, mais tu iras de surprises en surprises. Ce ne sont point seulement les saisons qui modifient la face des jardins : les jours, les heures même, la renouvellent. L'amour enfante de grands prodiges; le regard des yeux indifférents ou simplement curieux s'arrête à la surface des choses; il n'y a pas de limite à la vision que l'amour accompagne. Les formes sont l'enveloppe tangible et la manifestation des âmes. Les fleurs ont une âme; elles participent de la divinité; elles sont le sourire de Dieu. Cela te sera révélé, si tu retiens mes paroles. Sache croire; aie l'orgueil d'être de ceux dont les esprits forts sourient. Le paradis est ici-bas; la divinité nous environne. La prétendue science a mis une taie sur nos regards. Les vrais savants étaient ces jeunes peuples à qui l'univers apparaissait comme un temple débordant d'êtres de grâce

et de majesté. Et ce sont les simples qui rencontrent encore des Fées dans nos campagnes. Moi qui t'enseigne, je suis un philosophe parce que je fus jardinier. J'ai médité, courbé sur mes parterres.

Je ne t'oblige point à suivre mon exemple. Choisis ta vie. Je me suis élevé volontairement au-dessus de l'humanité pour m'enfermer dans une contemplation désintéressée. Si tu désires être un homme et agir, tu devras témoigner des préférences. Ton âme sera en harmonie avec quelques-unes de ces âmes cachées sous les formes fleuries ; avec d'autres, elle sera en désaccord. Tu l'éprouveras de toi-même.

Mon père continua de discourir jusqu'à la nuit. Alors nous rentrâmes. J'étais recueilli et grave à l'unisson de l'univers. Très tard je songeai aux paroles que j'avais entendues; mais j'étais trop ému pour les approfondir comme il aurait convenu. A peine avais-je pris garde aux réalités immédiates qu'un monde infini venait de m'être entr'ouvert ; ma raison s'y perdait. J'avais seulement un grand étonnement au seuil de la foi. Il ne me serait pas venu à l'esprit de douter. Mon père était de ceux dont un fils n'a point à se demander s'ils se trompent.

Le lendemain, je ne descendis pas au jardin avec mon étourderie coutumière. J'avais la conscience de m'éveiller grandi. Je portais en moi

un savoir précieux. Je découvrais la sainteté de la vie.

Je refis la promenade de la veille. Chaque fleur m'arrêtait ; je les contemplais, je les touchais avec respect ; je tâchais de pressentir leur secret. Je les admirais tour à tour, et je me demandais laquelle préférer.

— Comment fixer mon choix, pensais-je ? Toutes me sollicitent également. Vers laquelle mon souvenir se tournera-t-il le plus volontiers ? Quelle est la compagne de mon âme ?

Cela me conduisit à me replier sur moi-même ; j'avais senti que mon âme m'était encore étrangère.

Je me retrouvai au potager sur le banc où nous nous étions assis la veille. Lassé de tant d'interrogations que je m'étais posées, je suivais machinalement des yeux le va-et-vient d'un manœuvre occupé à sarcler. D'un geste maladroit, cet homme brisa un des lis qui bordaient le chemin. Il me sembla que j'avais été blessé ; je courus recueillir la tige pantelante.

Les lis se suivaient en ligne, solennels et rigides, dominés par leurs fleurs nacrées. Il n'y avait point en eux de grâce, humble ou riante ou royale ; leur réserve hiératique glaçait. Je ne trouvais en eux aucune des séductions qui m'avaient arrêté ailleurs. Je laissai tomber à mes pieds la tige que j'avais

saisie avec pitié. Et, interdit, je demeurai devant la bordure, en ennemi.

— Méfie-toi de la Fée des lis ; c'est une mauvaise conseillère.

Je reconnus la voix de mon père ; il était arrivé sans bruit. Je me retournai et je le vis qui souriait. Il poursuivit son chemin; je le suivis de loin sans oser le questionner.

Fut-ce le mystère de ces mots ? Fut-ce le besoin de contredire qu'éprouve la jeunesse ? Dès ce jour je fus attiré vers les lis et délaissai pour eux le reste du jardin. Cependant je me défiais d'eux ; je me tenais à distance avec crainte. Je voulais les deviner et m'expliquer le pourquoi de cette attraction mêlée de haine.

Or rien ne m'était découvert, car mon adolescence était livrée à trop de désirs tumultueux ; dans cette confusion, je ne savais que démêler. Trop d'élans confus et sans but me brisaient ; mes nuits avaient perdu le sommeil, et mon corps était dans le trouble, aussi.

Une nuit que l'énigme des lis me tourmentait à me rendre insupportable le repos, je m'échappai de la maison et m'élançai vers les fleurs. La violence de mon désir suscita la présence cachée ; la Fée des lis m'attendait dans son domaine. Je l'aperçus dressée au-dessus du plan, jaillissant d'entre la verdure. Sa forme et son visage parfaits

avaient la blancheur d'un rayon de lune; elle se tenait droite, sa longue taille immobile. Sa nudité était chaste. Je l'aurais prise pour une vierge morte. Mais ses yeux me fixaient, ses yeux vivants et froids qui luisaient. L'haleine de sa bouche mi-close versait dans l'air une odeur douceâtre et pénétrante.

Mes pieds étaient de plomb; je ne m'approchai pas. Des frissons me parcouraient. Je voulais à la fois m'élancer en avant et fuir. J'étais ivre du parfum respiré et j'avais le cœur soulevé. Indicible angoisse! Volupté amère! A l'aube pâle, la Fée s'évanouit parmi les fumées de la terre.

Plusieurs nuits furent semblables. Mon exaspération croissait. Malgré mon envie désordonnée, je ne me décidais pas au geste qui arracherait une parole ou un geste révélateurs à l'apparition silencieuse et figée.

A la fin, la folie me donna de la force. Je me suis jeté sur la Fée pour boire à sa bouche le souffle qui me grisait. Mes bras enlacèrent le marbre insensible de son corps. Il me sembla que j'embrassais une statue de neige; l'hiver me pénétra et arrêta la course de mon sang. Et mes lèvres s'étant collées à la fadeur de lèvres corrompues, je m'abattis avec dégoût au milieu des herbes qui gémirent. Je sanglotai jusqu'au matin.

Quel attrait mortel avais-je trouvé à cette dan-

gereuse expérience? Je la renouvelai et j'y aurais flétri ma jeunesse, si mon père n'avait lu sur mon visage le coupable secret qui le creusait. Il épia mes sorties nocturnes et m'arrêta.

— Que vas-tu chercher, me dit-il ? Faible enfant, n'es-tu pas encore désabusé ? Je t'ai mis en garde contre la Fée des lis, et tu ne m'as pas écouté. Combien de jeunes hommes elle a pris au piège, la vierge trop pure qui a le parfum d'une courtisane. Tu t'obstines à rester la victime d'un amour stérile. La frontière est invisible entre la corruption et la vertu, et sans t'en douter tu as passé de l'une à l'autre région. Seras-tu donc ton propre meurtrier?

Mon père comprit bien qu'il ne me convertirait pas. Il fit arracher tous les lis du jardin, et ce lui fut une grande douleur. Comme son esprit dépassait nos pauvres raisons humaines, si limitées, il pouvait chérir sans péril le peuple innombrable des fleurs.

Je ne dirai point mon déchirement. A la place du plan détruit, on avait semé des roses. Je revenais toujours en ce lieu où j'avais tant aimé. Lorsque les roses s'épanouirent, leur vue m'apporta des consolations que pourtant j'étais loin de chercher ; j'oubliai peu à peu, et une Fée aux lèvres pourpres, qui était saine et riante, me guérit.

LE FAQUIR

Un pauvre faquir gisait dans son sang au travers d'une route ; il portait au cou une large blessure, et la pâleur de son visage annonçait qu'il n'était pas loin de rendre l'âme. Autour de lui des débris épars, flacons, restes de vivres, tisons fumants, lambeaux d'étoffes, témoignaient de la récente halte d'une caravane.

Il n'y avait pas longtemps, en effet, qu'un convoi de marchands avait établi là son campement. Fort échauffés par l'ardeur de la saison, les voyageurs avaient fait d'abondantes libations, et ils étaient tout à fait ivres lorsque le faquir était venu leur demander l'aumône. Le mendiant avait, selon son habitude, forcé la générosité au moyen de surprenantes jongleries. On le voyait, debout sur la tête, se tenir en équilibre tout en récitant d'interminables versets ; il posait ses paumes sur de la braise sans en paraître incommodé, et sautait, les pieds nus, sur le tranchant d'une épée. Les mar-

chands s'étaient fort divertis de ces pieux exercices, mais l'un d'eux, égaré par la boisson, voulut reconnaître si la lame de son couteau entamerait la chair endurcie du saint homme. Le faquir s'affaissa sans une plainte. Bien qu'un peu dégrisés par la vue du sang, les marchands prirent leur sieste en paix.

Ils furent réveillés par des courriers qui suivaient la route en criant de laisser libre passage au roi Baber, de retour dans ses Etats après la victoire. Les marchands rassemblèrent leur bagage et, peu soucieux d'avoir à répondre d'un meurtre, ils s'éloignèrent au plus vite.

Monté sur un éléphant en tête de son armée, Baber se réjouissait d'un triomphe qui portait aux nues sa renommée et mettait fin à une longue et douteuse campagne. Il avait, de sa propre main, tué son ennemi, et il caressait avec complaisance la poignée du cimeterre qui avait servi à sa vengeance. Il ne se lassait pas de se représenter ce roi, tombé dans la poussière, la gorge ouverte, et il s'enivrait de cette lamentable image. Indifférents à tout ce qui n'était pas cette vision, ses yeux promenaient devant lui des regards sans objet; mais le hasard les attira sur un corps inerte que l'éléphant allait écraser sous son large pied.

— Arrête! cria Baber au cornac; qu'on relève celui qui gît là, et que mon médecin le ramène à la vie, s'il en est temps encore.

Les serviteurs emportèrent le corps du faquir, cependant qu'un murmure de louanges courait et se répandait à travers la foule armée. Baber entendit ce bruit monter à lui comme une musique agréable. Il n'avait point calculé qu'il serait beau et profitable à sa renommée de se révéler un prince charitable, après s'être montré un redoutable conquérant. Il avait obéi à un invincible sentiment, à la vue de l'étranger qui portait la même blessure qu'il avait faite à son rival.

Rentré dans sa capitale, Baber s'informa bientôt de la santé du faquir. Le médecin, convoqué, répondit que l'état du malade, moins grave qu'on ne le supposait, lui avait permis de se remettre presque aussitôt après les premiers pansements.

— Comment, dit le roi, il est parti ?

— Je ne croyais pas devoir m'y opposer.

— Pourquoi lui a-t-on refusé de m'apporter son remerciement ?

— Il n'en a pas témoigné l'envie. Tout le temps que je le soignai, il ne desserra pas les dents, et, si je ne l'avais entendu marmonner des invocations, je l'aurais cru muet.

— Cela est incroyable ! Dans quelle ignorance était-il donc de ce qui lui arriva ? N'a-t-il pas su à qui il devait la vie ?

— Je lui ai raconté votre action magnanime.

— Et il n'en a pas été touché? Il n'a pas manifesté de reconnaissance?

— Je mentirais en rapportant qu'il montra autre chose que de l'indifférence.

— Ingratitude humaine! s'écria Baber bassement dépité. Quel roi aurait crié au cornac d'arrêter? Tout autre à ma place ne se serait pas soucié de ce misérable. Si le pied de l'éléphant l'avait épargné, il n'en aurait pas moins péri sans secours. Je me suis abaissé vers un faquir, et il ne daigne pas reconnaître mon bienfait! Cette leçon me servira.

Là-dessus, ayant mené la chasse au tigre, il vit plusieurs hommes déchirés par les fauves, sans faire un geste pour qu'on leur vînt à l'aide.

Jusqu'ici Baber n'avait été ni pire ni meilleur que la plupart des rois. Il obéissait aux coutumes et aux exigences de sa situation sans consulter sa conscience, et le bien et le mal venaient selon l'occasion ou la nécessité. Ses devoirs n'avaient rien de commun avec ceux de l'humanité vulgaire. Sa charité lui avait valu des flatteries dont l'effet s'était promptement usé, la flatterie lui étant acquise quoi qu'il fît. Ce n'étaient pas des éloges qui l'auraient retenu dans une voie hors de laquelle le jetait sa rancune contre l'ingratitude du faquir. Il était à un âge où les moindres événements déterminent un caractère. Baber prit son plaisir à être

impitoyable. Honni de tous, il ne parvint pas à réprimer une révolte, et il s'enfuit, trop heureux d'être sauf.

Il eut une existence aventureuse et misérable. Proscrit, traqué, réduit à mendier, son état l'induisit aux réflexions clairvoyantes. — Tout ce qui m'arrive est de ma faute, pensait-il. Il ne tenait qu'à moi de conserver mon trône. Je n'ai pas gagné l'affection de mon peuple, et il ne m'a pas épargné. Le bien engendre son salaire ; c'est de notre premier intérêt que de le commettre.

Et il éprouva sur-le-champ la justification de cette maxime, car, rencontrant un paysan qui pliait sous une charge de riz, il lui proposa d'en porter la moitié. Le paysan lui donna une part de son repas.

Quelques jours après, Baber fut hébergé par un vieux brahmane. Lorsqu'il le quitta, il le combla d'actions de grâces et lui promit toutes les récompenses dues à sa charité.

— Tais-toi, dit le brahmane ; si j'attendais une récompense, je ne serais pas pur. Il n'y a pas de mérite sans désintéressement.

Baber cependant continuait à l'accabler de ses remerciements. — Tu ne m'es en rien redevable, reprit son hôte. Tu es arrivé ici harassé et affamé, et ce fut un plaisir pour moi que de t'offrir une natte et du pain. Si je t'avais fermé ma porte j'en aurais éprouvé de cuisants remords. J'ai

eu autant de joie à te sentir soulagé que tu en eus à te rassasier. Nous sommes quittes. Toutes tes paroles sont du superflu. Adieu.

— Comme il a raison, songea Baber en cheminant. Qu'avais-je besoin de la reconnaissance de ce faquir à qui j'avais rendu la vie? Ce ne fut pas uniquement pour lui que j'appelai un médecin, mais aussi pour moi. Sa blessure me fit mal au point que ce me fut un baume que de la savoir pansée. Il m'était pourtant étranger. S'il avait été mon ami, ma pitié aurait été plus vive encore. Mais comment la blessure qui m'avait si fort réjoui lorsque j'abattis mon ennemi m'émut-elle contrairement chez un autre? Comment eus-je par la suite tant de satisfaction aux cruautés que j'exerçais? Rien n'existe par soi, tout dépend de nous seuls. Et la même chose se présente ainsi sous des aspects opposés. Tout n'est qu'égoïsme; ce furent la haine ou la rancune qui me portèrent à me complaire au mal d'autrui.

Il revint trouver le brahmane et lui dit : — Je me suis égaré. Voulez-vous me loger encore cette nuit?

Le brahmane y consentit. Baber feignit de dormir jusqu'à une heure assez avancée; puis il se leva et fouilla toute la maison, comme pour y chercher quelque chose à dérober. Il ne prenait aucune précaution, et ses recherches furent si bruyantes qu'elles réveillèrent le vieillard. Baber,

très placidement, se laissa surprendre en faute. Le brahmane lui fit de grands reproches et le chassa en l'avertissant de n'avoir plus à se présenter chez lui, s'il ne voulait pas être désormais traité en larron.

Baber s'éloigna. — Le brahmane est vraiment un sage, conclut-il, et la raison est avec lui. Je ne l'ai pas éprouvé en vain. Il m'a donné tous les noms, hormis celui d'ingrat.

Tout infortuné qu'il fût, l'ancien roi eut plus d'une fois à exercer sa charité ; on rencontre toujours plus mal partagé que soi. Il n'attendait jamais rémunération ni gratitude. Son contentement intime adoucissait sa destinée ; sa conscience le payait largement.

Or une disette terrible se déclara. Les mendiants étaient chassés à coups de pierres des villages, et, comme des bêtes sauvages, fouillaient avec leurs ongles la terre desséchée. Vieilli par ses épreuves, épuisé de privations, Baber, chancelant et décharné, tomba comme foudroyé dans une gorge de montagnes où il était venu chercher quelques racines et une source.

Un vautour traçait déjà des circuits menaçants au-dessus de sa tête nue, brûlée par le soleil, mais un passant le découvrit, baigna son front d'eau fraîche, le ranima, le fit boire et lui donna à ronger quelques croûtes.

Baber reprit pleinement les sens, et il poussa

un cri en reconnaissant devant lui le faquir, dont les traits étaient restés gravés dans sa mémoire.

— Béni sois-tu, lui dit-il avec émotion, tu t'es acquitté envers ton sauveur.

Le faquir répondit : — Je n'ai pas de dettes.

— Ne te souviens-tu pas de moi? Mais, c'est vrai, comment saurais-tu que ce malheureux s'appelait autrefois le puissant roi Baber.

— Je n'ai pas de dettes, répéta le faquir.

— Sans doute. Et si je disposais de récompenses, je ne te les offrirais pas. Mais la pitié est douce à celui qui l'exerce.

— La pitié! dit le faquir du bout des lèvres, avec mépris.

— N'es-tu donc pas heureux de m'avoir soulagé?

L'autre souleva les épaules : — Non, dit-il, ni heureux ni malheureux.

— Alors pourquoi m'avoir secouru? demanda Baber avec une voix anxieuse; car, au moment de frapper aux portes de la mort, il doutait soudain que son âme eût jamais été belle, en dépit de son étude. Ses regards attachés sur le faquir mendiaient une vérité.

Et celui-ci hésita d'abord, en homme qui déteste les longs propos; ensuite il répondit durement :

— Lorsqu'un chien a été piqué par un serpent, je nettoie sa blessure et je la panse avec des herbes.

Lorsqu'un arbuste a été déraciné par le vent, je le redresse et je couvre de terre ses racines. Je suis un homme ; j'ai le respect de la vie.

Baber sourit faiblement et ouvrit la bouche. Mais son corps épuisé, ranimé un moment, retombait dans la lassitude suprême. Il s'affaissa et ferma les yeux.

Le faquir se pencha sur lui, lui releva les paupières, et, constatant qu'il était mort, il s'en alla.

LES SPÉCULATEURS

I

Ces trois jeunes gens que des attaches de famille et d'ancienne camaraderie avaient réunis dans un même logis d'étudiants porteront ici les noms bien sonnants de Porphyre, de Zacharie et de Damase. En vérité s'appelaient-ils plus vulgairement.....; mais ne les compromettons pas, car ils appartiennent à d'honorables familles bourgeoises où l'on n'a point coutume de porter défi à l'opinion publique jusque dans les moindres choses.

Damase, Porphyre et Zacharie avaient associé leur existence pour le temps qu'ils se préparaient dans un même chef-lieu, l'un au barreau, l'autre à la médecine et l'autre au mariage. Ils occupaient un triste appartement sur une cour noirâtre et mal odorante, et certes la plus lourde dépense à la bourse commune était l'huile dont ils alimentaient la lampe qui éclairait, avec leurs veilles, une bonne partie de leurs journées studieuses.

Je ne m'attarderai point à dépeindre le physique de ceux qui, par la fatalité de mon choix, deviennent, sans aucun héroïsme, les héros de ce conte. Aussi bien me serait-il facile d'employer par la suite quelques-unes de ces phrases topiques dont les curieux de réalisme sont friands, phrases comme :

— Damase tordit nerveusement le bout effilé de ses moustaches...

Ou bien : — Zacharie redressa sa haute taille...

Ou : — Avec quelque difficulté, car il était bègue, Porphyre...

Tout au plus importe-t-il de retenir que nos héros avaient le bon goût de ne point se distinguer. Au milieu de l'incolore foule contemporaine ils restaient effacés. Ils n'avaient même pas une tare apparente. Cependant ces jeunes gens étaient pleins de bonne volonté. Laborieux, ils n'eussent mérité qu'unre proche fondé : c'était de chercher dans les livres au delà de ce qui y est contenu. Mais leur faute n'était pas publique.

Damase faisait son droit, non point par vocation, mais parce que son père avait été magistrat. Il n'avait aucun goût à l'étude du code, et, s'il mettait de l'ardeur à s'en pénétrer, c'est qu'il portait ses regards plus loin que son inscription au barreau. Une association d'idées l'avait déterminé. S'avouant d'avance un raté, il comptait fermement sur le

choix des électeurs; il serait député. Il se voyait déjà légiférant pour le bonheur de l'humanité. Par suite, il était sociologue.

J'ai dit que Zacharie se préparait au mariage. Son cas était subtil. Il suivait en quelque Faculté des cours à fin d'un diplôme flatteur. On ne le destinait à rien. Le père, qui était riche, tenait à ce que l'héritier de ses rentes fût un parti achevé, car lui-même, dans son temps, avait passé pour très capable. Zacharie s'appliquait à mériter une semblable épithète; mais, fort égoïste, il estimait que, si elle suffisait à son public, elle serait un peu maigre pour le nourrir. « Je n'ai aucun avenir, pensait-il. Une fois pourvu, je risque fort le bâillement à perpétuité. Comme j'ai tout pour être heureux, il importerait de l'être. » Il piochait nombre de petits manuels et de gros traités de morale.

Quant à Porphyre, il ne se serait pas résigné à rédiger des ordonnances, comme son aïeul, son bisaïeul (c'était aussi une famille de traditions), si la science, dont on lui offrait quelques fruits fades ou coriaces, ne lui avait promis de savoureuses cueillaisons. Voué à tourner dans le manège quotidien de la médecine, il s'évadait au large des plaines de la connaissance.

C'est ainsi que tous trois, se faisant un moyen du but qu'on leur assignait, se rebellaient tacite-

ment contre les desseins paternels. Ils n'y mettaient pas de malice.

Vers les premiers temps de leur association, nos jeunes gens furent simultanément atteints d'une maladie bizarre. Ils avaient les yeux hagards et les joues enflammées; ils discouraient entre eux avec tant de volubilité et d'éclat que les locataires se plaignirent; et ils gesticulaient entre leurs murs comme des fous dans un préau. Bien qu'ils continuassent à manger d'un excellent appétit, leur vieille servante s'alarma, et de sa propre autorité courut quérir un praticien voisin.

— Inutile de me déranger, dit celui-ci. Je connais fort bien ces Messieurs. Ils sont atteints d'enthousiasme.

— D'enthousiasme ! gémit la domestique abasourdie.

— C'est de leur âge, dit le docteur. Ils vivent renfermés et, faute d'air, ils se sont contaminés mutuellement.

— Je gagerais que c'est Monsieur Damase qui a donné ce mal aux autres, dit la bonne : ces avocats !

— Qu'importe ! Le terrain était également préparé. Mais, rassurez-vous, ça leur passera, à moins pourtant que ça ne les tue.

— Il serait peut-être plus simple de les soigner, hasarda la bonne.

— Ce sont des malades bien difficiles et qui n'en font qu'à leur tête. Il suffit qu'on veuille les raisonner pour qu'ils s'exaspèrent davantage. Au fait, vous pourriez les conseiller; ils suivraient votre avis, qui sait? Venant de vous, la chose ne leur paraîtra d'aucune importance.

— Monsieur est bien bon; mais que leur conseillerai-je?

— Engagez-les à prendre l'air. Ils seront calmés certainement, si toutefois...

Le docteur n'acheva pas sa pensée; mais ce « si toutefois » fut précisément ce qui se réalisa. Car la domestique ayant timidement annoncé, en servant le souper, que « ces Messieurs n'auraient pas tort de respirer un peu », les malades prirent leur chapeau sans aucune méfiance. Ils descendirent dans la nuit, enfilèrent une rue, puis une autre.

On était à la fin de l'hiver; un vent aigre soufflait; il bruinait; le pavé était gluant. Mal d'aplomb, pénétrés d'humidité, Zacharie, Porphyre et Damase enfouissaient dans leurs poches leurs mains devenues inertes et gardaient leur collet relevé contre leurs bouches bientôt silencieuses. Ils circulaient dans des quartiers misérables. Les hautes maisons noires et suintantes s'alignaient indéfiniment. Les becs de gaz vacillaient d'espace en espace. Du linge sale claquait aux fenêtres. De rares passants

se hâtaient. Des ivrognes monologuaient en chancelant ; des bruits de querelles s'échappaient d'impasses borgnes. Parmi les détritus au bord de la chaussée, des chiens reniflaient une pâture. Puis ce furent des faubourgs plus lamentables encore, avec des palissades qui geignaient, des constructions inachevées, des terrains vagues et des mares entre les pavés disjoints. Les trois amis allaient devant eux au hasard, avec une obstination cruelle. Ils rentrèrent très tard, éreintés et enrhumés.

— Ces Messieurs sont beaucoup mieux, dit joyeusement la bonne, en élevant la lampe vers leur visage.

Ils ne répondirent pas. Ils étaient vraiment si bien guéris qu'ils étaient tombés dans le mal contraire, qui n'est pas moins dangereux. Pâles et muets, grelottants, l'œil éteint, ils faisaient pitié. Au bout de quelques jours, la domestique regretta leur changement. Elle retourna chez le médecin.

— Si vos maîtres avaient pris leur gauche, dit-il, ils auraient rencontré le boulevard. Il y a de la lumière électrique, des boutiques et des cafés ; ce n'est pas l'idéal, mais ça brille. Ils seraient rentrés apaisés, mais contents. Ils ont tourné à droite et ils se sont traînés dans les quartiers pauvres. Tels sont les jeux de la destinée. Je n'y puis rien.

Cependant Zacharie, Damase et Porphyre, au

bout d'une assez longue crise, se rétablirent, et, depuis, ils eurent leurs hauts et leurs bas comme tout le monde. Ils oscillèrent entre les deux maladies qu'ils avaient eues. Le plus souvent ils tenaient l'équilibre, c'est-à-dire la santé.

II

Damase lisait : *L'AGE D'OR, ou : VOICI LES SOCIALISTES !* par X..., banquier, représentant du peuple.

Zacharie lisait : *L'HYGIÈNE DU BONHEUR*, par l'auteur de *LA SAGESSE, en quinze leçons.*

Et Porphyre : *L'EXPÉRIENCE FINALE : Dieu constaté*, par Z..., chimiste.

La lampe formait sur la table un cercle lumineux. Les fronts attentifs pesaient au creux des mains ; on entendait voler les mouches.

Successivement les trois livres se fermèrent, achevés.

— Quelle heure? demanda Porphyre.

— Il fait jour, dit Zacharie en soulevant les rideaux sur les vitres qui blanchissaient.

— J'ai mal à la tête, dit Damase.

Les autres convinrent qu'ils avaient aussi la tête lourde. Une promenade fut décidée, car il n'était décemment plus l'heure de se coucher.

Dehors, ils ne tournèrent ni à droite, ni à gauche, mais, délibérément, ils prirent une rue droit devant eux, au bout de laquelle jaillissait une futaie de mâts. La ville était un important port de mer.

Le port était encore endormi. Des vaisseaux, flanc contre flanc, entouraient le bassin; l'eau clapotait; des amarres se plaignaient à petit bruit. Tout était recueilli sous le ciel terne où les dernières étoiles fondaient.

Debout au bord du quai, s'offrant à la brise salée, les jeunes gens regardaient par une trouée, entre deux bâtiments, le poudroiement d'or léger flottant sur la ligne de l'horizon, là-bas, au large de la mer, par delà les vieux forts de jadis qui étranglaient l'entrée du port. Il y avait dans l'air comme une sorte d'attente, et ils se sentaient, eux aussi, dans l'anxiété.

— Voyons ! Voyons ! dit Zacharie après un long moment; nous ne sommes pas sérieux.

Mais il trouva que sa voix sonnait faux, et il regretta d'avoir parlé, presque contre soi-même. D'ailleurs ses amis, absorbés, n'y avaient pas pris garde.

Certes, Damase, Porphyre et Zacharie n'étaient point des poètes ; ils s'en vantaient avec énergie. Et cependant chacun à part soi modulait quelque chose qui ressemblait à ce distique :

Orient ! Orient !
Embarquement ! Embarquement !

Nul doute qu'ils n'eussent bientôt rougi de leur émotion, si un phénomène étrange ne s'était point soudainement manifesté. Il convient, comme eût dit Porphyre, de le décrire avec la scrupuleuse exactitude et le sang-froid impartial du savant digne de son nom.

Dans l'espace libre entre les deux vaisseaux par où la vue découvrait, une seconde auparavant, l'entrée du bassin, la pleine mer et l'horizon jauni par les vapeurs de l'aurore, une nef s'intercala ou plutôt se montra tout d'un coup, nul ne l'ayant vu s'avancer. Elle était là, comme depuis longtemps, amarrée aux pieds des spectateurs.

Le nouveau bâtiment formait avec ses voisins mieux qu'un contraste, car l'un était un voilier anglais, noir et lourd de charbon, l'autre un caboteur couvert de fûts vides ; et la nef n'était rien moins qu'une galère royale aussi dorée et peinte que possible. Elle semblait descendue d'une image. A la proue, une sirène, offrant les seins, renversait sa nuque dans ses bras élevés. Un cygne aux ailes éployées était figuré à l'arrière, et des attributs allégoriques enrichissaient les bords. De souples cordages s'entrecroisaient, et des voiles de parade, teintes d'écarlate, étaient carguées aux vergues. Les rameurs, en uniforme mi-parti, se tenaient assis à

leurs bancs, les rames levées. Au-dessus d'eux, debout sur le coursier qui partageait la galère, le capitaine était immobile. Anachronisme choquant, ce capitaine était vêtu tout autrement que l'époque et son état ne l'exigeaient. Il portait une armure de héros de la Table Ronde, qui lui donnait un aspect rébarbatif et emprunté. Il attendait apparemment quelque chose qui ne pouvait pas manquer d'arriver, et il regardait les jeunes gens avec une fixité si tenace que ceux-ci, moins surpris que gênés, se tournèrent l'un vers l'autre pour se consulter.

— Un voyage symbolique, dit Zacharie ! Tout ce que je craignais !

— Nous n'y échapperons pas, répondit Damase. Ce n'est pas sans raison qu'au bout de cette nuit nous sommes venus au port.

— Symbolique ! dit Porphyre, qui avait mis plus de temps à comprendre, ayant sans doute moins de lettres. Je me demandais aussi pourquoi ce chevalier n'était pas dans son château.

Puis il conclut : — D'ailleurs, que risquons-nous ? Ça ne nous mènera pas loin.

Les deux autres se rangèrent à cette opinion, et, sans plus tarder, ils montèrent sur le pont. Et une fois qu'ils y furent, flattés en définitive d'être les passagers d'un si beau bateau, ils se congratulèrent de leur décision, tout comme s'ils n'y avaient pas été contraints.

Ils crurent bien remarquer que le chevalier-capitaine venait d'ébaucher un sourire narquois, beaucoup trop moderne pour son attirail; mais, tout au plaisir de jouir de leur libre arbitre, ils oublièrent aussitôt leur frisson d'inquiétude.

III

Sur un signal, toutes les rames plongèrent. Au bruit rythmique de leurs battements répétés, la galère sortit rapidement du port.

Confortablement effondrés parmi des coussins, Porphyre, Damase et Zacharie s'exposaient tour à tour les fruits de leurs dernières lectures.

Ils avaient le cerveau dégagé, la langue agile, et ils étaient pleinement satisfaits d'eux-mêmes.

Cependant il ne s'agissait pas de se convaincre, puisqu'ils s'occupaient chacun de sujets qui n'intéressaient en rien les autres, sinon en façade, par politesse et bonne camaraderie ; et la conversation finit par se tarir. Ils se séparèrent, et, comme il y avait deux équipes de rameurs qui se relayaient, chacun entreprit un groupe des hommes inoccupés. Ils parlèrent pendant fort longtemps, soutenus par leur conviction et échauffés par le bruit de leur éloquence ; mais, quand ils manquèrent

de salive, les rameurs leur firent signe qu'ils n'entendaient pas un mot de cette langue. Les jeunes gens, mortifiés, s'accoudèrent au bastingage pour se donner une contenance et contemplèrent droit devant eux pour n'avoir pas à rougir en se regardant.

On avait gagné le large. Le soleil, élevé au zénith, versait sur les flots une lumière violente qui pénétrait les profondeurs de l'océan.

A travers l'étale surface, les yeux pouvaient librement fouiller le liquide azur transparent et découvrir le spectacle merveilleux offert par les jardins de l'abîme. Sur un lit de sable fin, toutes sortes de coquillages, roses, nacrés, pourpres ou violets, étaient épars, immobiles ou mouvant lentement leurs formes capricieuses. Ailleurs s'étendaient des parterres de fleurs éclatantes et de vastes prairies d'algues couchées, comme des herbages sous le vent, par la poussée de courants invisibles. Des forêts de coraux emmêlaient leurs branches sanglantes. Des collines ondulaient, chargées d'un sombre varech. Et des bosquets de plantes souples et charnues frémissaient d'une vie presque animale. Au-dessus de ces campagnes féeriques, des poissons d'une espèce inconnue voguaient majestueusement en longues files ou en escadres compactes, ou bien, se poursuivant avec vélocité, décrivaient des figures changeantes. Ils étaient

minces et allongés, tout hérissés de piquants d'argent; leurs écailles métalliques scintillaient.

Cela dura pendant des lieues. Les jeunes gens en avaient les paupières cuisantes, et ils tournèrent enfin le dos à la mer. Ils sentirent alors vivement qu'ils étaient à jeun.

— Le régime est maigre à bord, remarqua Damase à voix haute, par manière d'invitation indirecte au capitaine, car celui-ci n'était pas d'un air à engager la conservation, surtout pour un sujet aussi vulgaire.

La réflexion de Damase ne resta pas sans réponse. Un esclave nègre apporta de longues cannes à pêche et en remit une à chaque voyageur, avec une provision d'amorces et de hameçons. Sa mimique les invita à gagner eux-mêmes leur repas.

Les trois amis, se demandant s'il convenait ou non d'en rire, jetèrent leurs lignes, et aussitôt trois poissons mordirent avec empressement. Mais les pêcheurs s'écorchèrent les doigts aux piquants, et, tandis que le nègre emportait la capture pour l'apprêter, ils secouaient leurs phalanges saignantes avec des mines d'écoliers attrapés. Le couvert fut dressé. Un seul plat figura; mais la chair des poissons était si savoureuse que les convives se délectèrent. Cette chair non seulement flattait le goût, elle contenait aussi des fer-

ments d'ivresse ; car, lorsque Porphyre eut avalé sa dernière bouchée, il eut l'audace d'apostropher le chevalier taciturne.

— Tudieu! capitaine, s'écria-t-il, tout est à l'avenant de votre galère. Quel ciel! Quelles eaux! Quelle marée! Mais serait-il indiscret de demander comment se nomme cette mer peu géographique ? Mon ichtyologie est en déroute.

Pour la première fois le capitaine condescendit à desserrer les dents et, avec une voix empruntée ensemble au Commandeur et à un cicerone de musée, il répondit :

— Le mer des Hypothèses!

— Puissions-nous y naviguer longtemps, reprit Porphyre. Et vous seriez le plus aimable des hommes en nous laissant disposer de ces cannes. Cela nous occuperait, et puis... nous sommes devenus gourmands.

Les amis se mirent donc à pêcher. Pendant plusieurs jours ils n'eurent pas d'autre besogne. Ils ne s'arrêtaient que pour dormir, et en dormant ils y rêvaient encore.

Ils étaient devenus habiles à cet exercice, au sens qu'ils ne se blessaient plus en retirant leur prise de l'hameçon; mais ils n'avaient aucun mérite d'adresse : aussitôt la ligne lancée, une bouche complaisante s'y accrochait. Aussi le pont se couvrait-il rapidement d'une telle quantité de

poissons grouillants qu'on devait les balayer et les rejeter aux vagues où, très vivaces, ils se reprenaient à la nage. Grâce à quoi l'on attrapait souvent le même plusieurs fois de suite ; cela en devenait irritant au point qu'on l'assommait à la fin pour l'empêcher de recommencer.

Mais Zacharie, Porphyre et Damase se fatiguèrent moins vite de pêcher, car il fallait bien se distraire sous le ciel uniforme, que de manger leur capture. Après quelques repas, cette chair ne leur procura plus la moindre ébriété ; peu à peu ils la trouvèrent molle et fade, et elle les dégoûta. Sans compter qu'elle ne les soutenait plus et qu'ils sortaient de table avec la faim.

Alors ils s'ennuyèrent beaucoup. Ils somnolaient au battement cadencé des rames, régulier comme un bruit de pendule.

IV

— Est-ce que cela va durer longtemps ainsi?

Zacharie achevait son interrogation dans un bâillement lorsque, miraculeusement, une terre découpa entre le ciel et les eaux sa silhouette boisée.

— Ce n'est pas malheureux, dit Porphyre. Enfin on va voir du nouveau!

— Crois-tu? fit Damase. Il est clair que ce n'est point un continent, mais tout bonnement une île. Iles Bienheureuses! Iles Fortunées! ou autres! ce ne sont jamais que des îles où l'on aborde dans cette sorte de voyages.

— C'est toujours autant de pris, dit Zacharie.

— On en a trop vite fait le tour, reprit Damase. Et ça ne se rattache à rien. Tout est trop prévu dans notre histoire. Les choses se passent toujours de la même manière. Le destin manque vraiment d'imagination. Ainsi, n'est-il

pas inutile d'interroger le capitaine sur cette terre ? Je parie tout ce qu'on voudra que c'est l'Ile de la Volupté.

— Tu en parles à ton aise, s'exclama Zacharie. Rien que cela !

— Ce n'est pas de mon ressort, dit Damase. Nous sommes des spécialistes.

Et Porphyre : — Evidemment, cela ne regarde que Zacharie.

— Je m'étonne que nous n'ayons pas encore entendu les Sirènes dont ces parages *doivent* être peuplés, dit Damase. Cependant il n'est pas possible que je me sois trompé. Que disais-je ?

La mer avait pris la ressemblance d'un tableau d Boecklin. Une bande de créatures riches en croupe s'ébattaient dans l'huile glauque des vagues aux crêtes écumeuses. Elles plongeaient, tiraient leur coupe ou faisaient la planche avec une impudeur qu'atténuait la seconde moitié de leur corps. Leurs queues squameuses tiraient des feux d'artifices bigarrés. Leurs longs cheveux d'algues pendaient sur leur front et s'emmêlaient derrière elles. Elles avaient les yeux inexpressifs et fixes, comme chez tous les habitants des eaux, et cela leur donnait un air énigmatique et troublant.

Elles chantèrent, la bouche fermée pour ne point boire, et cette symphonie confuse prêtait, grâce au manque de paroles, à toutes les interprétations.

Zacharie était complètement affolé. Damase et Porphyre se complimentaient l'un l'autre sur leur sang-froid, s'attribuant comme méritoire une indifférence foncière.

Damase citait l'*Odyssée* : — « *Je prends un grand pain de cire, je le découpe avec mon épée, et, pétrissant les morceaux dans mes paumes, je les amollis. La cire cède à la force de mes mains et à la chaleur du soleil. J'en remplis les oreilles de mes compagnons ; ils m'attachèrent ensuite au mât du vaisseau.* » Le pauvre Ulysse, ajouta-t-il, ne manquait pas de naïveté pour oser se vanter de cet exploit. Avec ce système, on revient de loin. Tandis que nous...

A une centaine de brasses de la côte, les rameurs, sur l'ordre du capitaine, relevèrent ensemble leurs rames et ne les laissèrent pas retomber. La galère glissa un instant, emportée sur les ailes de la vitesse acquise. L'ancre fut jetée, et un canot mis à la mer.

— Vous m'accompagnez? demanda Zacharie à ses amis.

— Pourquoi faire? répondit Porphyre. Je n'en vois pas la nécessité; n'est-ce pas, Damase?

Damase dit à Zacharie : — Ne sois pas trop long, au moins. Nous n'avons pas envie de nous éterniser à t'attendre.

Zacharie sauta dans la barque. Avec des sou-

rires tant soit peu méprisants, ses compagnons le regardaient s'éloigner.

— Chacun son idée, dit Damase en se tournant vers Porphyre.

— Oui, mais il y a idées et idées, dit Porphyre.

— Ce n'est certes pas comme moi, achevèrent-ils en duo.

Zacharie s'oublia. Les marins restaient immobiles à leurs bancs, et le capitaine sur le coursier, avec une constance qui aurait tenu du prodige, si l'on n'avait pas eu affaire à une *galère de rêve*. Cette absence de vie exaspérait l'ennui des deux passagers.

Lorsque enfin la barque revint de terre, elle ne ramena pas Zacharie, mais une lettre à ses amis qui garnissait toute une rame de papier. L'écriture compacte était hachée de points d'exclamation.

— De la littérature ! s'écria tout de suite Porphyre. Notre pauvre ami est perdu.

La lecture de la missive nécessita un après-midi entier. Tout d'abord Zacharie s'excusait d'avoir autant prolongé son absence ; il demandait cependant quelques jours supplémentaires, car « ça en valait la peine ». Suivait une description de l'île : de la ville, des palais, des jardins, des terrasses, des bains, des musiques, des volières, des parfums, des lits, des festins. Possédé par un lyrisme énumératif, il détaillait minutieusement

les femmes du front jusqu'aux orteils. Il rapportait maintes scènes de luxure et de délices. Et il racontait enfin comme quoi la reine s'étant follement éprise de lui, il goûtait des plaisirs au-delà de toute expression. Il terminait en suppliant ses amis de venir en simples curieux se rendre compte, se doutant bien que jamais personne ne voudrait croire à sa relation; ils s'en reviendraient ensuite tous trois au vaisseau.

— Dieu sait jusqu'à quand il nous fera poser, si nous n'allons pas le chercher! dit Damase.

— Et puis, dit Porphyre, il ne serait pas mauvais de mettre les choses au point, sinon il sera insupportable.

C'est pourquoi, se rendant à l'invitation de Zacharie, ils prirent la barque qui les conduisit au rivage. De même que les caravanes au désert, leurrées par la vue lointaine de palmes et d'ondes, ne découvrent jamais que du sable en place des oasis convoitées, de même Porphyre et Damase, à mesure qu'ils approchaient de l'île, la voyaient se dépouiller de ses feuillages. Au moment d'atterrir, il ne restait devant eux qu'un énorme rocher chauve et desséché. En guise de palais et de capitale, on n'apercevait que de méchantes cases de pisé, entre lesquelles circulait une population de nègres Hottentots dont la laideur est extrême. Ces gens faisaient un grand charivari avec des

tambours et des flûtes aigres, et ils se livraient à toutes sortes de grimaces et de contorsions.

Sur une place, Damase et Porphyre rencontrèrent Zacharie, qui, accroupi sur des ordures, contemplait avec égarement une épaisse négresse nue, qui dansait, à son intention, une danse du ventre excessivement obscène.

— Que vous avais-je écrit! s'écria Zacharie.

Porphyre le prit par le bras, et, se dispensant d'abuser d'un facile triomphe, il parla sentencieusement : — A chacun son propre univers. Seulement, maintenant que tu es fixé, tu aurais mauvaise grâce à nous laisser languir. Nous, nous sommes encore dans l'expectative; nous t'emmenons.

Il fallut entraîner Zacharie presque de force. Il pleurait, geignait, se désespérait. Et quand on fut remonté sur le vaisseau, il resta seul dans un coin, navré et boudeur, tandis que les rameurs emportaient les voyageurs vers des régions nouvelles.

Après trois jours, Zacharie remit dans sa poche le mouchoir qu'il avait tenu trempé de larmes contre ses paupières, et, apaisé, il aborda ses amis.

— Je ne suis pas très bien, leur dit-il d'un ton significatif.

Des poignées de main exprimèrent les condoléances de Damase et de Porphyre.

— Que va dire papa? soupira Zacharie. Mon mariage est compromis. Mais, comme il était jeune et que l'aveuglement des hommes est incurable, il ajouta : — Il faudra donc que je m'arrange autrement. Erreur ne fait pas compte.

V

Voici ce qu'à son retour Damase raconta à Zacharie et à Porphyre, qui l'avaient attendu dans la galère:

— Ce n'est point sans une émotion sacrée que je foulai la grève de la Nouvelle-Arcadie, où il m'allait être permis de contempler de mes yeux les réalisations de ce que les esprits réactionnaires nomment aujourd'hui des utopies. Grâce à l'obligeance de notre capitaine et à la vigueur de ses hommes, j'avais été transporté au-delà du temps. Je n'étais pas fâché de contrôler certaines possibilités devant lesquelles j'étais jusqu'ici, je l'avoue, resté toujours un peu dans l'embarras.

J'ignore comment on avait été prévenu de mon arrivée; mais, au débarquer, un personnage qui m'attendait me salua et me tendit sa carte où je lus son nom et sa qualité.

QUELCONQUE

citoyen de la Nouvelle-Arcadie

Quelconque me proposa de me faire visiter la ville. J'acceptai avec empressement; nous passâmes aussitôt sous une porte basse où cette inscription était gravée:

TOUT POUR TOUS. TOUT A TOUS

Et cette phrase, du vieil Évangile:

QUI S'ÉLÈVE SERA ABAISSÉ

D'où j'induisis que j'entrais réellement dans le paradis sur la terre. Cependant, tout de suite, je ne remarquai point une différence bien notable entre la foule qui circulait par les rues et la cohue de nos cités, car elle conservait ce strict degré d'anonymat à quoi s'efforcent nos démocraties conscientes de leur devoir. Hommes et femmes portaient un même uniforme de teinte grise et de coupe réglementaire.

J'approuvai fort cet usage qui respectait les droits égaux des individus et des sexes, et il me fut tout à fait agréable de constater que les maisons avaient été construites selon d'aussi justes

principes. Un seul plan avait servi pour toutes les constructions, qui étaient cubiques, avec un étage à toit plat. Certes il eût été difficile de reconnaître les demeures sans des numéros très apparents, peints sur les façades. Les citoyens, eux, avaient un chiffre à leur chapeau.

— Ce sont des nombres sans valeur, crut devoir m'expliquer mon guide. Un égale deux, ici.

L'aspect des boulevards ne me sollicita que peu de temps. La perfection est monotone, et je m'intéressai surtout aux personnes. Il régnait entre tous les habitants une ressemblance qui tenait du prodige. Ils étaient véritablement d'une même famille. L'humanité était parvenue à équilibrer sa moyenne. Il n'y avait pas d'êtres beaux ou laids, petits ou de haute taille, bien ou mal portants. Nul ne se différenciait d'aucune façon de son voisin. Il n'y avait qu'un type : le médiocre.

Quelconque me présenta à plusieurs promeneurs, et je me convainquis rapidement que tous stationnaient dans les régions intermédiaires de l'intelligence, loin des bas-fonds comme des cimes.

De place en place des écriteaux étaient plantés, où règles et prohibitions étaient inscrites en colonnes serrées ; il était impossible de les oublier un instant. D'ailleurs l'époque me semblait venue où tout cela était bien inutile. Et je pensais à part moi que ce n'est pas en un jour que nous autres, sociologues

de l'avenir, nous conduirons le troupeau pensant à cet esclavage docile, dernière expression de la liberté collective.

Pour audacieux que je passe, j'étais singulièrement rétrograde vis-à-vis des citoyens de la Nouvelle-Arcadie. En dépit de mes bonnes dispositions, je n'en restais pas moins une curiosité. On me regardait sans bienveillance. Je commis aussi des maladresses telles que de demander à Quelconque où se trouvaient les monuments.

A cette question, il pâlit comme d'un affront personnel. Heureusement qu'ayant ensuite prononcé par mégarde le mot « Art », il ne me comprit pas. J'eusse mérité une verte réplique.

Un bruit sourd, qui ébranlait continuellement l'air, m'intrigua. Quelconque m'en fournit l'explication.

— Ce sont les machines, dit-il. La science a livré son dernier secret; il n'y a rien ici qui ne s'accomplisse mécaniquement. La machine centrale distribue la force dans toute la province.

— Mais, dis-je, qu'est-ce qui met en mouvement le premier moteur. Ce m'est obscur comme une preuve de l'existence de Dieu.

— On nous a découvert le mouvement perpétuel; nous sommes hors d'affaire.

— Décidément, m'écriai-je, mon ami Porphyre n'a pas tort d'avoir foi dans le progrès...

— Sapristi! dit Porphyre, interrompant le récit, que ne suis-je descendu à terre avec toi! Si j'y allais faire un tour. Ceci est de ma compétence.

— Tu remarqueras d'abord, répondit Damase, que nous avons perdu de vue la côte, ce qui prouve que ton débarquement n'est pas dans les desseins du capitaine; et puis écoute la fin de mon aventure avant de t'exciter.

— Ah! Ah! dit Zacharie, serais-tu malade, toi aussi?

Damase parut embarrassé, et, ne trouvant pas tout de suite à répondre, il reprit où il en était resté :

— ... Quelconque ne comprenait pas non plus ce que j'entendais par progrès. Je me rendis compte que ce terme n'avait plus de signification, du moment que l'on était arrivé au bout.

— Alors, lui dis-je, vous ne faites absolument rien?

— Rien, fit-il; mais comment donc! nous vivons!

Ceci eût mérité qu'on s'expliquât davantage, mais les puissantes vibrations d'une cloche résonnèrent.

— C'est l'heure du repas, dit Quelconque. Aussi bien ne serez-vous peut-être pas fâché de vous restaurer.

— Vous êtes bien aimable, dis-je. Volontiers.

— Nous sommes bien aimables, si vous voulez,

car vous serez l'hôte des citoyens, non particulièrement le mien. Nous prenons nos repas en commun.

Nous suivîmes le mouvement de la foule, et nous arrivâmes sur une place immense où de longues tables s'alignaient. Chacun s'assit à sa place devant les portions servies.

Plus que tout le reste, le spectacle de ce réfectoire me gonfla d'admiration, et je ne pus me retenir de prononcer un speach de circonstance.

Grossissant ma voix pour être entendu du plus loin, j'improvisai : — Citoyens ! pour moi barbare, l'honneur est grand de m'asseoir votre commensal. Une émotion indicible me transporte, car jamais, dans mes rêves les plus risqués, je n'avais présumé ce que je découvre à présent. Je construisais l'avenir sur des nuages ; vous l'avez édifié sur la terre ferme. Vous vous montrez à moi dans une égalité qui, tout à l'heure encore, dépassait ma pensée : *Vous avez tous le même appétit*. Jadis il y avait des rois et des esclaves : c'était l'œuvre de la nature et des lois ; vous avez dompté la nature et vous avez brisé les tables de la loi. Ici, en vérité, il n'y a plus que des esclaves sans maîtres. C'est étonnant. Plus rien qui se distingue, plus rien qui s'élève, plus rien même qui s'abaisse ! Vous tenez le juste milieu. Au prix de la suppression de l'effort, vous avez obtenu une quiétude molle, loin du plai-

sir et de la douleur, ces extrêmes. Vous jouissez de cette indifférence que le mollusque même ne connaît pas.

Je m'attendais à une salve d'applaudissements, mais j'achevai dans un froid général.

— Vous n'êtes vraiment pas malin, me dit Quelconque à l'oreille. Et, s'adressant à l'assemblée : — Citoyens, je vous prie d'excuser notre hôte ; n'oubliez pas qu'il s'est lui-même qualifié de barbare. En prenant la parole, il n'eut aucun mauvais dessein. Il n'a pas un instant cherché à se faire valoir en vous forçant à l'applaudir ou à le blâmer. Tenez donc sa présence pour non avenue. Pardonnez à celui qui fut un de nos timides initiateurs ; il est de son temps, il fait ce qu'il peut.

Quelconque se rassit et se mit à manger. J'avais pour ma part achevé le cube de nourriture qui m'avait été servi. C'était une espèce d'aggloméré artificiel dépourvu de saveur ; peut-être était-il suffisant pour un Arcadien, mais je trouvai la chère dérisoire.

— Je meurs de faim, dis-je à Quelconque. Songez que je ne suis pas d'aujourd'hui.

Sur ce, Quelconque se leva et discourut :

— Citoyens, je vous demande encore de l'indulgence pour notre convive. Il a plus faim que vous. Il n'y met pas d'ironie, je vous assure. On pourrait peut-être sans inconvénient augmenter sa ration.

Somme toute, il n'a rien de commun avec nous, et bientôt il va s'en retourner en arrière.

— Citoyens, je suis désolé, dis-je à mon tour. Mais placez-vous dans ma situation.

La voix de la foule acquiesça. Et sur-le-champ, par la vertu d'un ingénieux mécanisme, mon assiette se trouva chargée d'une quantité de ces tablettes dont j'ai parlé.

— Ce n'est pas bon, pensais-je, mais ce n'est pas répugnant ; je comblerai toujours mon estomac.

Ce produit devait être infiniment nourrissant ; car, à peine eus-je consommé une seconde tablette que je me sentis, non rassasié, mais reposé et vigoureux. J'éprouvais un grand bien-être ; j'étais léger, je me dilatais, mes muscles étaient exaltés. J'attaquai la suite avec entrain. Or, tandis que je vidais mon assiette, un phénomène extravagant se produisit. Je me vis grandir et grossir peu à peu. Je devenais réellement l'homme de la force inouïe qui me soulevait.

De la hauteur où ma taille s'était élevée, je contemplais à mes pieds une fourmilière agitée par une terreur folle. Tout le monde s'était levé de table avec confusion. Quelques-uns, blêmes, étaient cloués sur place ou flageollaient ; d'autres, peu nombreux, s'enfuyaient à travers les rues désertes ; d'autres se blottissaient sous leurs sièges. Quelconque était prosterné, le front dans la poussière.

J'étais très embarrassé de ma situation. Je fis quelques pas pour m'éloigner, en prenant les plus grandes précautions pour n'écraser personne.

Des voix gémissantes s'élevèrent : — Pitié ! Ne nous fais pas de mal. Nous te supplions.

Bientôt il me fut impossible d'avancer ; une foule s'accrochait à mes jambes. On criait : — Roi ! roi des rois ! roi tout-puissant ! Aie pitié de nous ! Commande, ta volonté soit faite... Nous sommes tes serviteurs, tes sujets, plus humbles que des vers. Regarde notre bassesse d'un œil indulgent. Roi des rois ! Seigneur ! Maître !

Je fis un mouvement pour me dégager. Plusieurs citoyens tombèrent et expirèrent en me disant merci. Cela augmenta, s'il était possible, les louanges et les supplications.

Je ne savais plus quel parti prendre ; j'étais furieusement agacé. A la fin je ne contins plus mon exaspération. D'un coup de pied j'envoyai à dix lieues une grappe d'Arcadiens, et, en quelques enjambées, je gagnai le quai, non sans avoir renversé la porte où s'inscrivaient mes chères maximes.

Une fois délivré, je repris mes proportions naturelles, et me voici.

— Pauvre ami, dit Zacharie, je te plains, parce que je suis moi-même à plaindre. Mais il n'y a rien de perdu, tu recommenceras sur de nouveaux frais.

— Parbleu, dit Damase. Attends seulement que nous soyons chez nous.

Quant à Porphyre, il se montra d'un égoïsme révoltant. A peine s'il fut poli. Lorsqu'on est sûr de son fait, n'est-ce pas?...

VI

Zacharie et Damase commençaient à trouver la durée démesurée. La bonne humeur de Porphyre les arrachait à peine à leur somnolence, encore qu'elle fût passablement ironique, voire insultante à leur égard. Ce qui leur pesait surtout, c'était que rien n'eût changé à bord depuis le commencement ; le capitaine conservait sa glaciale réserve ; les matelots demeuraient automatiques et infatigables. Le ciel s'étendait d'un bleu continu, au-dessus des petites vagues régulières. Cette universelle indifférence était insupportable. Un nuage leur eût fait plaisir, une tempête les eût soulagés, et n'importe quel cataclysme leur eût semblé tout naturel. Car l'homme se croit volontiers le centre de l'univers et s'associe aisément au monde entier. Dans la conversation, ils avaient parfois d'aigres reparties. Un jour même Zacharie

traita Porphyre d'entomologiste, avec une intention offensante.

Mais Porphyre, pas le moins du monde fâché, tira de sa poche un filet à papillons en gaze verte qu'un anneau lui permettait d'adapter à sa canne, et il répondit : — Pourquoi pas ? On débute par les insectes et on achève par les dieux. Tout s'enchaîne. Imaginez une échelle...

— Au dernier échelon, le vide et la culbute, scanda Zacharie en alexandrin.

— Serait-ce l'échelle de Jacob ? demanda Damase. Dieu était tout en haut, et les anges montaient et descendaient. Descendaient : pourquoi ?

— Sans doute, fit Zacharie, parce qu'il n'y a plus autre chose à faire lorsqu'on se croit en haut. C'est tout le résultat de l'ascension.

— Vos plaisanteries attestent votre mauvaise foi, dit Porphyre ; mais attendez la fin. Ce filet est de mailles assez serrées pour que la vérité ne puisse pas s'en échapper.

Il discourut : les mots lois, phénomènes, causes, effets, connaissance, induction, déduction, s'accouplèrent sans rien engendrer.

Pendant ce temps la galère s'était approchée d'un étroit plateau rocheux qui surgissait à fleur des eaux profondes, et elle en côtoyait le bord de si près que des rames s'y ébréchèrent A ce bruit, Porphyre s'interrompit, s'inquiéta. Il se dressa ;

mais, l'instant de jeter un cri, il avait bondi du pont jusque le sol avec une audace et une adresse de gymnasiarque.

Zacharie et Damase, stupides, virent leur ami qui galopait sur ce désert, à la poursuite de quoi ? Il brandissait son filet, le levait, l'abaissait, et il courait en zigzag comme un ivrogne, « effet, dit Zacharie, d'une cause inconnue ». Soudain la cause fut patente. C'était un énorme papillon aux ailes de velours changeant qui voletait, affolé par cette poursuite.

Les jeunes gens s'intéressaient fort à la chasse. Porphyre leur semblait d'un grotesque achevé, et ils souhaitaient que le papillon lui échappât en prenant le large sur la mer.

— Chacun son tour, ruminaient-ils. Emporté par son élan, il boira un bouillon, et nous n'aurons rien à lui envier.

Mais leur mine s'allongea subitement. Porphyre s'écriait : — Victoire ! Je le tiens, je le tiens. Et il montrait la bête pincée entre ses deux doigts.

Cependant Damase eut l'à-propos de lui crier : — Que vas-tu en faire ?

Et, du coup, Porphyre fut beaucoup moins fier ; maintenant qu'il avait attrapé son papillon et qu'il se demandait à quoi il lui servirait, il en était tout embarrassé. Avoir tant peiné, tant sué, pour en arriver à ce résultat, c'était dur. Après

un moment de réflexion, il se décida, et il le piqua à son chapeau. « Ça se verra, se dit-il. C'est ce que j'ai gagné de plus clair. Mais n'est-ce donc rien ? »

Or l'insecte n'avait pas secoué sur le feutre son dernier battement d'ailes, que surgit, on ne sait d'où, un nouveau papillon tout pareil que son éclat et sa vivacité témoignaient fraîchement jailli de sa chrysalide. Il est superflu d'indiquer l'état d'âme de Porphyre. La poursuite recommença forcenée ; des péripéties plaisantes, chutes, fausses alertes, la signalèrent. Enfin, harassé, ruisselant, essoufflé, Porphyre conquit sa proie.

Aussitôt vingt paires d'ailes planèrent ; il en arrivait de partout. Le malheureux chasseur battait l'air au hasard, ne sachant plus où donner. Les papillons formaient une ronde au-dessus de sa tête, auréole dérisoire. Il renonça et brisa rageusement sa canne. On lui envoya le canot pour le ramener, car il n'était plus en état d'exécuter en sens inverse le bond de naguère.

Les voyageurs jugèrent superflu de rien se dire, et ils se regardaient assez bêtement, quand le capitaine, abandonnant la place où il se figeait, s'avança jusqu'à leur groupe. Sa physionomie ne cachait plus le moindre mystère ; elle s'éclairait d'une franche gaieté. A sa froideur succédait une courtoisie marquée. Il prit la parole :

— Les meilleures plaisanteries sont les plus courtes, n'est-il point vrai, Messieurs? Prolonger serait d'un goût risqué, et puis ce serait toujours la même chose. Vous devez avoir hâte de retrouver votre bibliothèque. Aussi ne crois-je pas vous déplaire en vous offrant d'abolir la distance. Le chemin contraire vous semblerait excessif.

— Vous parlez d'or, capitaine, dit Zacharie. C'est pourtant la vie; on va vite, on revient lentement, puisque, paraît-il, il est obligatoire de revenir.

— Mais ensuite on repart, Messieurs, on repart! dit joyeusement le capitaine. Et puisque nous sommes dans le supposé, dans le figuré, dans l'imaginaire, dans le... dans le...

— Dans le symbole, lui souffla Zacharie.

— C'est cela. Eh bien!... dans le... dans le... rien ne nous empêche d'allonger ou d'abréger la route. On fait ce qu'on veut. C'est excessivement commode.

— Très commode, répéta Damase avec amertume. Mais, si j'avais su que les figures servaient de moule à la réalité, je me serais volontiers privé de ce voyage.

— Il n'y a que les poètes pour ne pas l'ignorer, dit le capitaine. Croyez bien que je serais désolé, si je n'étais indifférent, comme le destin lui-même.

Porphyre s'exclama : — Indifférent, vous ! Souffrez que je vous démente. Je vous revois au départ ; votre regard fixe et autoritaire nous fascinait et nous subjuguait ; et maintenant vous voici gai, bavard, oserai-je ajouter : presque trop gai, moqueur même.

— Je vous assure que vous vous méprenez. Ma profession m'oblige à diriger des expéditions nécessaires ; mais soyez assuré que cela ne m'intéresse en rien. Vous êtes idéalistes ; vous me voyez selon vous-mêmes.

— Ainsi nous abolissons la distance ? dit Zacharie, qu'un dialogue philosophique ne tentait pas, car il eût mené loin.

— Elle est supprimée ! s'écria le capitaine.

Et en effet, par une aube timide, tandis qu'à l'orient des fumées roses montaient, le navire accostait le quai, sans bruit, entre les vaisseaux qui berçaient leur propre sommeil.

D'un pied prompt les jeunes gens débarquèrent. Illusion suprême, ils s'imaginèrent qu'un rire éclatait derrière eux. Mais, quand ils se furent retournés, il n'y avait plus au port la moindre galère, sauf à sa place un vieux *bateau* pourri. Et les trois amis, ahuris, la tête pesante, se demandaient de quel rêve bizarre ils s'éveillaient.

VII

— Mon Dieu ! que sont devenus ces Messieurs? Comme ils se sont absentés longtemps ! J'ai là vingt dépêches qui les attendent. Il a dû arriver des malheurs, pour sûr.

Ainsi se lamentait la domestique, la porte ouverte, les mains pleines de papiers bleus. Les voyageurs, inquiets, dépouillèrent fiévreusement le courrier.

Mais ce seraient là trois nouvelles histoires, d'un réalisme trop plat en suite de ce qui précède. Mariages manqués, examens ratés, fortunes perdues : cela sans doute et rien de plus.

— Ah! si nous avions été là! soupirèrent à l'unisson Damase, Porphyre et Zacharie.

CALYPSO

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES

A Henri Ghéon

L'auteur demande que l'on ne cherche point dans cette Calypso une transposition de l'aventure classique. Il prit avec la Fable les libertés dont la Fable est coutumière.

Est-il nécessaire d'ajouter que cette tragédie n'est pas destinée au théâtre ?

PERSONNAGES

APHRODITE

CALYPSO EUCHARIS LEUCOTHOË

TÉLÉMAQUE MENTOR

LES NYMPHES

Une clairière dans une forêt de pins et d'oliviers. Entre les branches, on découvre la mer lointaine, dorée par le crépuscule. D'un côté la scène est fermée par une colline boisée, au pied de laquelle s'ouvre la grotte de Calypso. L'entrée de la grotte est protégée par un rideau mouvant de glycines et de jasmins fleuris. En face, un épais fourré d'arbustes recouvre le sol inégal ; une fontaine, s'échappant d'entre les rochers, forme un bassin, et va se perdre sous les herbes.

L'action se déroule du coucher du soleil au coucher du soleil.

PROLOGUE

Aphrodite. — Je suis la Déesse Cypris. Je suis à l'origine de toute chose et, en dépit de la légende, j'étais antérieure au Père des Dieux. Car ce fut l'obscur désir qui tendit l'un vers l'autre le ciel et la terre, qui m'engendra ; lorsque les vagues haletantes jetèrent dans l'azur leur écume argentée, je naquis, et les éléments purent consommer leur union, ayant alors pris conscience. Et l'univers se peupla de Dieux. Et la terre désolée et les profondeurs silencieuses des ondes se peuplèrent. Je vis les atômes se rejoindre, les racines germer du sol, et toutes les créatures s'épanouir à la lumière. Tout est par moi, et, grâce à moi, la mort n'est plus qu'une apparence. Je suis la vie elle-même. Si mon souffle cessait un instant d'animer l'univers, les arbres se dessécheraient, les fontaines se tariraient, le sang suspendrait sa course dans les veines des hommes et des animaux, les

Dieux retourneraient aussi au néant où j'irais les suivre.

Je suis la Déesse Cypris, reine du monde. Mes lois sont douces et inflexibles. Il est dans l'ordre de s'y abandonner, et on n'a point à faire effort pour s'y soumettre. C'est pour obéir à ces lois que s'accomplit tout ce qui est juste et beau ; les pensées et les actes qu'elles ordonnent s'harmonient avec la nature. Je récompense par de la joie, et cette joie, née avec le désir, se perpétue après l'accomplissement. Mais je suis impitoyable envers ceux qui violent mes commandements ; les Dieux ne sont point à l'abri des supplices qui leur sont réservés, et les misérables mortels maudissent à jamais la clarté du jour. Puisses-tu ne pas me dédaigner, ô toi dont la lèvre est un jardin de sourires naissants. Ne cherche pas à te croire libre, insensé ! car tu te nies toi-même et tu te rends stérile. Et toi qui, t'abandonnant à ta destinée, sais être heureux, tu connais le prix de la vie ; aussi tu es fort et invicible ; en m'adorant, tu adores tous les Dieux.

Combien de vérités j'aurais à exprimer encore : je dirais que la douleur, ce châtiment, sert au triomphe de la joie, de même que la mort n'est qu'un accident de la vie ; mais je ne suis pas venue pour énoncer un traité de philosophie. Aussi bien les actions sont-elles plus persuasives que les

discours. Certes aucune action n'est totale ; elle ne signifie pleinement qu'au milieu de la trame du tissu dont elle est un faible fil. Cependant je dois me résoudre à ma fonction présente et annoncer un épisode à des hommes, qui n'ont point, avec moi, l'éternité pour l'envisager dans son cadre infini.

Télémaque, le fils d'Ulysse, est à la recherche de son père. Au cours de sa navigation incertaine, il aborda au rivage de Chypre, et là, cédant aux conseils du vieillard Mentor qui l'accompagne, il a méprisé mes autels, refoulant au profond de son être ses ardeurs jaillissantes. Je veux le punir en l'obligeant à me rendre hommage et en le privant de ce plaisir aussitôt qu'il l'aura goûté. Il manquera son bonheur et emportera de longs regrets. Et, si je le condamne à expier durement une faute qu'excuserait l'ignorance de la jeunesse, c'est qu'il appartient à cette race d'hommes enflammés et irrésolus, incapable de rien accomplir de grand. Le monde irait en boitant si les Dieux s'attardaient à la pitié. Ma vengeance contre Télémaque me servira à frapper la Nymphe Eucharis qui m'irrita. Cette Nymphe a fait serment d'imiter Artémis ; se pensant à l'abri de ma colère, elle m'outrage et s'enorgueillit de sa révolte. Je la blesserai d'un incurable amour pour le jeune homme ; car l'amour paie l'accueil par des délices

et le dédain par des tourments. Et toi, Calypso, fille du puissant Atlas qui porte sur ses épaules le faix du monde, je te récompenserai de m'avoir été soumise. Tu sentiras la volupté d'éveiller un adolescent ; tu recevras les premières caresses de Télémaque. Ulysse naguère dormit dans tes bras ; tu te consolas de son départ avec l'espérance de la venue de son fils, et, Télémaque parti, tu attendras ses fils et les enfants de leurs enfants. Pour toi, immortelle, les hommes ne sont rien, eux qui passent ; l'amour est tout, lui qui renaît sans cesse. Tu es le temple en qui m'adore éternellement la successive humanité.

PREMIER ACTE

(Entrent Calypso et Leucothoë.)

Calypso. — Asseyons-nous, chère Leucothoë, auprès de la fontaine. Son chant et sa fraîcheur reposent délicieusement.

Leucothoë. — Tout le jour, sous le soleil, nous avons piétiné le sable chaud de la plage, et nous avons gravi les falaises. Je suis lasse.

Calypso. — Tu subis mes fatigues sans partager mes plaisirs. Egoïste que je suis!

Leucothoë. — Mon plaisir est d'être avec vous, ô Déesse.

Calypso. — Petite amie! Je te chéris entre toutes mes Nymphes, toi dont les hanches ne sont point encore arrondies ni la poitrine gonflée. Tu m'es comme un jeune compagnon. Mais, peut-être, préférerais-tu poursuivre avec tes sœurs le gibier rapide, mêler tes cris aux leurs, lancer adroitement des traits. N'as-tu pas de regrets lorsque nous entendons les aboiements lointains de la

meute, et quand, au crépuscule, les chasseresses reviennent, les yeux brillants, les cheveux épars, porteuses d'un butin palpitant?

Leucothoë. — En vérité, Déesse, je vous l'ai déjà dit, je déteste ces jeux barbares, simulacres de combats dont les vaincus sont marqués d'avance. Cet office de pourvoyeur de la faim me répugne.

Calypso. — Il est bon de se faire une joie de toutes les nécessités. Ne condamne pas tes sœurs parce que leur destinée n'est pas la tienne.

Leucothoë. — J'ignore quelle est ma destinée.

Calypso. — Attends que la vie te l'enseigne; tu n'es encore qu'une enfant. Livre-toi avec confiance aux volontés suprêmes; le bonheur est à ce prix.

Leucothoë. — Eucharis est heureuse. Elle s'est dévouée à Artémis, et jamais elle ne tressa de guirlande en l'honneur d'une autre divinité. Comme Artémis, elle tient un arc à la main, et elle a fermé sa ceinture.

Calypso. — Nous ne savons rien du bonheur d'autrui. Souvent nous nous abusons à une apparence. La protection de la Déesse s'est jusqu'à maintenant étendue sur Eucharis; mais elle pourrait bien lui manquer, si d'autres Dieux négligés avaient décidé de la punir. Il faut adorer tous les Dieux, Leucothoë; Artémis n'est qu'un des visages de l'univers. Et je ne pardonnerais pas à celle de mes Nymphes qui ne rendrait d'hommage qu'à moi

seule. La chaste Artémis s'est abandonnée aux bras d'un berger, et ainsi elle nous montra que nous nous devons à Cypris.

LEUCOTHOË. — Présomptueuse est la Nymphe qui, rivalisant avec Artémis, se refuse au désir auquel la Déesse même a pudiquement succombé.

CALYPSO. — Aussi coupable serait celle qui oublierait d'adorer tous les Dieux en Cypris. Elle nourrirait d'insatiables convoitises, et, rongée secrètement, les joues en feu et la bouche amère, elle serait pareille à une Furie. Cypris anime le trouble maladroit des vierges, les transports des courtisanes et les embrassements des épouses; mais l'amour devient le plus grand des maux, soit alors qu'on s'y refusa, soit alors qu'on lui sacrifia tous les autres cultes.

LEUCOTHOË. — J'écoute vos paroles, ô Calypso, et je vous contemple. Vous êtes mon exemple. Puissé-je vous devenir semblable en sagesse! Mais il est bien des choses que je ne comprends pas.

CALYPSO.— Explique-toi, Leucothoë.

LEUCOTHOË.— Voici des jours et des jours que toutes deux nous parcourons les rivages de cette île. Nous nous avançons sur l'extrême pointe des promontoires battus des flots; nous gravissons les plus hautes collines d'où l'on découvre le cercle entier de l'horizon, et de là nous plongeons nos regards en tous sens, guettant la venue d'un navire.

Quel est votre plaisir? Cette attente est toujours trompée. Quelquefois un vaisseau vient vers nous les ailes étendues, mais bientôt il s'éloigne d'un vol effrayé. Vous ne pouvez compter que sur un naufrage.

CALYPSO. — L'espérance est une douce montée qui conduit à la possession; la volupté d'en gravir les degrés égale presque la joie de l'arrivée. Il y a beaucoup de récifs autour de l'île; les pilotes redoutent que leurs vaisseaux ne soient entraînés par le courant qui les mènerait à leur perte. Mais, crois-moi, mieux vaudrait pour eux le naufrage que la fuite, si leur destinée était qu'ils vinssent se briser.

LEUCOTHOË. — Je me souviens aussi de cet Ulysse qui vous abandonna.

CALYPSO. — Il n'a pas cru devoir rester. Qu'importe! Il n'était pas né pour s'attarder auprès de moi. Du moins il apprit ici ce qu'était l'amour, lui qui, dans ses voyages involontaires, tirait un profit de toutes les expériences.

LEUCOTHOË. — Comment pûtes-vous aimer cet homme industrieux qui ne vous donnait des baisers que pour s'enrichir soi-même?

CALYPSO. — Je n'aimais pas Ulysse. J'aime l'amour; toutes les formes qu'il revêt me sont chères.

LEUCOTHOË. — Vous voulûtes le retenir.

CALYPSO. — C'est le métier de la femme que d'asservir ses amants.

LEUCOTHOË. — Pourtant, à son départ, vous avez pleuré.

CALYPSO. — Larmes délicieuses à répandre ! Pluie fécondante ! La séparation ravive le foyer du désir.

LEUCOTHOË. — Ulysse doit-il donc revenir ?

CALYPSO. — Le passé ne revient jamais ; l'amour ne s'éloigne pas. Mais voici Eucharis et tes sœurs.

(*Entrent les Nymphes et Eucharis.*)

LES NYMPHES. — Salut, ô Calypso ! Avec le jour finissant, nous arrivons, nous, vos servantes. Nous rapportons les fruits de notre chasse. La terre et les airs ont été contraints de nous livrer leurs vivants trésors. Nos chiens ont traqué le cerf agile, et nos flèches ont transpercé le vol des perdrix et la course des lièvres. Nous sommes riches du gibier dont la chair est parfumée par les herbes de la montagne.

EUCHARIS. — La divine Artémis, qui se plaît à la chasse, a conduit les vierges dans les halliers peuplés ; la fille de Latone a récompensé ses fidèles.

LES NYMPHES. — O Déesse qui brilles dans le palais d'or de ton père, Artémis, nous te saluons et nous t'apportons les couronnes fleuries que nous avons tressées et courbées tout à l'heure ; reçois-les de nos mains sans souillure qu'empourpre

glorieusement le sang des bêtes sauvages. C'est toi qui détournes les soucis loin de nos âmes joyeuses, qui rends nos pieds habiles à la course, nos bras adroits et forts ; à cause de toi, nos pensées sont intactes comme notre chair.

Eucharis. — C'est toi qui nous accordes le bonheur.

Calypso. — O Nymphes, j'adore avec vous la fille de Zeus, mais il convient de rendre aussi hommage à d'autres divinités. Et ces pervenches que j'arrache, je les dédie à Cypris que vos invocations ont oubliée.

Eucharis. — Nous ne nous inclinons pas devant Cypris, qui a en horreur la chasteté.

Calypso. — Tu blasphèmes, Eucharis; redoute la Déesse.

Eucharis. — Artémis me protégera.

Calypso. — Artémis elle-même est la sujette de Cypris. Cypris commande aux hommes et aux Dieux.

Eucharis. — Libre à vous, ô Calypso, de partager vos adorations. Pour ne point habiter l'Olympe, vous êtes une puissante divinité, et, malgré leurs divisions, les Dieux restent amis entre eux. Moi, je me suis donnée à Artémis, et je ne baisse le front que devant elle.

(*Eucharis entre dans la grotte.*)

Les Nymphes. — Eucharis est pleine de fougue et son âme emportée ne discute rien. Une juste mesure est préférable à cet excès. La raison doit être avec Calypso ; elle est plus instruite que nous dans la vérité. Nous donc, rendant un culte légitime à la fille de Latone qui favorise nos jeux, nous saluerons aussi Cypris, qui n'est pas sans puissance.

Calypso. — Vous avez bien parlé, ô Nymphes, et vous en recevrez le prix.

Les Nymphes. — Les derniers reflets du soleil se sont évanouis sur les frontières de la mer. La nuit couvre les bois d'un épais tissu d'ombre. Nous rentrons apprêter le repas du soir.

Calypso. — Je vous suis... Tu as entendu, Leucothoë. Puisse Eucharis n'être point châtiée de son insolence !

Leucothoë. — Oui, je le sais à présent ; c'est une lourde faute que de tourner sans cesse les regards vers le même côté.

(*Les Nymphes, suivies de Calypso et de Leucothoë, pénètrent dans la grotte.*)

(*Entrent Mentor et Télémaque.*)

Mentor. — Personne. Pourtant un bruit de voix nous conduisit ici. On parlait à l'instant encore.

Télémaque. — Nous l'avons rêvé. Restons là ; il est inutile de courir plus loin ; nous ne nous égarerions que davantage. Ah ! pourquoi n'avons-

nous pas succombé dans le naufrage ! Nous n'aurions pas à subir une seconde fois les angoisses de la mort.

MENTOR. — Etendons-nous dans la bruyère et attendons le retour de la clarté. Pour une déception, je ne perds point encore tout espoir. Comment une terre si belle serait-elle inhabitée ? Tâche d'oublier dans le sommeil ta fatigue et tes inquiétudes.

TÉLÉMAQUE. — Dormir ! mes vêtements mouillés se collent à mon corps ; il me semble que mes os sont de glace. Que mon sang ne se fige-t-il pas !

MENTOR. — Eh quoi ! Télémaque, auras-tu moins de force qu'un vieillard ? Tout ce que tu subis, je l'éprouve, et je me tais. Quand donc ton âme sera-t-elle plus égale et ne passera-t-elle pas sans cesse avec excès de l'enthousiasme au découragement ?

TÉLÉMAQUE. — Vous me demandez toujours de prendre modèle sur vous. L'expérience de nombreuses années vous donna une égalité d'humeur que je n'envie pas en échange de la vieillesse.

MENTOR. — Calme-toi. Je voudrais t'épargner cet apprentissage.

TÉLÉMAQUE. — Vêtu d'habits secs, auprès d'une table, soit-elle assez frugale, je consens à vous entendre et même à vous donner raison. Eh ! je

ne prends pas facilement le parti de mourir de froid et de faim. Tout ce qui nous arrive est de votre faute. J'avais le droit de bien vivre et d'écouler une jeunesse heureuse. Et voilà où nous en sommes! Vous m'avez arraché à Ithaque et à tous les lieux où, depuis, j'ai voulu m'arrêter. C'était sans doute afin d'aboutir ici.

MENTOR. — C'est la première fois que je t'entends regretter Ithaque. Tu t'es embarqué joyeusement, trop joyeusement même.

TÉLÉMAQUE. — J'étais impatient de connaître le monde. Et, j'en conviens, je n'ai pas eu de regrets en quittant notre maison et ma mère; mais quel jeune homme n'est point ingrat, lorsqu'il abandonne les murs où il a été enfermé pour s'élancer au-devant des surprises de la vie? Vous avez cru bon que je m'embarque à la recherche de mon père: j'ai cédé autant à mon impatience des voyages qu'à l'autorité que vous donnait sur moi votre âge et votre qualité d'ami d'Ulysse. Mais notre entreprise est insensée! Sans mentir, je n'y mets aucun zèle. Depuis le temps que l'époux de Pénélope erre sur l'océan, il aurait dû regagner son pays. Il a trouvé sa fin dans une tempête ou bien il a été égorgé par des ennemis. Cela ne fait pas de doute. J'aurais été satisfait de rencontrer mon père sain et sauf; mais je ne me désolerais guère s'il était perdu. J'étais à la mamelle quand il partit pour

Troie; je n'ai pas eu le loisir d'apprendre à l'aimer.

MENTOR. — Télémaque !

TÉLÉMAQUE. — Vous ne m'empêcherez pas de trouver que, si nous devons tenir autant à l'existence d'autrui, nous devrions d'abord être attachés à la nôtre. Et puis il ne doit pas être dans la volonté des Dieux que nous accomplissions ce voyage. Nous naviguions paisiblement aujourd'hui; le ciel était sans nuages, la mer indifférente. Soudain un éclair embrase la cime du mât; la foudre éclate; le vaisseau partagé s'engloutit. Sans le merveilleux hasard qui nous jeta une poutre entre les bras, nous périssions avec tout l'équipage.

MENTOR. — Estime-toi heureux.

TÉLÉMAQUE. — Vraiment! Nous sommes poussés par les vagues sur le rivage de cette île, où nous demeurons longtemps, inanimés, gorgés d'eau amère. Et quand, revenus à nous, brisés et transis, nous devons, les jambes chancelantes, chercher du secours, nous ne rencontrons aucune habitation, ni même une trace de pas. Nous appelons : la brise, les flots, les sources, l'écho, les oiseaux nous répondent, mais pas une voix humaine. La nuit nous surprend enfin. Avouez qu'il faudrait être d'une espèce bien singulière pour ne pas s'émouvoir.

MENTOR. — Il suffit d'être un sage.

TÉLÉMAQUE. — Belle sagesse qui est aussi indifférente à la peine qu'au plaisir, et qui, mieux

encore, prend peut-être son plaisir dans la peine. Vous me défendez toujours de me réjouir; laissez-moi au moins me désoler.

MENTOR.— Ecoute-moi.

TÉLÉMAQUE.— J'ai faim.

MENTOR. — Combien je tremble quand je te vois t'abandonner ainsi!

TÉLÉMAQUE. — Je grelotte de froid.

MENTOR. — Te voici redevenu lâche et prêt à recevoir toutes les mauvaises inspirations. Rappelle-toi l'île de Chypre. Tu te laissais glisser aux séductions de la volupté et tu allais oublier tout le reste. Renonçant à ton devoir, tu ne voulais pas aller plus loin. Je t'ai montré le danger, je t'ai arraché à cette langueur néfaste. Tu m'as compris et tu t'es détourné avec dégoût de l'autel de Cypris. Aujourd'hui que tu ne cours aucun péril, tu te refuses à m'entendre. Tu n'as besoin que d'un peu de force pour attendre la venue du jour, tandis qu'alors...

TÉLÉMAQUE. — Je n'ai pas eu de mérite à être courageux, puisque vous m'aviez converti. Maintenant je ne vous crois plus. Vous m'avez trompé en me peignant le culte de Cypris sous de tristes couleurs. Nous commencions notre voyage quand nous vînmes à Chypre. J'ai comparé depuis.

(Leucothoë, sortant de la grotte, vient allumer sur le seuil un flambeau de résine.)

Télémaque. — Que vois-je? Une grotte s'ouvrait près de nous, habitée. Nous sommes sauvés, Mentor.

Mentor. — Pour être digne du nom d'homme, il ne faut pas désespérer. La présence de cette jeune fille répond à mon espoir; elle eût manqué à ton abattement.

Télémaque. — Je vais l'interroger.

Mentor. — Laisse-moi lui parler. Un vieillard n'effraye pas une vierge chaste.

Leucothoë. — Des voix, ô merveille!

Mentor. — Salut, ô jeune fille! Des naufragés sont devant vous et vous supplient.

Leucothoë. — Je vous écoute.

Mentor. — Etes-vous seule gardienne de ce lieu, ou bien y demeurez-vous avec vos parents? Si vous êtes maîtresse de vous-même, abritez-nous jusqu'à demain; nous sommes des infortunés, et vous n'avez rien à craindre. Sinon je vous conjure d'intercéder auprès des habitants de la grotte afin qu'ils aient pitié de nous.

Leucothoë. — Cette grotte dont le seuil est fleuri contient un palais admirable. Dans les profondeurs de la terre se succèdent les salles de la demeure de Calypso, fille d'Atlas. Les Nymphes, mes sœurs, y habitent avec la Déesse. Je vais avertir Calypso, et je ne doute point qu'elle ne vous réserve un

favorable accueil, car vous ne seriez pas ici sans la volonté divine.

MENTOR. — J'ai ouï dire qu'il n'était pas permis aux mortels de poser le pied sur ce royaume. Je rends grâces aux Dieux de leur clémence, et je te remercie, ô vierge.

(*Leucothoë sort.*)

TÉLÉMAQUE. — Ah ! Mentor. Quelle grâce dans cette enfant! Une timide rougeur teignait ses joues; elle ramenait modestement les plis de son voile sur sa gorge émue. Elle était les délices de mes regards.

MENTOR. — C'est là tout ce que tu trouves à dire? Nous sommes vivants sur cette terre interdite; les Dieux nous protègent manifestement; tu as un abri. Et quelles sont les pensées qui t'occupent? Tu lèves tes yeux hardis sur une Nymphe.

TÉLÉMAQUE. — Les Déesses sont les plus belles des femmes. Et, lorsque Zeus s'abaisse vers les mortelles, quel mal y a-t-il à ce que Télémaque porte les yeux sur une Nymphe.

MENTOR. — Silence, Télémaque! Mais rien n'arrive sans raison, et je commence à craindre qu'une épreuve ne t'attende ici.

(*Calypso, Leucothoë, Eucharis et les Nymphes sortent de la grotte.*)

Leucothoë. — Voici les hommes que j'ai découverts. Naufragés, ils erraient dans l'île et ils m'ont suppliée.

Calypso. — Soyez les bienvenus, étrangers. Qui que vous soyez, vous serez mes hôtes et mes amis.

Mentor. — O Déesse, nous vous sommes reconnaissants. Celui-ci est Télémaque, le fils d'un roi dont la renommée frappa peut-être vos oreilles. Guidé par moi, il cherche Ulysse que des vents contraires éloignent avec acharnement de sa patrie.

Calypso. — Dis-tu la vérité, étranger? Ulysse serait le père de ce jeune homme?

Mentor. — Si vous connaissiez Ulysse, le visage de son enfant témoignerait pour moi.

Calypso. — Ne vous tenez pas dans l'ombre, Télémaque. Approchez-vous de ce flambeau.

Télémaque. — Je m'en approche, ô Déesse.

Calypso. — Oui, je retrouve Ulysse lui-même. Ce sont ses traits, sa taille, sa démarche ; mais le fils l'emporte sur son père par les vertus naturelles de la jeunesse.

Les Nymphes. — Il semblerait que soudain la trace des années s'est comblée sur le front d'Ulysse et qu'il recommence sa vie.

Télémaque. — Vous avez donc rencontré mon père?

CALYPSO. — Ton aventure est la sienne. Il fit naufrage sur cette côte.

TÉLÉMAQUE. — Il repartit?

CALYPSO. — Après un long séjour, et malgré mes prières. Je lui promettais une existence de félicité au bout de ses tribulations; mais il voulait revoir son Ithaque au sol maigre, et son épouse découragée par l'absence, et son fils qu'il connaissait à peine et qui ne le reconnaîtrait pas.

MENTOR. — Ulysse a fait bon marché de son plaisir pour le souci de sa vraie gloire. Animé de cet esprit, il fait voile vers Ithaque, et peut-être est-il de retour, tandis que nous le poursuivons.

CALYPSO. — Ou peut-être dort-il dans les paisibles abîmes de la mer. Car à peine, dédaigneux, se fut-il éloigné, me laissant en pleurs sur le rivage, qu'une épaisse nuée se répandit sur le ciel; les vents accoururent des lointains de l'horizon; les ondes blêmirent et se creusèrent. Je ne crois pas que la frêle embarcation d'Ulysse ait échappé à la tempête.

TÉLÉMAQUE. — Je redoutais ce malheur. Vous l'apprenez, Mentor.

MENTOR. — Ton père a traversé d'autres orages. Ma confiance n'est pas atteinte.

CALYPSO. — O Télémaque, je ne me lasse pas d'admirer combien tu ressembles à Ulysse. Mais ta chevelure est blonde et souple; tes paupières

n'étouffent pas les étincelles de tes regards. Tu parais audacieux et timide, et tu ne possèdes pas cette froide décision qui glace d'avance l'avenir. Je suis joyeuse de t'avoir comme hôte. Viens avec moi. Tes habits sont mouillés et tu dois avoir faim. Leucothoë, prépare des vêtements pour les étrangers et qu'on leur serve un repas.

(*Calypso, Leucothoë, Mentor et Télémaque sortent.*)

Les Nymphes. — Les desseins des Dieux sont obscurs pour notre entendement. Après le père, le fils est porté sur cette île; il lui est donné de contempler la merveilleuse Calypso et les trésors de son palais. Les événements se préparent-ils semblables ou différents? Il est singulier de voir comme tout se recommence.

Eucharis. — Télémaque, ce jeune héros, est né pour une belle vie. Son visage est brillant comme celui d'Apollon quand il s'élève le matin au-dessus des coteaux. Ce n'est pas pour subir la commune destinée des mortels qu'il a reçu la ressemblance d'un Dieu.

Les Nymphes. — Son corps est robuste et flexible comme le tronc d'un pin nouvellement planté; et, pareil au jeune arbre qui croît à l'abri des vents contre un rocher, il lève la tête à côté de son maître.

Eucharis. — Un arbre vigoureux n'a pas besoin qu'on le soutienne; il étend en tous sens l'essor de ses rameaux. Je crains, ô Nymphes, que le vieillard ne contrarie la fougue de Télémaque.

Les Nymphes. — Nous ne saurions en être juges, et cela ne nous importe pas.

Eucharis. — Un héros se passe de conseillers; il doit obéir aux impulsions de son âme. Pourquoi Télémaque userait-il sa jeunesse en des recherches infructueuses? Il souhaite, j'en suis certaine, de se fixer selon son gré. Il paraissait heureux de se trouver ici. Moins ingrat que son père, il voudra peut-être demeurer.

Les Nymphes. — Eh! quel homme, à moins de partager la folie d'Ulysse, préférerait retourner dans la tourmente, quand il lui est loisible de se mêler à l'existence d'une divinité?

Eucharis. — Et de vivre dans la compagnie des Nymphes.

Les Nymphes. — Et de s'assurer l'immortalité.

Eucharis. — Il me plairait que Télémaque consentît à rester. Il partagerait nos jeux et adorerait avec nous la glorieuse Artémis.

Les Nymphes. — Ce jeune homme est-il pur et s'est-il consacré au culte d'Artémis? Nous ignorons si la Déesse aimerait qu'un adolescent nous servît de compagnon.

Eucharis. — Avez-vous vu, mes sœurs, comme il promenait ses regards de l'une à l'autre ? Parfois il les fixait avec audace, et soudain il les détournait craintivement. Il se tenait à l'écart, hors du cercle de la lumière, et, lorsque Calypso lui demanda de s'avancer, il parut, le front empourpré, sous les flambeaux. Sa voix était sourde et tremblante.

Les Nymphes. — Ses yeux et sa voix manquaient de cette assurance qui convient à Artémis.

Eucharis. — Au souvenir de Télémaque, mon sein se soulève et ma gorge se dessèche. D'où me viennent ce trouble et cette angoisse ? Jamais, lorsque je suis du regard le vol de mes flèches, mon cœur ne bat si violemment. Je frémis dans l'attente d'une joie inconnue.

Les Nymphes. — Qu'as-tu dit, Eucharis ? Toutes tes paroles nous semblaient étranges dans ta bouche, et voici que tu profères des mots qui ne réjouiront pas la fille de Latone.

Eucharis. — Artémis ! toujours Artémis ! Il ne s'agit pas de la Déesse, mais du fils du prudent Ulysse.

Les Nymphes. — Veuillent les Dieux qu'il soit aussi prudent que son père, si tu dois garder tes serments. N'est-ce point Cypris, que tu as outragée, qui verse en toi cette langueur ? Redoute que l'amour ne se soit insinué dans ta poitrine ; il n'est

d'abord qu'une flamme subtile; mais, si le souffle du dépit l'attise, tu seras consumée.

Eucharis. — Je ne sais pas ce que c'est que l'amour. Mais, en vérité, rien n'est comparable à ce que j'éprouve.

Les Nymphes. — Regarde-nous, Eucharis. Tu nous parles et tes yeux restent attachés d'un autre côté, sur l'entrée du palais de Calypso.

Eucharis. — Je ne puis les arracher de la porte par où le jeune homme s'est éloigné. Il ne tardera pas à revenir.

Les Nymphes. — Calypso le retient à sa table; ensuite elle mènera les étrangers dans les chambres où ils se reposeront.

Eucharis. — Ah! Calypso, je l'avais oubliée. Vous avez remarqué sa hâte joyeuse lorsque Leucothoë lui annonça la présence de naufragés suppliants. Et pourtant elle ne fut pas plus étonnée que si elle les avait attendus. Elle s'est levée de son siège, elle s'est précipitée. Et quelle caresse dans son accueil! Quelles flatteries à l'adresse de Télémaque!

Les Nymphes. — Notre devoir est d'être heureuses du bonheur de notre reine.

Eucharis. — Je la devine. Elle voudrait s'emparer de la pensée de Télémaque. Son bonheur ne sera jamais le mien. Je la déteste; elle est mon ennemie. Mais le fils d'Ulysse n'est pas un esclave

Les Nymphes. — Où vas-tu, Eucharis? Reste avec nous.

Eucharis. — Je rentre dans la grotte; je vais servir les étrangers.

DEUXIÈME ACTE

(Télémaque et Mentor sortent de la grotte.)

Télémaque. — M'arrachant au sommeil dès l'aurore naissante, pourquoi m'entraînez-vous, impitoyable Mentor, hors de la grotte de Calypso. Nous avions bien, je pense, mérité de nous reposer. Une couche molle et profonde me faisait oublier émotions et fatigues ; vous m'en chassez. Tout dort encore, et nous sommes debout, et vous grondez à votre habitude.

Mentor. — Moins de bruit, Télémaque! Eloignons-nous sans perdre un moment. Les Nymphes ne tarderont pas à s'éveiller et découvriront notre absence.

Télémaque. — Eh, qu'importe! Où voulez-vous donc me conduire?

Mentor. — Sur le rivage. Il se peut que nous

y découvrions une embarcation. Tout au moins nous cacherons-nous jusqu'à ce que paraisse en mer un vaisseau à qui faire des appels et des signaux.

Télémaque. — Je vous comprends bien; vous demandez que je parte d'ici.

Mentor. — Tout est préférable à y séjourner.

Télémaque. — J'attendais ce refrain. Fuir! fuir! Savez-vous que nous avons moins l'air d'être des conquérants que des vaincus?

Mentor. — La fuite est souvent un acte de courage; tu t'exposes par lâcheté. Puisque tu n'as pas la force de résister, je t'offre le parti le moins honteux.

Télémaque. — Cette coutume de vous effrayer pour moi vous conduit à imaginer partout des embûches. Qu'avons-nous à craindre dans cette île? Où serions-nous mieux en sûreté? Et vous avez une étrange méthode de récompenser l'hospitalité. Pas un remerciement, pas un adieu. Prenons au moins quelques jours de délassement, et demandons ensuite à Calypso de nous faciliter le départ; elle ne nous le refusera pas. Nous y trouverons notre profit, tout en satisfaisant aux règles de la politesse.

Mentor. — Cherches-tu à m'abuser, ou t'abuses-tu toi-même à ce point? La jeunesse est furtive; tu dois en profiter et non pas la gaspiller. Mais

je devine assez ce qui te fait désirer de rester. Que je t'accorde ces quelques jours, tu es perdu pour jamais. Tu t'accoutumeras à une vie facile, et l'habitude du plaisir te retiendra.

Télémaque. — Et pourquoi ne prendrais-je point ma part de plaisirs qui ne sont trop bas ni pour une Déesse ni pour des Nymphes? Je suis homme et j'en exigerais davantage!

Mentor. — La Déesse et les Nymphes n'ont pas à penser à leur gloire.

Télémaque. — Ah! laissons là ma gloire, mon devoir, votre sagesse et vos leçons. Rien ne me tente de ce à quoi vous exigez que je m'attache; c'est que je ne suis point créé pour cela.

Mentor. — Mais sais-tu seulement pour quelle fin tu es au monde! Une chose te séduit, puis une autre. Partout où tu abordas, tu voulus te fixer. Ce fut la Crète, ce fut Memphis, ce fut Tyr, ce fut Chypre, c'est maintenant l'île de Calypso. Tu as tour à tour ambitionné d'être un tyran, un monarque paternel, un homme vertueux, un débauché. Aujourd'hui...

Télémaque. — Aujourd'hui je veux être un homme. L'existence tranquille, voisine de la nature, que l'on mène ici, me séduit; on n'y a point de ces préoccupations qu'une humanité avide s'est forgées. On se contente, connaissant le prix de la vie, d'en goûter la plénitude.

MENTOR. — Vaines excuses ! Laisse-moi t'enseigner ta destinée.

TÉLÉMAQUE. — Je la cherche; et vous vous flattez de la connaître mieux que moi ! Vous voudriez que je ressemble à vous ou à mon père. Singulière prétention que l'on a de former à son image un fils ou un disciple ! Il me semble cependant que l'on doit tendre à ne ressembler qu'à soi-même. Cette terre-ci est, selon vous, recouverte de pièges; à moi, le sol m'en paraît ferme et sûr. Je ne la quitterai pas tant que je ne me serai point aperçu de mon erreur.

MENTOR. — Je t'évite cette amertume, si tu me suis.

TÉLÉMAQUE. — J'accepte l'amertume ; j'aurai du moins ressenti d'abord le plaisir.

MENTOR. — A quoi bon une expiation?

TÉLÉMAQUE. — Elle n'est pas assurée. Et à quoi bon la privation ?

MENTOR. — Ainsi, c'est vrai; tu oses me résister ouvertement. Pour la première fois, tu opposes une réponse contraire à chacune de mes paroles. Jusqu'à présent je t'avais permis de disputer avec moi, car j'étais certain d'achever par te convaincre. Cela exerçait ton raisonnement. J'en suis puni, puisque tu tournes contre moi l'arme que je t'ai aiguisée. Dieux Ulysse ! que n'entendez-vous votre fils vous outrager en ma personne, vous qui

ne désavoueriez aucun de mes propos. Ah ! dès hier, je redoutais ce qui vient d'arriver. Confesse plutôt, Télémaque, les honteux désirs qui s'agitent en toi. Les Nymphes ont troublé ta raison, et Calypso t'a pris à la glu de ses flatteries.

Télémaque. — La Déesse Calypso resplendit au milieu de la troupe gracieuse des Nymphes. Toutes sont belles, et j'aime promener mes regards de l'une à l'autre. Il n'est pas défendu d'admirer la beauté ; elle a été formée pour nous attirer et nous réjouir ; sa contemplation nous rend meilleurs. Calypso a toutes les perfections de la femme ; son corps harmonieux est épanoui et parfumé comme la rose qui fleurit aux jardins de Cypris. Et je ne sais laquelle des Nymphes préférer; elles sont toutes vierges et toutes différentes. C'est Leucothoë, douce et palpitante comme une colombe ; c'est Eucharis, qui, blanche et glacée comme une statue de marbre, semble abriter un foyer dont les reflets traversent ses prunelles ; c'est une autre, fière de ses seins audacieux, qui est semblable à une jeune guerrière ; une autre, honteuse de sa robe au tissu transparent. Ce sont elles toutes.

Mentor. — Insensé ! Je comptais sur cet aveu. Voici pourquoi tu abandonnes Ulysse et renonces à ton royaume.

Télémaque. — Ulysse ne s'est point déplu dans cette île.

MENTOR. — C'était une feinte, puisqu'il en partit.

TÉLÉMAQUE. — Ses raisons, à lui, ne me condamnent pas.

MENTOR. — Il aura suffi d'une nuit pour mettre cette distance entre ta pensée et la mienne. J'aurais dû m'opposer plus vivement que je ne le fis à te laisser raconter tes voyages. Je pensais que le sommeil et la fatigue auraient raison des instances de Calypso. La vanité l'emporta, et, dès que tu te fus animé au bruit des applaudissements, il me devint impossible de t'interrompre.

TÉLÉMAQUE. — Je devais satisfaire à la demande de notre hôtesse, et combien j'en fus récompensé! Toutes les émotions changeaient le visage des Nymphes; des larmes brillaient; des sourires détendaient les joues; l'impatience faisait s'entr'ouvrir les lèvres; les poitrines ondulaient sous leurs voiles. J'aurais voulu parler toujours pour les garder toujours attentives et frémissantes.

MENTOR. — Assez, Télémaque! Des pas résonnent. Eloignons-nous.

TÉLÉMAQUE. — Pardonnez-moi si je reste, ô Mentor.

MENTOR. — Je te supplie une dernière fois.

TÉLÉMAQUE. — J'ai dit.

MENTOR. — Je ne serai pas l'impuissant témoin de ta folie. Suis-moi ou reçois mon adieu.

(*Mentor s'enfonce dans la forêt.*)

TÉLÉMAQUE. — Il m'abandonne. Que devenir? que choisir ? Mentor !

(*Télémaque va s'élancer à la suite de Mentor. A ce moment, Eucharis sort de sa grotte.*)

EUCHARIS. — Où courez-vous, Télémaque ?

TÉLÉMAQUE. — Qui m'appelle?

EUCHARIS. — Pardonnez-moi. Je vous voyais fuir ; des mots se sont échappés de ma bouche.

TÉLÉMAQUE. — Vous pâlissez soudain, ô Nymphe, comme si vous éprouviez une crainte.

EUCHARIS. — Vous-même, Télémaque, vous avez la voix tremblante, comme si un malheur vous menaçait.

TÉLÉMAQUE. — Un malheur, Eucharis ? J'ignore si je dois pleurer ou me réjouir.

EUCHARIS. — Le vieillard n'était-il pas auprès de vous ?

TÉLÉMAQUE. — Il m'a quitté. Je ne crois pas qu'il revienne.

EUCHARIS. — Il faudra bien qu'il revienne, s'il ne se laisse pas mourir de faim dans la forêt.

TÉLÉMAQUE. — Je l'ai offensé gravement.

EUCHARIS. — Il vous a laissé seul, Télémaque. Je suis toute seule aussi.

TÉLÉMAQUE. — Vos compagnes vont bientôt vous suivre et, sans doute aussi, l'incomparable Calypso.

Eucharis. — Elles sont encore captives du sommeil. Moments trop rapides !

Télémaque. — Combien vous êtes matinale ! Les oiseaux ne lissent pas encore leurs plumes au bord des nids, les rayons du matin n'ont pas encore chassé toute la nuit tapie entre les branches.

Eucharis. — Le souffle frais de l'aurore apaise le front où la pensée ne s'est pas éteinte.

Télémaque. — Un souci occupe-t-il vos veilles?

Eucharis. — C'est la première nuit que mes paupières restent ouvertes. Mais je ne souffrais que d'impatience.

Télémaque. — Qu'attendiez-vous ?

Eucharis. — La lueur du matin.

Télémaque. — Je ne vous comprends pas bien, Eucharis.

Eucharis. — Pourquoi le vieillard vous a-t-il quitté ?

Télémaque. — Je demandais à séjourner ici; lui s'y opposait. Je n'ai pas cédé, et il m'a abandonné.

Eucharis. — Vous avez eu raison. Vous ne trouverez le bonheur nulle part ailleurs.

Télémaque. — Je le crois volontiers. La Déesse Calypso est très belle ; parlez-moi d'elle, Eucharis.

Eucharis. — Il y a des Nymphes qui peuvent rivaliser en beauté avec Calypso.

TÉLÉMAQUE. — Vous aussi, vous êtes belle.

EUCHARIS. — Ce n'est point là ce que je voulais dire. Mais défiez-vous de Calypso.

TÉLÉMAQUE. — Qu'aurais-je à craindre de la Déesse?

EUCHARIS. — Je ne m'explique pas. Mais soyez attentif, Télémaque ; comparez le son des paroles, méditez vos réponses ; ne vous jetez pas en étourdi dans toutes les issues. Ayez un peu de gravité et de sagesse.

TÉLÉMAQUE. — Vous parlez à la manière de Mentor.

EUCHARIS. — Apprenez à choisir. On passe facilement à côté du bonheur.

TÉLÉMAQUE. — Choisir ! Je n'ai qu'à me laisser vivre parmi vous. Est-il donc si difficile d'être heureux? Choisir! Mais sais-je alors si je ne dois pas écouter mon maître plutôt que vous. Avec lui la tâche est tracée d'avance. J'ai peut-être eu tort de le laisser partir.

EUCHARIS. — Vous n'êtes donc qu'un enfant ! En écoutant vos récits, je vous croyais un homme... Qu'ai-je dit, malheureuse ! Pardonnez-moi !

TÉLÉMAQUE. — Vous pleurez, Eucharis. En quoi vous aurais-je peinée? Vous qui êtes si fière et si forte, vous pleurez. Séchez ces larmes, bien qu'à les voir couler je me sente presque transporté, tant elles parent votre visage.

Eucharis. — Je les voudrais intarissables pour que vous m'en trouviez embellie.

(*Les Nymphes sortent de la grotte, bientôt suivies de Leucothoë.*)

Les Nymphes. — Que se passe-t-il ? Eucharis est en pleurs, et Télémaque, troublé, est à ses côtés. Cet adolescent a-t-il, par ses paroles ou par ses actions, ému notre sœur, la noble Eucharis qui imite Artémis en toutes choses ? Expliquez-vous, Télémaque, et toi, reviens parmi nous que tu eus le tort d'abandonner dès le lever du jour.

Télémaque. — O Nymphes, n'élevez pas la voix contre moi et demandez à Eucharis le sujet de ses larmes. Je le pressens, mais ce n'est pas à ma bouche de le dire.

Les Nymphes. — Reviens au calme, Eucharis, et parle. Nous sommes des amies, non des juges. Ne dis rien si tu le préfères. Mais détourne d'un mot nos craintes, car ce jeune homme a des réponses ambiguës.

Eucharis. — Ne m'interrogez pas. Sachez seulement que Télémaque est étranger à mon chagrin, ou que, s'il n'y est pas étranger, du moins n'en est-il point coupable.

Les Nymphes. — Nous respectons le secret que tu enveloppes d'obscurité. Vous, Télémaque, excusez-nous de vous avoir soupçonné. Il nous eût étonné

que le fils d'Ulysse se fût chargé de cette faute ; souvent pourtant le fils ne ressemble pas à son père.

LEUCOTHOË.— Télémaque et Mentor ont quitté leur appartement. Tout à l'heure Calypso me chargea de m'informer d'eux et de les prier de venir la retrouver. Les auriez-vous rencontrés, ô Nymphes ?

LES NYMPHES.— Avance-toi, Leucothoë, et vois celui que tu cherches.

TÉLÉMAQUE. — Que demandez-vous de moi, Leucothoë ?

LEUCOTHOË. — Calypso elle-même est sur mes pas. Je l'ai avertie que vous n'étiez plus au dedans. Elle désire que vous repreniez la suite de vos récits.

TÉLÉMAQUE. — Je suis prêt à la satisfaire.

LES NYMPHES. — Déjà le soleil est à mi-chemin sur les versants de l'azur, et depuis longtemps l'alouette a poussé son cri matinal, et pourtant, Eucharis, tu n'as pas encore relevé ta robe dans ta ceinture, ni saisi ton arc au bois souple. Qu'attends-tu ? Les sangliers sortent des antres où ne les tient pas confinés la peur des chiens hurlants ; le lièvre, aux écoutes, s'étonne de pouvoir demeurer assis au milieu du sentier. Écho s'attriste de rester silencieuse au fond des ravins. Viens, Eucharis, nous attendons que tu nous guides.

Eucharis. — Partez sans moi. Je n'irai point à la chasse.

Les Nymphes. — En vérité, nos oreilles doivent nous tromper. Eucharis est oisive et déroge à des habitudes sacrées, presque à des lois.

Eucharis. — Je suis maîtresse de violer des lois que je me suis imposées.

Les Nymphes. — En es-tu certaine? Donne-nous de valables raisons, car il faut des motifs bien puissants pour que soudain Eucharis ne soit plus semblable à Eucharis.

Eucharis. — Je n'ajouterai rien de plus.

Télémaque. — C'est un beau plaisir que la chasse. Il distrayait souvent mon enfance ennuyée. Mais Ithaque est une terre avare, et sur ses landes je récoltais moins de butin que de fatigue. Ce divertissement même m'a fait défaut depuis mon départ; il semble vraiment que, si les voyages m'offrent tour à tour toutes les satisfactions de la vie, ce soit pour m'en priver bientôt à mon regret. Je n'ai pu me fixer jusqu'ici. Or j'ai décidé de m'arrêter. Les bois de cette île doivent être abondants en gibier, et, si les Nymphes me le permettent, je chasserai volontiers avec elles.

Eucharis. — Donnez-moi mes flèches, ô Nymphes! Il n'est pas trop tard pour nous mettre en chemin. Mes pieds ont hâte d'écraser les violettes de la colline et de bondir au-dessus des genêts

dorés. Et que l'on prête à Télémaque mon arc d'ivoire.

LES NYMPHES. — Eucharis est mobile dans ses résolutions, et ce n'est pas le moindre changement que nous découvrons en elle. Elle tourne au gré de souffles invisibles. Mais nous ne croyons pas qu'il plaise à Artémis qu'un mortel prenne part à nos jeux.

(*Calypso paraît sur le seuil de la grotte.*)

CALYPSO. — Comment les Nymphes se trouvent-elles maintenant devant ma porte? Cela est aussi singulier que si les Heures avaient bouleversé l'ordre de leur ronde. J'aperçois le fils d'Ulysse.

TÉLÉMAQUE. — O Déesse, Télémaque vous salue avec respect.

CALYPSO. — Que la clarté du jour te soit légère, ô mon hôte! J'étais surprise que tu eusses déjà renoncé au repos; la nuit inclinait vers le lendemain que tu nous racontais encore tes aventures. La jeunesse est infatigable.

TÉLÉMAQUE. — Le même Mentor qui interrompit mes discours a mis fin à mon sommeil. Je n'ai à moi ni mérite ni démérite.

CALYPSO. — Pourquoi les Nymphes ne sont-elles pas à la chasse?

LES NYMPHES. — O Déesse, nous nous préparions

à nous y rendre, quand nous trouvâmes Eucharis en compagnie de Télémaque. Elle refusa d'abord de venir avec nous ; mais, bientôt après, elle se montra plus impatiente que nous-mêmes. A votre arrivée, nous nous demandions s'il était opportun que Télémaque nous suivît.

Calypso. — Voulais-tu donc aller avec elles, Télémaque ?

Télémaque. — J'en conviens ; Eucharis m'avait offert son arc.

Calypso. — Eucharis !

Les Nymphes. — C'est la vérité. Que Calypso l'interroge, si elle doute.

Calypso. — Tu te détournes, Eucharis? Que te coûte-t-il d'avouer ? Je ne te reprocherai pas d'emmener notre hôte ; ce n'est pas un crime qu'un jeune homme partage les plaisirs des vierges. Les Dieux et Calypso assisteront à ce spectacle avec bienveillance. Mais, sans doute, te reconnais-tu coupable envers toi-même. Tu te tais? Comme ta langue était hardie, quand tu insultais à Cypris ! Allons, Nymphes, vous toutes, laissez-nous. Télémaque ne vous accompagnera pas aujourd'hui. Je veux apprendre de lui certaines choses, à moins toutefois qu'il ne préfère le contraire.

Télémaque. — Je devrais vous obéir, ô Calypso, si je n'étais déjà résolu. Ici tout est doux à accomplir.

Eucharis. — La vengeance de Cypris est cruelle.

Les Nymphes. — Laissons Calypso qui nous le commande. Précède-nous, Eucharis.

Eucharis. — Allez seules. Rien ne me distraira plus de ma pensée.

Les Nymphes. — Hélas! Il n'est plus permis de se demander quel mal dévore la malheureuse Eucharis. La Déesse qu'elle défia prend sa revanche. En même temps que l'amour, la jalousie a pénétré dans le cœur de notre compagne; la porte est ouverte à d'autres tourments.

(*Eucharis a disparu derrière les rochers; les Nymphes s'éloignent dans la forêt.*)

Calypso. — Viens t'asseoir à mes côtés, Télémaque, et parle-moi. Je ne puis me rassasier de t'entendre.

Télémaque. — Heureux les discours qui savent retenir une Divinité!

Calypso. — Combien tu ressembles à ton père! Mais tu es le présent qui repousse le passé dans l'ombre. Et tu peux devenir un Dieu, alors que lui ne l'a pas voulu. Les promesses que tu contiens te grandissent devant moi.

Télémaque. — O Déesse, voici plusieurs fois que je vous entends dire que je l'emporte sur mon père. Comment pourrait-on seulement com-

parer l'enfant qu'à peine je cesse d'être à ce roi illustre entre tous les chefs des Grecs. On m'a fatigué les oreilles avec la sagesse d'Ulysse.

Calypso. — Ce qui passe pour sagesse au jugement des mortels est bien souvent folie aux yeux de la divinité. Prudence, ambition, calcul, tel était Ulysse; la froide raison figeait ses pensées et ses gestes. Et quel sot orgueil de se tourner toujours vers sa gloire future, qui vient assez par surcroît à ceux qui ont vécu selon leur destinée. L'égoïsme, souvent, est mal avisé. Ton père m'a quittée, et il a laissé derrière lui la vraie joie qu'il avait approchée sans la soupçonner. Il s'est frappé lui-même. Je n'ai point amertume à te dire cela. Immortelle, le passage d'Ulysse n'est pour moi qu'un instant, suivi de l'arrivée certaine de Télémaque, car cela est dans l'ordre naturel. Que tu demeures ou partes, je resterai la même. Aucun intérêt ne commande le conseil que je te donne : n'imite pas ton père, prends le bonheur qui s'offre.

Télémaque. — Je souhaiterais de demeurer, ô Déesse! mais (pardonnez à ma franchise) j'ai peur de moi-même. Il n'y a en moi ni calcul ni ambition; je ne suis que le jouet de mes désirs. Je suis comme une branche légère qui frémit au moindre souffle et se tourne, s'élève ou s'abaisse suivant la brise. Tout me séduit; je pense m'arrêter, et

bientôt je tends vers un autre inconnu, et je le poursuis, oublieux.

CALYPSO. — Puisque tu es sincère, réponds à cette demande. Ne t'a-t-on point prévenu contre moi? Ne t'a-t-on point dit que j'étais artificieuse et que je chercherais à te tendre un piège!

TÉLÉMAQUE. — Oui, tels sont les propos de mon maître.

CALYPSO. — Mentor t'oblige à côtoyer la vie. Il te mène avec tant d'habileté que toute ton existence se déroulera en jours inutiles et mornes. Tu ne choiras point dans la trappe de fer de l'infortune, tu ne seras pas non plus saisi par le piège doré du bonheur. Mieux te vaudrait d'agir contre ton destin, à l'image de ton père, que de ne pas savoir vivre. Etre un mort parmi les vivants est la première insulte à la divinité. Es-tu donc le serviteur de Mentor? Je m'étonne qu'il ne soit pas là, derrière toi, à surveiller cet entretien et à te dicter tes réponses.

TÉLÉMAQUE. — J'étais las de cette contrainte, et j'ai refusé de lui obéir. Il s'en est allé. J'ai voulu m'affranchir; mais, voyez ma faiblesse, privé de son appui, je tremble et ne sais me résoudre. Sa présence me pèse; son absence me laisse inquiet, et je m'agite dans le vide. Comment a-t-il pris cet empire sur moi? Tel est ce pouvoir qu'il me semble souvent que Mentor n'est point un

homme. Je croirais que Minerve a revêtu la forme du vieux compagnon d'Ulysse et me garde sous son invincible égide.

Calypso. — Les hommes ont cette coutume sacrilège de faire descendre les Dieux de l'Olympe afin d'abriter leurs crimes. Absolution facile qu'ils se donnent! Ecarte loin de toi ce mensonge, et sache être libre. Mentor ne peut tarder à revenir; résiste-lui; repousse-le; tu ne dépends que de toi seul. L'effort que tu feras pour te conquérir brisera pour jamais tous tes liens.

Télémaque. — Je m'y efforcerai, ô Calypso! Et je ne doute pas que j'en aie la force; car, auprès de vous, je sens ma jeunesse indécise s'attacher à des résolutions. Mes élans d'autrefois se flétrissaient sur leurs tiges naissantes; le doute les courbait aussitôt. Aujourd'hui je sens peu à peu germer une certitude vivace.

Calypso. — Prends garde aux embûches.

Télémaque. — C'est le piège doré qui m'attire. Le bonheur est avec vous.

Calypso. — O Télémaque! pour ces paroles que j'attendais, je te tisserai une existence de joie, comme les mortels n'en composent point dans leurs songes. Ma beauté t'appartiendra tout entière, et tu ne te fatigueras pas de la posséder.

Télémaque. — Je m'abandonne à vous, et je vous suis soumis.

CALYPSO. — Tu deviens mon égal. Le héros qui se réalise s'élève au-dessus de l'humanité.

TÉLÉMAQUE. — Je respire à pleine poitrine, comme au sortir d'une prison. M'échappant de moi-même, je frémis à l'unisson du monde.

CALYPSO. — Tu entres dans l'harmonie de la nature et tu palpites avec elle, soumis à la loi d'amour qui l'anime.

TÉLÉMAQUE. — Louée soit Cypris qui me gonfle de ses ardeurs !

CALYPSO. — Reçois mon baiser. Il consomme ta délivrance.

TÉLÉMAQUE. — Je suis libre, je vis. Je ne serai jamais le misérable roi d'Ithaque, car j'ai déjà toute la puissance.

CALYPSO. — O Télémaque, je n'exige point de serments. Je t'aime ; donne-moi ta main, que je te conduise au plus secret de la grotte. Je t'enseignerai la volupté.

(*Télémaque et Calypso pénètrent dans la grotte. Eucharis s'échappe du fourré où elle était dissimulée.*)

EUCHARIS. — Hélas ! Hélas ! Que devenir ? Où porter mes pas ? Calypso s'est emparée de Télémaque. Leurs paroles sont venues à moi à travers les fleurs, et la bonne odeur des myrtes se transforma en poison. Ils se sont réfugiés dans la grotte.

Entrerai-je à leur suite pour troubler leurs plaisirs avec mes cris désespérés? Ils se moqueront, et peut-être mes plaintes aviveront-elles leurs transports. Resterai-je sur le seuil, debout comme une statue qui ne respire pas l'encens des fêtes du sanctuaire? Ah! je m'écroulerai au bruit de leurs baisers, propagé par les voûtes sonores. Fuirai-je? Je porte, enfoncé dans mon flanc, un trait que je ne puis arracher; plus je m'agite, plus il se rive profondément dans la plaie. Béni serait le veneur qui m'achèverait de son couteau! J'ai lu de la reconnaissance dans les yeux sanglants des biches blessées, lorsque je leur portais le dernier coup. Télémaque! Télémaque! Il m'aurait accompagnée à la chasse; je l'aurais égaré dans des solitudes embaumées. Rien qu'à respirer mon haleine, il aurait été consumé. Maintenant il tient Calypso dans ses bras; elle s'attache à lui comme la vigne à l'olivier; leurs bouches se sont confondues. Arrière, vision odieuse qui te graves sous mes paupières! Les prémices de la jeunesse de Télémaque m'ont été ravies. L'émoi que j'avais fait naître en lui, une autre le recueille. Il m'eût aimée! Pourquoi ne l'ai-je pas entraîné tout de suite? Pourquoi mon courage m'a-t-il abandonné à sa vue? Je te maudis, Cypris, dispensatrice de ces tourments; et toi aussi, Artémis, je te maudis: sans ta perfide inspiration, je n'aurais point suivi

tes exemples ; un stupide orgueil ne m'aurait point perdue. Et je crache sur tous les Dieux qui sont indifférents à ma douleur. Soleil, tes rayons insolents m'outragent et me brûlent. Que tardes-tu à t'enfoncer derrière la montagne ? O nuit, hâte-toi de descendre sur moi. Ou plutôt non, recule ton heure. Le rire de Phœbé me sera plus insupportable encore. Ah ! Télémaque ! échappe-toi ! Télémaque ! Télémaque !

(*Mentor accourt à travers bois.*)

MENTOR. — Qui appelle Télémaque ?

EUCHARIS. — Vieillard insensé ! Qu'avez-vous fait ? Pourquoi l'avoir quitté ?

MENTOR. — Il m'a repoussé. Ma douleur s'est éloignée. Sa révolte et son ingratitude pesaient d'un poids trop lourd sur mon affection. Mais je reviens. Il m'est impossible de croire que je ne vaincrai pas sa résistance. Jamais encore il ne m'avait désobéi. Je tenterai une dernière lutte.

EUCHARIS. — Il n'est plus temps. Télémaque se rira de vos prières. Calypso est la maîtresse de tout son être, et il a rejeté votre joug.

MENTOR. — Que savez-vous ? Apprenez-moi où ils sont.

EUCHARIS. — Ils se sont enfermés dans la grotte. Télémaque n'est plus ignorant de l'amour, et je

sais que l'amour s'enroule autour de sa proie plus étroitement qu'un reptile.

MENTOR. — Ce qui devait arriver s'accomplit, mais il n'est jamais trop tard. Si la mer ne nous cernait pas de tous côtés, je saurais bien entraîner Télémaque, fût-ce par la force.

EUCHARIS. — Calypso ne laissera pas son amant s'exposer à vous rencontrer. Car si elle le laissait seul, il courrait un pire danger.

MENTOR. — Quel danger ?

EUCHARIS. — Je parle d'Eucharis.

MENTOR. — Vous aimez Télémaque !

EUCHARIS. — Assez pour ne pas vous craindre.

MENTOR. — Malheureuse ! Vous assisterez avec moi à leurs embrassements.

EUCHARIS. — Oui, chacun de leurs regards nous torturera.

MENTOR. — Nous souffrons tous les deux ; vous n'êtes pas mon adversaire.

EUCHARIS. — Je vous hais ; vous voulez m'enlever la vue de Télémaque.

MENTOR. — Détestez-moi donc et repaissez-vous en silence du spectacle de son amour. Comptez les caresses qu'il donne et qu'il reçoit, et regardez-le s'épanouir pour une autre.

EUCHARIS. — Je ne puis supporter cette pensée.

MENTOR. — J'abandonne Télémaque ; il a de longs jours à vivre.

EUCHARIS. — Emmenez-le, ô Mentor, je vous en conjure. Son absence me sera moins cruelle.

MENTOR. — Cette île est perdue dans l'océan. La fuite est impossible.

EUCHARIS. — Non, non, je vous prie à genoux, emmenez-le. Je ne veux pas qu'il reste. Venez avec moi. Dans la falaise une caverne s'ouvre, où sont cachés du bois et les instruments propres à le façonner. C'est là qu'Ulysse s'est construit une embarcation. Vous réunirez des ais et vous en formerez une barque. Ensuite nous chercherons une ruse pour amener Télémaque sur le rivage.

MENTOR. — Qu'en retour de ce sacrifice, vos maux s'apaisent, ô Eucharis ! Ne tardons pas. Conduisez-moi.

EUCHARIS. — Ne m'écoutez pas. Ma folie divague. Cherchez : il n'y a pas de caverne. Télémaque ne s'en ira pas.

MENTOR. — Quel est le partage de Calypso !

EUCHARIS. — Ah ! suivez-moi !

TROISIÈME ACTE

Les Nymphes. — Une fois seulement la nuit et le jour ont alterné depuis l'arrivée des étrangers. Hier, à cette heure, ils se présentaient en suppliants. Il a suffi de bien courts moments pour que l'existence paisible de cette île ait été bouleversée. Nous errons sous les bois, inquiètes et sans but. Un silence funèbre s'est répandu ; la brise de mer s'est endormie, et les pins sont muets. Les branches se tiennent immobiles, comme dans l'attente. Toute la nature semble partager notre angoisse. Le soleil s'affaisse lentement dans une écume sanglante. Que se passe-t-il ? Calypso et Télémaque ne sont plus ici ; le vieillard Mentor n'a pas reparu ; Eucharis nous a fui. Ah ! les hommes sont une race inférieure et maudite ; ils traînent après eux un lamentable cortège de peines et de soucis ; notre royaume en a été infesté. Nous savons maintenant combien le temps, qui nous paraissait si rapide, est lent

pour le malheureux. Cette journée va s'achever; nous sommes tristes, car d'autres jours se préparent, peut-être aussi démesurés. On a parlé; c'est la voix de Calypso. Et la voix du jeune homme s'unit à la sienne. Les voici; les grappes molles des glycines caressent leurs cheveux; ils se tiennent devant la grotte, et, appuyés l'un contre l'autre, ils forment, dirait-on, un seul être radieux. Ils apportent de la clarté. Nous nous sommes trop vite laissé abattre. La vue de leur bonheur est réconfortante; ils nous regardent en souriant, et nous sourions comme des miroirs.

(*Calypso et Télémaque paraissent sur le seuil de la grotte.*)

CALYPSO. — Vois les Nymphes rougir, ô Télémaque, en ne te reconnaissant plus. Elles avaient quitté un enfant, et elles retrouvent un héros.

TÉLÉMAQUE. — J'ai goûté au miel nourrissant de la volupté, et je suis ivre de respirer.

CALYPSO. — Jusqu'à ce jour tu étais comme un mendiant aveugle, assis devant la porte d'un temple.

TÉLÉMAQUE. — Ma vie commence; j'étais une ombre errante pareille à celles que nous devenons sous la terre.

CALYPSO. — Tu recherchais Ulysse; mais toi, où étais-tu ?

Télémaque. — La volonté divine, en me jetant ici, m'a tendu le bonheur. Elle m'a épargné cette vaine poursuite où l'humanité s'essouffle et s'épuise et périt enfin, en se demandant pourquoi elle s'est tant agitée.

Calypso. — Ah ! Télémaque, l'humanité succombe, déçue, par sa faute. Regarde-les courir ces voyageurs infortunés; ils portent toujours leurs yeux au-delà de l'instant; ils ne savent pas ce qu'ils demandent.

Télémaque. — Ils n'abordent pas tous au royaume de Calypso.

Calypso. — Ce royaume n'est l'univers que pour toi. Combien, pareils à ton père, en repartiraient pour des continents chimériques ! Les hommes, dès l'instant qu'ils naissent à la lumière, sont les rois d'une terre inconnue. Mais ils rêvent des mirages et jettent leur couronne.

Télémaque. — Ce n'est point à moi à douter de vos paroles, ô Calypso ! Je suis heureux.

Calypso. — Ce serait un néfaste présent que l'existence, si le bonheur n'y était point attaché. Le monde, enfanté dans la joie, est une œuvre de beauté. Ne t'arrête pas aux apparences, qui souvent tromperaient ta foi ; ton entendement ne saurait tout comprendre. Sache seulement que le plaisir est la récompense immédiate des actions qui répondent à ton destin. Les Dieux ont le visage riant.

TÉLÉMAQUE. — Vous avez versé dans mon être la paix de la certitude; mon cœur suit un rythme égal.

CALYPSO. — Tu as eu la force de te vouloir libre. Tu es resté, malgré Mentor. Et, n'écoutant que ton vœu secret, tu as choisi. Tu en reçus aussitôt le prix. Je t'attendais, sûre de ta venue; mais il ne m'était pas permis de deviner si tu serais différent de la plupart des hommes.

TÉLÉMAQUE. — O Calypso ! je vous donne une vie dont vous êtes le terme et l'unique raison.

CALYPSO. — Je suis fière de la recevoir, et mon amour l'embellira. Or je veux que toutes ici se réjouissent avec nous. Nymphes, ornez mon palais avec des guirlandes fraîches; qu'à la lueur de cent flambeaux scintillent les voûtes nacrées. Et, réunies autour de la table du festin, vos voix pures comme les sources des bois chanteront des hymnes harmonieux à la louange de Cypris, qui met tous les Dieux d'accord.

LES NYMPHES. — Cypris, hélas ! commande aussi à la Discorde. Nous la prierons de ramener dans notre troupe Eucharis repentante.

CALYPSO. — Abandonnez Eucharis à sa fureur. Elle ne mérite point de pitié, car ses blasphèmes ont appelé le malheur sur sa tête. En intercédant pour la coupable, vous prendriez une part à son crime.

Les Nymphes. — Nous la nommons, et la voici qui vient. Elle a les cheveux épars, la sueur brille sur son front, et sa poitrine est haletante.

(*Eucharis s'avance, sortant de la forêt.*)

Eucharis. — Parlerai-je? ne parlerai-je pas? Je me tairai. Non! Non! Le sourire qu'ils ont échangé m'a déchirée. Qu'il parte!

Calypso. — Retourne d'où tu viens, Eucharis, si tu dois apporter parmi nous le visage de la démence et frapper nos oreilles avec des mots sans suite. Ou bien, implore ton pardon, et contiens-toi jusqu'à ce qu'il te soit accordé.

Eucharis. — O Calypso, je n'ai pas couru vers vous pour troubler vos plaisirs. Mon message terminé, je retournerai à ma solitude.

Calypso. — Qu'as-tu à m'annoncer?

Eucharis. — J'ai surpris une machination qui arrachera de votre bouche la raillerie qui la soulève. Mentor...

Calypso. — Eh bien! raconte, j'écoute. Ce n'est plus le moment de te taire.

Eucharis. — Ma raison est troublée. J'allais mentir. Je n'ai rien à vous révéler.

Calypso. — Tu parlais de Mentor.

Télémaque. — Eh! laissons là Mentor, ô Calypso! Loin de nous ce trouble-fête!

Eucharis. — Télémaque l'aura voulu. Sachez donc la vérité. Tout à l'heure j'allais sans but le long de la grève, lorsque j'entendis se succéder des heurts étouffés, comme si un bûcheron lointain abattait des arbres dans la forêt. Je m'étonne et, guidée par ce bruit, j'arrive auprès de cette caverne où, naguère, Ulysse prépara son départ. J'y trouve Mentor, occupé à partager et à clouer du bois. Le hasard l'avait mené là, et, profitant de son aubaine, il s'occupait à construire un esquif grossier. Il m'aperçoit. — Oui, dit-il, je prépare notre fuite. Tout sera prêt bientôt. Alors je tâcherai de surprendre Télémaque seul. Mes larmes, mes supplications, auront raison de ses refus. Je saurai le convaincre de sa folie et lui montrer son devoir. Il n'a pas encore pris l'habitude de vouloir par lui-même ; et, son envie satisfaite, une autre le sollicitera. — Ensuite il me conjure de taire ce que je viens d'apprendre. Je lui promets le silence et je m'éloigne. Mais vite je prends ma course pour le trahir. Et je vous dis, ô Calypso : je ne veux pas être privée de Télémaque, et vous ne le souhaitez pas vous-même. Aussi hâtons-nous. Surprenons Mentor au travail et détruisons son ouvrage. Le vieillard est méfiant ; il peut, si nous tardons, cacher son embarcation à l'abri de rochers où nous aurions peine à la découvrir. Le temps que j'use à parler, il le gagne.

CALYPSO. — L'intérêt seul te guide, Eucharis. Je ne te dois pas de remerciements. Mais ton avis me servira.

TÉLÉMAQUE. — A quoi bon, ô Calypso! Mentor perd toutes ses peines.

CALYPSO. — Une barque amarrée au rivage est une tentation de tous les instants. Tu penserais aux contrées nouvelles où elle peut conduire. Si un regret traverse ta pensée, tu ne m'appartiens plus.

TÉLÉMAQUE. — Ne me faites pas l'affront d'un tel soupçon. Je suis fort maintenant.

CALYPSO. — On ne se conquiert pas si vite. Les racines qui te retiennent à la chancelante humanité n'ont pas encore été toutes arrachées. Et puis, il faut que Mentor périsse. Nul n'a le droit de vivre dans cette île, sinon mes hôtes. Il devait demeurer, consentant à ton séjour, ou repartir avec toi. Tu t'es détaché de lui. Il n'est plus qu'un de ces mortels à qui ma terre est interdite.

TÉLÉMAQUE. — Epargnez Mentor, ô Calypso! C'est un vieillard. Il radotte, il est importun; je l'ai maudit bien souvent; mais, sans lui, je me serais arrêté en route avant d'atteindre au port. Il est tout mon passé.

CALYPSO. — C'est parce qu'il est ton passé qu'il périra.

EUCHARIS. — L'heure est prompte. La course est longue.

TÉLÉMAQUE. — Je ne veux pas être le meurtrier de Mentor.

CALYPSO. — Et tu te prétends libre et fort ! Que te disais-je ? Nymphes, prenez au poing des torches ardentes. La nuit resserre le tissu de sa trame, et la lueur des astres ne perce pas la voûte épaisse des bois. Nous secouerons une pluie de résine qui consumera la barque de Mentor.

(*Les Nymphes et Eucharis entrent dans la grotte.*)

TÉLÉMAQUE. — O reine ! vos actions m'épouvantent.

CALYPSO. — Je ne suis pas plus cruelle que la vie ; sa fougue renverse les obstacles, et c'est une nécessité. Te condamnes-tu toi-même à te heurter sans cesse contre une volonté contraire qui, peu à peu, te brisera? La vie s'affirme dans la lutte et non pas dans l'indifférence. Attends notre retour ; tu ne saurais supporter le spectacle de la défaite de ton maître. Médite. Si tu t'étais accoutumé à contempler le jeu des forces naturelles, au lieu de te lancer en aveugle dans toutes les directions, tu comprendrais.

TÉLÉMAQUE. — J'abdique ma compassion, mais je redoute le remords.

CALYPSO. — Monte donc dans la barque ; emporte les adieux de Calypso.

TÉLÉMAQUE. — Vous êtes tout pour moi, qui ne suis rien auprès de votre immortalité. Mon cœur se soulève, mais je le contiendrai.

(*Eucharis et les Nymphes reviennent avec des torches à la main.*)

EUCHARIS. — Le mal n'est peut-être pas encore consommé. Je tenterai de me rétracter.

CALYPSO. — Ne tombe pas d'un esclavage dans un autre, Télémaque. Décide. Je ne te retiens pas.

TÉLÉMAQUE. — Je ne suis pas un lâche, ô Déesse ! J'agis par moi-même et pour moi-même. Je chasserai victorieusement de moi l'homme ancien, et je vous adorerai.

EUCHARIS. — Pour la seconde fois, Télémaque a prononcé son arrêt.

CALYPSO. — Que dis-tu, Eucharis ?

EUCHARIS. — Mentor achève sa tâche ; courons.

CALYPSO. — Montre-nous le chemin. Et vous, Nymphes, suivez-moi.

(*Calypso et les Nymphes s'éloignent rapidement dans la forêt.*)

TÉLÉMAQUE. — Je reste seul. Mentor est condamné. Il faut donc que mon bonheur se paye par une victime. Je ne suis pas coupable : c'est la

loi ; mais je ne puis la subir sans amertume. Pourquoi se mettait-il à la traverse de ma résolution ? Pourquoi s'est-il obstiné à me forger un avenir contraire à mes vœux ? Il voulait me soustraire aux appels de l'amour qui unit mortels, choses et Dieux dans un même frémissement. Je devais être un homme avant d'être un roi. Je ne suis pas une cire à former d'après une image idéale. La fontaine qui chante à mes pieds est pareille aux autres fontaines ; elle se répand en nappes inégales, elle fuit en ruisseaux et s'affaisse en cascades ; aucune pourtant ne suit le même cours. Il serait fou celui qui rêverait de les enfermer toutes en des bassins symétriques. L'amour est la source d'où les accidents de nos existences diverses découlent. Calypso a raison. Je n'ai qu'à promener mon attention sur la nature, et je lis des enseignements. Quel est ce bruit ? Des pas froissent les bruyères ? Je suis perdu dans la nuit. Une main écarte le feuillage. Quelle est cette ombre ? J'ai peur. Calypso, où êtes-vous ?

(*Mentor s'est glissé hors du fourré.*)

MENTOR. — Calypso est loin, Télémaque, et les Nymphes aussi.

TÉLÉMAQUE. — C'est vous, Mentor. Comment vous trouvez-vous ici ?

MENTOR. — Ingrat ! Tu as consenti à ma mort.

TÉLÉMAQUE. — Laissez-moi. Je ne puis vous répondre.

MENTOR. — Pourquoi baisser la tête, si tu es fier de ton crime.

TÉLÉMAQUE. — Je suis innocent ; pardonnez-moi.

MENTOR. — Je te pardonne ; je ne tiens plus à la vie. Tâche de t'absoudre toi-même.

TÉLÉMAQUE. — Cachez-vous. Les Nymphes vous découvriront.

MENTOR. — Qu'elles viennent !

TÉLÉMAQUE. — Je refuse votre sacrifice. Il pèserait sur ma conscience.

MENTOR. — Il faut avoir du courage jusqu'au bout, même dans le mal.

TÉLÉMAQUE. — A peine si j'en ai pour mon bien, puisque je vous supplie de fuir. Vous avez eu l'imprudence d'abandonner votre embarcation, et le feu va la dévorer.

MENTOR. — J'ai construit la barque pour toi seul. Elle ne brûlera pas.

TÉLÉMAQUE. — Eucharis vous a livré.

MENTOR. — Sans s'en douter, Eucharis me sert. J'ai opposé la ruse à la ruse. La Nymphe mène Calypso vers la caverne que j'ai quittée ; la barque est construite, et je l'ai portée en lieu sûr. Tandis qu'on me poursuit, je puis t'entretenir une dernière fois.

TÉLÉMAQUE. — Vous m'aviez appris à détester le mensonge.

MENTOR. — C'est un mensonge sacré que celui qu'un père commet pour le salut de son enfant. Tu es le fils de ma pensée. Demain, il pouvait être trop tard pour t'arracher à Calypso; elle n'a pas encore resserré les mailles du filet où tu t'es laissé capturer.

TÉLÉMAQUE. — Le croyez-vous? Mais je me suis promis de ne pas vous répondre, car je ne veux pas avoir devant vous l'attitude d'un coupable.

MENTOR. — Tu redoutes de n'avoir point de raisons à opposer aux miennes. Tu t'avoues vaincu d'avance.

TÉLÉMAQUE. — Je ne discute pas des énigmes dont nous n'avons la clé ni l'un ni l'autre. Si vous me portez encore quelque affection, gagnez la mer sans vous exposer.

MENTOR. — Non. Je n'irai pas rapporter à Ithaque que le fils d'Ulysse, oublieux de sa patrie, des siens et de sa propre renommée, a renoncé à suivre l'exemple de son père pour se livrer à la volupté. Je périrai de la main des Nymphes. On nous croira là-bas victimes d'un naufrage ou des ennemis des Grecs. On te pleurera. La mémoire de ta lâcheté ne sera pas perpétuée.

TÉLÉMAQUE. — Puisque vous liez toujours votre sort au mien, échappez-vous pour m'épargner un

remords. Je me refuse à devoir mon bonheur à un meurtre, dont je resterai chargé, l'ayant laissé commettre.

MENTOR. — Mentor ne revient pas sur ce qu'il a décidé.

TÉLÉMAQUE. — Vous êtes cruel, vous qui jurez d'épouvanter mes veilles et mes songes.

MENTOR. — Je t'ai conduit dans ton devoir jadis, et il t'était facile. Maintenant tu reçois de moi la punition. Dans ton égoïsme naïf, tu crois trembler pour moi, et c'est pour ta tranquillité que tu t'inquiètes.

TÉLÉMAQUE. — Les Dieux me sont témoins que j'ai pensé d'abord à vous.

MENTOR. — Oh ! je n'ai pas de rancune. Je sais assez combien ton âme est légère. Tu es prompt au bien comme au mal, car tu ne les distingues pas. Souviens-toi de nos voyages ! Partout tu t'es laissé séduire ; tu recevais une égale impression de tous les spectacles. Mais je redressais ton jugement ; je me flattais qu'après quelques années d'expérience tu saurais exercer ta volonté. Ma tâche alors eût été achevée.

TÉLÉMAQUE. — Il m'a suffi d'un jour pour comprendre et vouloir.

MENTOR. — Illusion ! Tu n'as fait que changer de maître. Tu limites l'univers à une petite île qui n'est qu'un point dans l'espace. Continuant à

rechercher ton père, dans combien de contrées nous aurions encore abordé! Que d'horizons à découvrir! Que de choses à voir et à entendre! Sans doute eussions-nous trouvé d'autres divinités que Calypso, plus puissantes et plus belles. Rien ne se ressemble; tout est nouveau. L'amour, tu le connais à présent; tu l'as mesuré tout entier; il n'a plus rien de secret pour toi. Tu piétineras sans cesse sur la place. Demain, si tu partais, tu éprouverais d'autres tentations, et, pour t'y livrer, tu me parlerais comme tu le fais maintenant.

Télémaque. — Quel plaisir prenez-vous à me troubler? Je me boucherai les oreilles pour ne plus vous entendre. J'ai pendant trop longtemps pris l'habitude de me laisser mener; je céderais.

Mentor. — Ne lutte pas. Songe aux regrets que tu te prépares. Tu seras prisonnier sans espoir de délivrance; de tous côtés les flots te fermeront la retraite. Lorsque, du haut d'un promontoire, tu découvriras la silhouette d'un vaisseau voguant vers d'autres cieux, tu agiteras inutilement tes bras, et tes cris seront couverts par la rumeur marine. Et Calypso près de toi rira, te promettant, pour te consoler, des baisers dont tes lèvres se seront lassées. Ton père a subi ce supplice.

Télémaque. — N'ajoutez rien, Mentor! J'aime mieux l'illusion de la vérité et du bonheur à cette vérité et à ce bonheur parfaits que vous avez rêvés

pour moi et qui n'existent nulle part. N'agitez plus sous mes yeux vos décevantes visions. Je ne partirai pas.

MENTOR. — Adieu donc, Télémaque. Je vais me livrer aux Nymphes.

TÉLÉMAQUE. — Arrêtez! Vous fûtes bien habile, vous qui, pour me gouverner mieux, avez laissé la pitié germer dans mon cœur. Vous m'accusez de faiblesse; mais vous avez cultivé en moi la plus grande des lâchetés. Oui, je suis lâche, j'ai pitié de vous. Vous ne mourrez pas par ma faute. Je néglige ma destinée; je n'ose pas vous sacrifier. Ah! Mentor, quelle est votre œuvre! Vous n'avez point de compassion, vous! Aussi vous êtes fort, et je suis votre disciple soumis. Désormais je vous appartiendrai et vous obéirai. Plus de révolte; à quoi bon? Mais combien je vous exècre et vous maudis.

MENTOR. — O Télémaque! je t'ai reconquis. Tu me demanderas pardon de tes insultes.

TÉLÉMAQUE. — Soyez joyeux. Moi, j'ai perdu la joie. Nos destins sont liés et ne peuvent se séparer; et ils s'opposent l'un à l'autre. Loi mystérieuse et tragique! Mon rire suscite votre deuil, et ma peine votre satisfaction. Je suis le vaincu nécessaire à votre triomphe. La pitié m'interdit de l'emporter. Adieu, île fortunée, grotte parfumée et profonde, fontaines jaillissantes, forêt sacrée! Adieu, vie

paisible et sans mélange ! Adieu, Nymphes, troupe gracieuse, ronde égale ! Adieu, Calypso, volupté de ma pensée et de ma chair, Calypso, qui êtes la beauté et l'amour, sanctuaire des Dieux, reflet du monde ! Je ne méritais pas de vous adorer.

MENTOR. — On peut arrêter notre fuite. Plus de retard. Glissons-nous dans l'ombre, en silence.

TÉLÉMAQUE. — Quoi qu'il arrive, il faudra bien que j'imite Ulysse.

MENTOR. — Tu es digne de ton père et de moi. Prends ma main. Par ici.

TÉLÉMAQUE. — Je ne suis pas digne d'être Télémaque.

LA VOIX D'EUCHARIS. — Télémaque !

MENTOR. — Les Nymphes reviennent ! L'épais du bois sera plus sûr. Là, derrière cette fontaine. J'entends des pas précipités et une rumeur. Vite !

TÉLÉMAQUE. — Je suis docile comme un mort.

(*Télémaque et Mentor se glissent dans l'ombre. Eucharis arrive, suivie de près par Calypso et les Nymphes, accourant en désordre de toutes les directions.*)

EUCHARIS. — Télémaque ! Mentor ! Etes-vous là ? Ils sont partis. J'arrive trop tard. Les Nymphes, déçues et dépitées, sont sur mes pas. Il est impossible qu'ils aient déjà gagné le rivage. Je les devancerai. Je connais des sentiers rapides. Télémaque ne nous quittera pas. Qu'il reste ! Qu'il

soit en paix avec Calypso ! En perdant sa présence, je suis doublement malheureuse.

Calypso. — Où marches-tu encore, Eucharis?... Elle s'échappe sans répondre. Son esprit égaré se leurre-t-il, ou bien cherche-t-elle à nous tromper?

Les Nymphes. — O Déesse, les actions d'Eucharis sont troubles et ne présagent pas la vérité. Nous craignons qu'elle n'ait été la complice du vieillard. Nous n'avons pas trouvé Mentor là où, prétendait-elle, il devait achever son travail. Alors elle nous entraîne plus loin ; comme poursuivie par les Erynnies vengeresses, elle court en tous sens, en proférant des discours incohérents. Puis elle se sépare de nous et nous devance ; et ses cris nomment Télémaque.

Calypso. — Je n'aperçois pas Télémaque. Nous le laissâmes ici. Comment se fait-il qu'il se soit éloigné ? Seul, dans la nuit, il peut s'égarer.

Les Nymphes. — Télémaque appartient à la race étourdie et trompeuse des mortels. Rappelez-vous Ulysse; il ne méditait que la fuite. Qui sait si Mentor n'a pas profité de notre absence pour l'entraîner?

Calypso. — Déjà ! Non. Il est impossible qu'il se soit si vite démenti. Il s'était affranchi de son maître avant de m'avoir possédée.

Les Nymphes. — Un désir nouveau naquit sur les cendres de son désir satisfait.

CALYPSO. — La curiosité l'aura poussé à s'aventurer dans les bois; il n'aura pas retrouvé son chemin. Ou bien, las de nous attendre, il se sera endormi sur la mousse.

LES NYMPHES. — Nous avons d'autres pressentiments.

CALYPSO. — J'ai fait de Télémaque un Dieu.

LES NYMPHES. — Votre bouche même ne l'a pas persuadé. Les propos de l'erreur trouvent plus d'accès auprès des hommes, prompts à s'élancer au-devant des surprises décevantes de l'inconnu.

CALYPSO. — Vos paroles sont d'un mauvais augure pour Télémaque.

LES NYMPHES. — Nous souhaiterions de n'avoir pas à le plaindre.

CALYPSO. — Le malheureux! Je m'apitoie sur lui.

LES NYMPHES. — Il sera châtié par toute une vie.

CALYPSO. — Ce serait une chose terrible pour lui-même.

LES NYMPHES. — Vous en avez eu déjà des exemples. Lamentable humanité! Ils sont tous semblables les uns aux autres. Mais s'ils n'offensaient point les Dieux, ils ne seraient pas condamnés à rouler de faute en faute.

LA VOIX D'EUCHARIS. — Télémaque!

CALYPSO. — Vous aviez raison. Eucharis appelle Télémaque. Elle a dû préparer sa fuite.

Les Nymphes. — Tout s'enchaîne. Nous sommes les artisans de notre sort. Notre compagne s'est attirée un amour funeste; sa jalousie se retourne contre elle; elle enfonce dans le désespoir.

La voix d'Eucharis. — Télémaque!

Calypso. — Quelqu'un se hâte vers nous.

Les Nymphes. — C'est toi, Leucothoë? D'où arrives-tu, en courant?

Leucothoë. — O reine, j'ai à vous annoncer des événements dont le hasard m'a rendu témoin. Ils vous rempliront d'étonnement. Tout à l'heure, tandis que vous battiez la plage à la poursuite de Mentor, je m'étais écartée pour gravir une hauteur d'où je pensais pouvoir découvrir mieux le fugitif. La douce lueur des astres éclairait le rivage désert, bordé d'une frange d'écume. La mer immobile blanchissait sur les récifs. Au loin, un navire dormait. Les vagues sonnaient à mes pieds au fond d'un étroit ravin, couvert par l'ombre des rochers. Parfois un appel d'Eucharis traversait l'air. Mais aucun bruit, aucune forme, ne trahissaient la présence de Mentor. J'allais me retirer, lorsque j'entendis non loin de moi un tumulte de pierres éboulées. Deux ombres se glissent contre la falaise opposée; elles chancellent, perdent pied et s'accrochent à des herbes. Je reconnais Mentor et Télémaque; ils s'engouffrent dans le ravin. Je tremble qu'ils ne se précipitent; ma gorge se serre

d'émotion et ne laisse pas sortir un cri. Soudain la voix d'Eucharis s'élève à mes côtés; une robe flottante m'effleure. La Nymphe, sans me voir, s'élance sur la pente, brandissant sa torche qui fume. Elle vole, disparaît et reparaît tour à tour entre les aloès hérissés. En vain Télémaque et son maître se hâtent-ils, au risque de se briser les membres. Eucharis a touché la grève avant eux. Alors, à l'éclat de la torche, je découvre une barque dissimulée dans une fente des rochers. Mentor a bondi. Il n'est plus temps. Déjà la résine tombe en gouttes ardentes; le bois crépite; le feu se répand. La barque n'est bientôt qu'un tison. Cependant que Mentor cherche à éteindre l'incendie, la Nymphe se traîne aux pieds de Télémaque, elle étreint ses genoux, elle le supplie. Il va la suivre. Mais le vieillard le retient par son vêtement; il lui désigne le vaisseau dont le fanal brille là-bas comme une étoile tombée qui surnagerait. Le fils d'Ulysse hésite. D'un bras vigoureux, son maître le saisit, et il se précipite avec lui dans la mer. Télémaque se débat parmi les flots jaillissants. Mentor le soutient et l'entraîne. Ils s'éloignent à force de bras dans la direction du vaisseau, et je les perds de vue. Voici, ô Déesse, ce que j'avais à vous révéler. Je crains d'être une messagère importune.

LA VOIX D'EUCHARIS. — Télémaque ! Télémaque !

Calypso. — J'aime l'amour, Leucothoë. Nous monterons demain sur le plus haut de la côte, et nous attendrons celui qui doit venir.

La voix d'Eucharis. — Télémaque !

Calypso. — Voudra-t-il reconnaître son destin et s'élever à la divinité ? ou ne sera-t-il, lui aussi, rien qu'un homme ? Nous, louons Cypris à qui l'univers entier est soumis. Elle m'a donné aujourd'hui de recueillir sur les lèvres de cet adolescent le meilleur de son âme fragile. Elle me promet des voluptés nouvelles et soutient mon attente avec la douce espérance.

La voix d'Eucharis. — Télémaque !

Les Nymphes. — Louange à l'éternelle Cypris, mère de la riante vie ! Et soyons-nous châtiées comme Eucharis si nous nous dérobons à la nécessité.

LE CHAPITRE DES ESCLAVES

A Hugues Rebell

LES NAINS

Les nains ne sont pas contents. L'ombre des géants les gêne.

Est-ce qu'ils n'ont pas raison? Pourquoi cent, ou vingt, ou dix, ou même un seul géant, alors qu'il y a des millions de nains?

Nains ils sont nés, nains ils restent. Leurs petites âmes se trouvent à l'aise dans leurs enveloppes minuscules.

Quand on allongerait un nain sur un chevalet et qu'on étirerait ses membres comme une pâte molle, on produirait un monstre, semblable à une araignée flageolant sur ses longues jambes. mais jamais un géant.

Tandis que le géant peut s'affaiblir et engendrer une descendance de nains. Il y a pour cela l'alcool, la débauche, la politique ; les procédés ne manquent pas.

Les nains sont unanimes à proclamer que le

progrès, c'est la destruction des géants. Et ils ont foi dans le futur, car ils croient que vieillir c'est grandir.

Ecoutez parler la superbe des géants : « Périsse la race des nains, au prix de la vie d'un seul de nous.

« Ils ne s'étiolent pas à cause de l'ombre que nous répandons. Notre ombre les gêne, parce qu'ils n'ont ni la volonté d'en sortir ni l'humilité d'y demeurer.

« C'est notre ombre qui leur apprend à connaître l'éclat du soleil. La lumière crue du désert et la nuit la plus noire du pôle, ils ne les distingueraient pas.

« Nous sommes les fruits mûrs de l'humanité. Lorsque l'arbre ne donnera plus de fruits, ce ne sera qu'un bois mort attendant le bûcheron. »

Quelquefois on voit un nain prendre des échasses et y grimper. Il tient alors son front à la hauteur du front des géants.

Le pygmée, haut perché, se garde bien de regarder à ses pieds. Il oublie ses échasses et se croit un colosse.

Les échasses buttent, ce n'est pas long. Et il n'y a qu'une petite tête de nain en moins.

Il arrive aussi qu'un géant soit étendu tout du long sur le sol, victime des crocs-en-jambe d'une troupe de nains.

Les nains se réjouissent à cris perçants, car il ne tient jamais qu'une idée à la fois dans leur cervelle exiguë : ils ont renversé un géant !

Mais le géant tombé se moque dans son cœur. Même à terre, il demeure un géant, et toute la route est obstruée.

LA COURONNE DES ESCLAVES

Au son du tambour des Grands-Mots, les esclaves se sont rassemblés : ils ont décrété que les temps étaient venus, et, avec le courage du nombre, ils ont assassiné le roi.

« Le roi est mort ! Vivent les rois ! Nous sommes tous rois ! » Ainsi chantaient les esclaves en dansant autour du cadavre.

Mais, comme ils étaient plusieurs milliers et qu'il n'y avait qu'une couronne, ils ont jeté la couronne dans la mer.

D'ailleurs, la couronne du roi est large et lourde, et le front des esclaves étroit et faible.

*

Or, des Ondines, nageant entre deux eaux, aperçurent le cercle d'or qui s'enfonçait dans la mer.

Et elles recueillirent la couronne et la portèrent dans le beau palais de cristal où elles amassent les trésors perdus.

Disant entre elles : « Il n'y a plus de roi sur la terre ; il n'y a plus que des esclaves aux pieds marqués de craie.

« Chaque naufrage enrichit d'un nouveau trésor notre beau palais de cristal. Bientôt il ne restera plus là-haut rien qui vaille. »

*

Sur la terre, les esclaves répétaient en refrain pour se réjouir : « Nous avons tous les pieds marqués de craie. Nous sommes égaux. » Mais ils étaient tristes, car ils n'avaient pas de couronne.

Un lutin des bois qui voyageait hors de son domaine comprit la tristesse des hommes : les lutins des bois sont les plus subtiles des créatures.

Et il se mit à rire de tout son cœur : les lutins des bois sont les plus moqueuses des créatures.

Il rentra dans la forêt, et voici ce qu'il dit à ses frères, les lutins des bois :

« En chasse ! Courez et cernez les terriers ! Et que chacun me rapporte la dépouille d'un lapin au poil brillant. »

Les lutins galopèrent dans toutes les directions, et, leur mission remplie, ils apprirent ce qu'il leur restait à faire.

*

Le lendemain, au réveil, les esclaves trouvèrent à leur chevet la couronne que les lutins malicieux étaient venus y déposer pendant la nuit.

Et les esclaves se répandirent dans les rues, contents et fiers, en se congratulant les uns les autres : « Nous sommes tous rois. Nous avons tous coiffé la même couronne,

« La seule couronne qui nous convienne : un chapeau. »

PARABOLE DU FERMIER

On déchargeait dans la cour de la ferme les chariots lourds de froment. Armés de fourches, les valets, juchés tout en haut des tas, jetaient les gerbes serrées à terre où d'autres les disposaient pour le battage du lendemain. Et le fermier, glorieux de sa récolte, allait, venait, donnait des ordres, et supputait les richesses, sauves enfin de risques, enfermées entre ses murs.

Les derniers chars vidés, les bœufs à l'étable et les serviteurs à la cuisine, le fermier s'essuya le front et s'assit sur le banc de pierre, auprès du porche, pour se reposer à la douceur de la nuit naissante. Il contemplait devant lui la plaine dépouillée où se courbaient les ombres de quelques glaneurs attardés.

Une vieille pauvresse, qui tenait à la main un maigre faisceau d'épis, traversa la route et s'approcha du fermier. Elle lui dit : « Voici ce que

j'ai ramassé péniblement sur les champs; la moisson du pauvre tient entre mes doigts. Toi qui as des granges pleines, je t'offre ces épis selon mon devoir; accepte-les. »

Le fermier reçut les épis, et il répondit : « Entre dans la ferme et commande au premier de mes valets qu'il se charge d'un sac de farine et qu'il te le porte chez toi, car je suis un homme juste qui rend devoir pour devoir. »

La pauvresse partie, survint un chemineau loqueteux qui interpella le fermier à voix dure : « Tes greniers crèvent sous le poids, et je n'ai qu'une botte de paille dans mon bissac. N'ai-je pas droit à ma part? Montre donc que tu es un homme juste.

— Je suis un homme juste, dit le fermier en se levant, et tu n'en vas plus douter. Je mets droit pour droit en regard. » Puis, hélant un de ses valets : « Chasse-moi cet homme ! »

LA FIN DE LILLIPUT

Un ruisseau très rapide, qu'il était impossible à toute embarcation de franchir, arrêtait du côté de l'orient le développement de Lilliput. Et comme, sur la rive opposée à la ville, s'étendait une plaine de terres vierges à conquérir et à cultiver, les habitants entreprirent de construire un pont qui assurerait leur prospérité future.

Ce fut une tâche difficile et dangereuse; le ruisseau emportait pilotis et matériaux. Dès qu'une pile semblait assise, tout se trouvait à recommencer. Mais les Lilliputiens ne se découragèrent pas, et, au bout de plusieurs années, ils virent approcher le moment où leur fleuve serait définitivement enjambé.

Un avenir magnifique allait être le prix de l'œuvre gigantesque des nains ; on triomphait déjà ; on escomptait la fortune prochaine ; on exploitait des horizons indéfinis. Mais le malheur voulut

qu'un maçon maladroit tombât dans le ruisseau, du haut d'un échafaudage.

Le malheureux ne se noya point aussitôt ; il fut porté par le courant vers une touffe d'herbes formant îlot, où ses mains s'accrochèrent. Il resta là, secoué par les bouillons, poussant des hurlements d'appel, sentant bien qu'il allait lâcher prise ou que les herbes céderaient.

Or les Lilliputiens ne disputèrent pas longtemps sur la décision qu'il convenait de prendre. C'était une démocratie éclairée, une société nantie d'Immortels Principes. Ils se jetèrent à l'eau pour sauver leur frère, et ils y périrent tous avec lui.

Telle fut, rapportent les historiens, la noble fin de Lilliput, offerte en exemple à tous les peuples nains de l'avenir.

PROPHÉTIE

César est accoudé sur le tapis teint de safran qui orne le rebord de la loge impériale ; il a le front pesant dans sa main ; il médite ; et ses yeux chargés de haine regardent fixement les prochaines victimes défiler par couples, en bas, sur l'arène étincelante du cirque.

« Ave, Cesar, morituri te salutant! » Les voix montent, mâles et assurées, accompagnant la cadence du défilé. Et ce refrain, cent fois répété, irrite les réflexions de César ; ses lèvres minces se contractent à chaque instant davantage, et ses doigts énervés déchirent la laine du tapis.

Tout d'un coup il est debout, l'index levé. Il fait grâce avant le combat, et sort de la loge au milieu des clameurs de la foule déçue et furieuse. Ses familiers, la tête basse, le suivent sans oser l'interroger.

Mais César est satisfait, et son pas alerte sonne

sous les voûtes du Palatin. Il vient de rendre aux esclaves ce qui est dû aux esclaves.

Il demande une coupe de vin et la vide. « Pour la première fois, dit-il en s'essuyant la bouche, il n'y aura qu'un César aujourd'hui. »

Alentour on sourit servilement sans comprendre. Au loin retentissent les cris exaspérés de la foule qui réclame les jeux. César hausse les épaules : « Les imbéciles ! ils partagent la pourpre entre leurs futurs vainqueurs. »

APOLOGUE DES JUMEAUX

Il y avait deux bergers qui étaient frères jumeaux ; ils avaient la même taille et le même visage, si bien que personne ne pouvait les distinguer. Qui croyait nommer Firmin parlait à Silvain, et Firmin recevait les ordres que l'on destinait à Silvain.

Un jour, Firmin dormait au bord de la route, le front dans l'ombre d'une haie. La fille du roi vint à passer, traînée dans son carrosse d'argent, au trot de quatorze mules blanches.

A travers les glaces de cristal, la fille du roi aperçut Firmin au pied des églantiers, et elle sentit aussitôt que l'amour lui dérobait son cœur. « Halte ! cria-t-elle aux postillons, j'emmènerai dans mon carrosse le beau berger qui dort. Ce ne sont pas des feuilles qui doivent abriter sa tête, mais le dais de soie de mon lit. »

Et c'est ainsi que Firmin épousa la fille du roi.

Silvain connut l'aventure de son frère, et il pensa : « Nous sommes jumeaux; nous sommes pareils de taille et de visage. Je m'endormirai au bord de la route, et la fille du roi m'emmènera dans son carrosse. »

Mais chaque jour les quatorze mules soulevèrent la poussière, sans que la fille du roi prît garde au berger.

Alors Silvain s'étendit au travers de la route. « Il faudra bien maintenant, se dit-il, qu'elle me voie et me reconnaisse. Prompte ou lente, je crois en la justice. »

Lorsque le carrosse passa, Silvain rendit l'âme sous les roues qui l'écrasèrent.

Car, devant les hommes, il y a peut-être des frères et des jumeaux; il n'y en a point aux yeux de la fille du roi.

LE FAUX NÈGRE

Un Européen qui, seul, avait échappé au naufrage du vaisseau qui le portait, tomba, sur la côte d'Afrique, aux mains d'une peuplade de sauvages.

Ces nègres étaient d'humeur douce; ils ne maltraitèrent pas leur prisonnier et se bornèrent à le traiter en inférieur, comme un être d'une autre race. (Qui demanderait à des sauvages de reconnaître la suprématie à un Européen, quand ceux-ci du même sang se dénient entre eux les supériorités légitimes?)

Le captif ne se résigna guère aux besognes serviles auxquelles il était condamné; il avait, en outre, le mal du pays et le regret de sa liberté. Il résolut donc de s'enfuir; mais, pour mieux réussir à gagner une colonie, il imagina d'enduire tout son corps du noir le plus épais.

Ainsi travesti et vraiment tout à fait nègre à son goût, il s'esquiva. Il traversa d'abord sans

encombre des régions inhabitées, puis il entra sur un territoire où campait une tribu différente de celle qu'il avait quittée. Il ignorait les mœurs de ce pays; les eût-il connues, pourquoi s'en serait-il tourmenté? N'était-il pas un noir pareil aux autres? A quoi bon se cacher? Il passerait partout inaperçu.

Deux négrillons qu'il rencontra le dévisagèrent pourtant en gonflant les narines et en découvrant les dents d'une manière qui eût été significative *pour un Européen*. Et ils se mirent à bondir autour de lui, pareils à des sapajous, et à crier de leurs voix pointues : « Un blanc! Un blanc! »

A ces hurlements, la tribu fut en rumeur, et la forêt vomit ses habitants, comme une ruche.

« Un blanc! Un blanc! » Il y eut, ce jour-là, un beau festin chez les anthropophages.

Blancs de mon pays, barbouillez-vous de suie. Nègres de mon pays, teignez-vous de céruse. Un enfant vous reconnaîtra.

LES VIERGES VIGILANTES

Pauvre sagesse des vierges sages ! elle ne fait pas rougir la folie des vierges folles.

Que faites-vous avec vos lampes ? Celle qui attend l'époux n'a pas besoin de lampe ; elle porte dans la nuit un cœur tout lumineux d'amour.

Pourquoi ces réserves d'huile en des vaisseaux, vierges que l'on dit sages ? Vous savez que vous allez vous endormir et que la mèche altérée s'éteindra. Qu'êtes-vous, sinon folles aussi, vous qui dormez en attendant l'époux ?

Mesquines précautions, petits bonheurs prévus des unes, je vous mets en balance avec l'insouci futile des autres, et le fléau n'oscille pas.

J'aime les vierges vigilantes, celles qu'on n'a point nommées. Elles ne se couchent pas devant la porte de la maison ; elles n'emportent ni peu ni beaucoup d'huile. Elles restent debout, les pau-

pières levées; contre l'égide de leur amour glissera le sommeil.

Celles-ci ne connaissent pas l'époux injuste et complaisant qui réserve sa faveur aux amantes trop avisées, mais dont les yeux sont encore gonflés d'oubli. Elles espèrent un maître plus difficile.

Et lorsqu'elles seront enfermées avec l'époux survenu, les vierges sages et les vierges folles pourront bien agiter le marteau de la porte, en implorant l'entrée. En dépit de l'huile et des lampes, on n'ouvrira pas à celles qui ont dormi; on les laissera au dehors, toutes ensemble, dans la nuit.

Et, sous les lambris du palais, les noces ne seront pas médiocres.

LE TESTAMENT DE MUTILIUS

Le sénateur Mutilius, qui employait un grand nombre de serviteurs, se promenait seul, une nuit, dans les jardins de sa villa, lorsque, longeant le mur de l'habitation des esclaves, il entendit un bruit confus de paroles.

Il s'approcha et colla son oreille à une porte. Et il apprit que les esclaves formaient contre lui un complot pacifique ; ils s'assureraient de sa personne sans violence, et le réduiraient à leur donner la liberté et à partager ses biens entre eux.

— Nous laisserons à Mutilius une part égale à la nôtre, disaient-ils. Nous ne nous souillerons point par un crime. Nous montrerons que nous sommes animés du sentiment de la justice.

Il n'y avait dans ce concert qu'une voix discordante, celle de Milphion, le porcher. Il intervenait dans la discussion à chaque propos, et on avait

toutes les peines à étouffer ses éclats compromettants.

« Mort à Mutilius, criait-il ! La mort est la seule part qui lui soit due. Si vous avez peur, moi je suis sans crainte. Je ne quitterai pas sa chaîne pour les vôtres ; je n'ai que faire d'une once d'or, mais d'un sac, d'un lopin de terre, mais d'un domaine. »

Mutilius rentra chez lui et s'occupa de rédiger son testament. Ensuite il attendit stoïquement le jour de la révolte.

Et, quand la troupe des esclaves envahit la villa, il les reçut sans pâleur et sans tremblement. Son regard assuré cherchait quelqu'un qu'il ne découvrait pas.

Il demanda : « Où est Milphion? Je demande à lui parler d'abord. »

Le porcher était resté au dehors, maintenu par quelques-uns de ses compagnons qui redoutaient des fureurs préjudiciables à l'événement. On le fit entrer ; il s'avança, une épée à la main, en grognant.

« Mon fils, ainsi je te nomme, lui dit Mutilius ; je t'affranchis. Tu posséderas par mon testament la liberté, mes biens et mes esclaves. »

Et, arrachant l'épée à Milphion, il se l'enfonça lui-même dans la poitrine.

INVOCATION AUX CHAINES

Certains esclaves (on les compte) chantent:

« O fers qui meurtrissez nos chevilles et nos poignets, qui à nouveau vous rivera sur la place des vieilles cicatrices? Quand sentirons-nous encore l'étreinte cruelle des durs bracelets? Quand donc, à chacun de nos gestes, une blessure répondra-t-elle?

« Est-ce pour marquer notre opprobre davantage, est-ce par dérision que l'on vint nous rompre nos chaînes? Oui, certes, puisque délivrés nous sommes devenus ridicules et honteux.

« Nous appelions la liberté; nous nous tendions vers elle de toutes nos forces. Mais pourquoi nous l'avoir donnée, puisque nous étions incapables de la conquérir?

« Nous étions des esclaves qui tirent sur leurs chaînes, et le fer mordait notre chair ; nos blessures toujours ravivées étaient notre conscience doulou-

reuse. Maintenant nous ne sommes plus que des esclaves inertes. Nous ne savons plus ce que c'est que la liberté et même le désir de la liberté.

« Nos sauveurs étaient-ils criminels ou imbéciles? Maudits soient-ils s'ils voulurent notre confusion, et deux fois maudits s'ils ont rêvé notre bonheur.

« O fers, animez-vous à notre voix! Serpents de bronze qui traînez à terre comme si un archange vous avait écrasés sous son talon, animez-vous, enroulez-vous autour de nous, serrez étroitement vos nœuds et ne lâchez plus vos victimes. »

LES DEUX ROYAUMES

« Nous sommes infirmes et contrefaits; nous sommes laids et courts de taille : malheur à ceux qui sont droits, et grands, et beaux!

« Nous sommes faibles; malheur aux forts! Notre lâcheté se courbe et obéit : malheur à ceux qui commandent!

« Nous avons un cerveau flottant dans un crâne étroit : malheur à qui possède un large front tendu par la pensée!

« La beauté, la force et l'esprit sont les fleurs orgueilleuses du jardin de la vie : nous crachons sur le jardin et sur ses fleurs.

« Mais nous aurons notre tour dans un meilleur royaume : là nous serons glorifiés pour tout ce qui fut notre abaissement.

« Et ceux que nous maudissons regretteront leurs joies éphémères, car ils ne seront pas conviés à notre banquet d'éternité. »

C'est ainsi qu'une foule immense gémit haineusement. En attendant la mort libératrice, elle se vautre dans son fumier, et elle se pare d'ordures comme de joyaux.

Mais, de l'autre côté des portes de la vie, dans le crépuscule des Limbes, la foule se retrouve avec les anciens maîtres de la terre. Ils sont vêtus de robes de lin ; ils se promènent par troupes aux pas silencieux sur des prairies de gramen, ou bien ils sont assis dans la mousse, au pied des cyprès, ou sur les berges d'un lac pavé de nénuphars ; ils sont recueillis et sereins.

La foule n'ose avancer près d'eux. Contre un rempart de rochers noirs, elle est pressée en rangs épais comme les pins d'une forêt, et de sourds grondements de désespoir la traversent, pareils au bruit du vent dans la montagne.

« Nous sommes exilés des jardins de la terre, mais le nouveau royaume n'est pas pour nous. Devant ce crépuscule agonisant, nous regrettons l'éclat du beau soleil que nous détestions. Devant cette paix silencieuse, nous regrettons le tumulte bruyant de là-bas, que nous avons méprisé.

« Pourquoi nous asseoir, comme ceux-ci, sous les cyprès? Nous ne sommes pas, comme eux, fatigués pour avoir rempli notre destinée. Ils sont heureux dans le repos; mais nous, nous n'avons pas vécu, et le repos nous est un supplice.

« Ceux-ci sont riches du souvenir de leurs jouissances ; leur recueillement est une commémoration perpétuelle. Nous nous rappellerons toujours notre fumier et notre haine.

« Et nous voici devant eux, pareils à ceux que nous étions hier, et nous n'entrerons pas dans le meilleur royaume que nous attendions, parce que nous avons craché sur les fleurs orgueilleuses du jardin de la vie.

« Nous sommes maudits, parce que nous avons maudit. Nous ne vêtirons pas les robes de lin, parce que nous nous sommes parés d'ordures. Nous ne sommes pas conviés au banquet d'éternité, parce que nous avons refusé les joies éphémères. »

Ainsi la foule immense gémit douloureusement.

LES POUX ET LE LION

Une abondante vermine grouille dans la fourrure du lion.

Que le chien grogne sous la piqûre des parasites ! qu'il se contorsionne pour les atteindre ! qu'il se fourrage le poil de ses griffes ou de ses dents pointues ! L'animal qui rugit n'est pas un chien ; il dédaigne la vermine.

Le pou paresseux vit de la santé du lion. Quand le lion est gorgé, le pou se repaît, et son dos plat s'arrondit. Mais, lorsque le fauve maigre, embusqué aux confins de l'oasis, jette à la lune les bâillements d'une infructueuse attente, le pou desséché se recroqueville.

La vermine ignore la reconnaissance ; celui qui la nourrit est son plus mortel ennemi. Elle ne pardonne pas au lion de remplir les vastes espaces de ses rugissements, alors que le lion ne l'entend même pas, elle qui s'agite à la porte de

ses oreilles. En vérité, elle a moins de haine pour le chien, qui la secoue et l'écrase.

Il est doux de vivre sans danger aux dépens de celui qui lutte et tue dans le péril, de dormir tranquillement à l'abri de la tiède toison du chasseur qui veille dans la nuit froide du désert. Le pou n'échangerait pas son sort contre la destinée de son hôte ; mais aucun pou ne consent à n'être qu'un pou au lieu d'un lion. Il y a autant de contradictions irréconciliables chez la vermine que chez la race à chair lisse.

Et la vermine appelle contre le lion la colère de Dieu, de ce Dieu qui dirige la foudre, l'homme au fusil cracheur de feu. Une balle au front du lion, et la vermine est vengée.

Quelle joie si un pou, en vigie au sommet d'un poil de crinière, annonce qu'un canon d'acier luit entre les rochers !

Une détonation, un sifflement ; et la bête roule sur le sable... Demain les parasites du lion mort rendront leurs comptes au pelletier, Dieu imprévu.

LE CHANT DU MAITRE

« Je suis le maître. Je me chante avec un orgueil joyeux, et, sur le sommet de la montagne, je danse, les yeux tournés vers l'arche de feu du soleil.

« Je ne suis pas de ceux qui, le doigt contre le front, restent assis dans l'attitude de la méditation, au milieu des glaciers, comme s'ils attendaient la fonte des neiges éternelles ; ils claquent des dents et sont traversés par des frissons mortels.

« Pourquoi les esclaves sont-ils accroupis dans la plaine tandis que je danse environné d'azur? Voilà ce qu'ils se demandent, ceux qui pourraient danser et qui ne sont pas non plus accroupis, et qui sont des cadavres gelés.

« Je ne suis pas orgueilleux seulement parce que mes pieds reposent sur la cime de la montagne ; j'en sais plus d'un qui marche dans les empreintes

que j'y ai laissées et qui n'a pas de droit à la superbe.

« Car il y a des esclaves parmi les maîtres, et ceux-ci méritent un mépris que les esclaves ne valent pas ; ils se trouvent assez haut comme ils sont, et jamais ils ne bondiront dans le ciel.

« Il n'a que le nom de maître, celui qui ne porte pas la volonté de mériter un nouveau nom et de s'élever au-dessus des autres maîtres de toute la distance qui, à l'opposé, sépare le pic de la vallée.

« Moi, j'ai les yeux tournés vers l'arche en feu du soleil, et je ne me crois pas sur le dernier échelon. Et c'est pourquoi je me chante avec un orgueil joyeux, et c'est pourquoi je suis le maître. »

TABLE

PRÉCAUTION ORATOIRE.

LE HUITIÈME VOYAGE DE SINDBAD LE MARIN..... 1
VIE APOCRYPHE D'UN SAINT..... 13
LE MIROIR MAGIQUE..... 33
LE ROMAN D'HÉLÈNE..... 47
BLEUETTE..... 73
RELATION D'UN VOYAGEUR PORTUGAIS..... 83
LE JOUEUR DE FLÛTE..... 99
LA FÉE DES LIS..... 111
LE FAQUIR..... 113
LES SPÉCULATEURS..... 133

CALYPSO

ACTE PREMIER..... 183
ACTE DEUXIÈME..... 205
ACTE TROISIÈME..... 228

LE CHAPITRE DES ESCLAVES

LES NAINS..... 251
LA COURONNE DES ESCLAVES..... 254
PARABOLE DU FERMIER..... 257

La fin de Lilliput 259
Prophétie 261
Apologue des jumeaux 263
Le faux nègre 265
Les vierges vigilantes 267
Le testament de Mutilius 269
Invocation aux chaînes 271
Les deux royaumes 273
Les poux et le lion 276
Le chant du maître 278

TOURS
IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES
6, RUE GAMBETTA, 6

(068)
480

372
16:27X1C

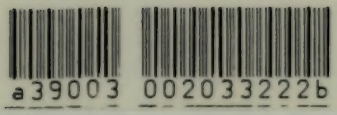
CE

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

P.E.B.
29 AVR. 1997
MORISSET

AVR 23 1997


a39003 002033222b

CE PQ 2607
.U42M4 1900
COO DUCOTE, EDOU MERVEILLES E
ACC# 1233477